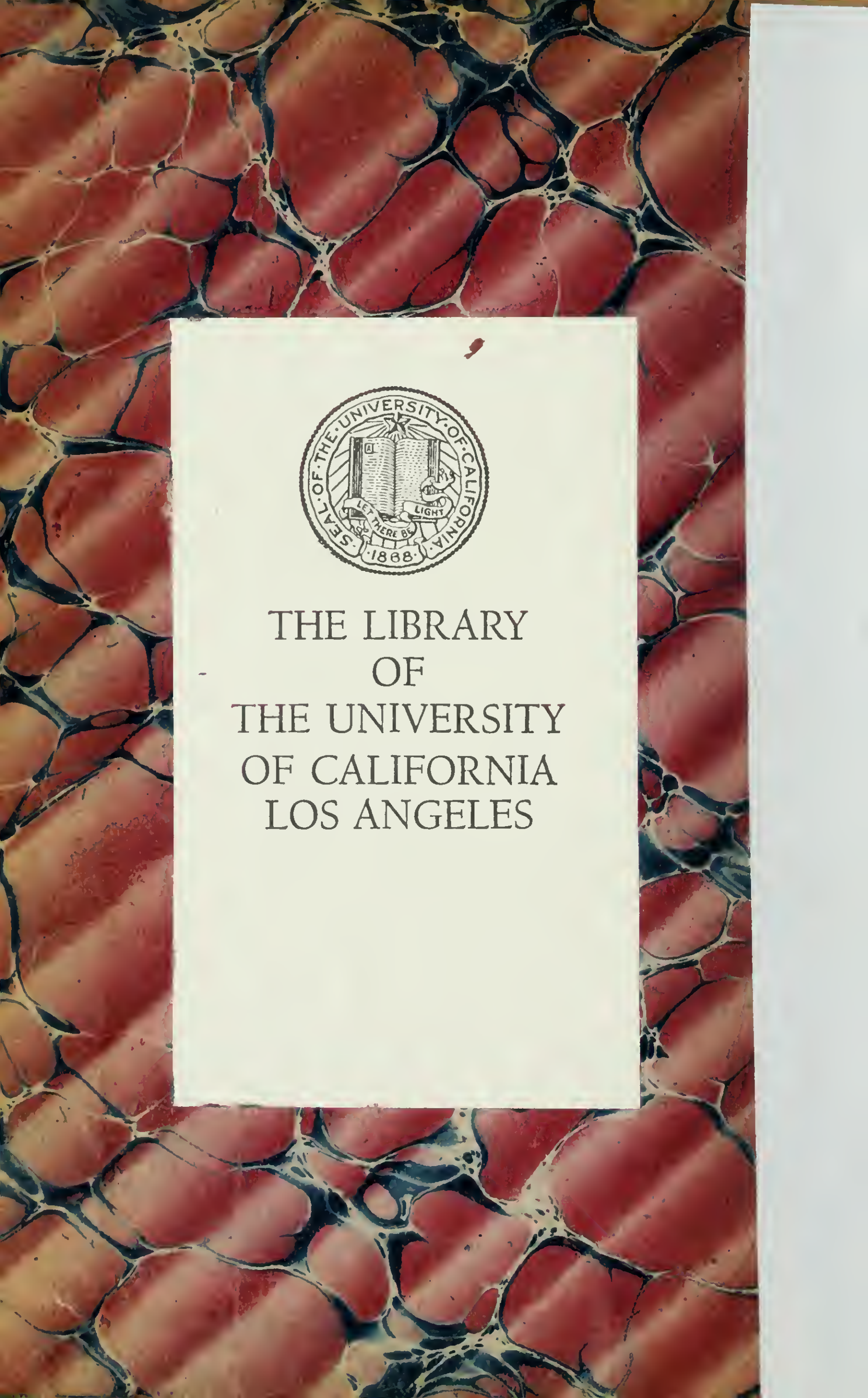
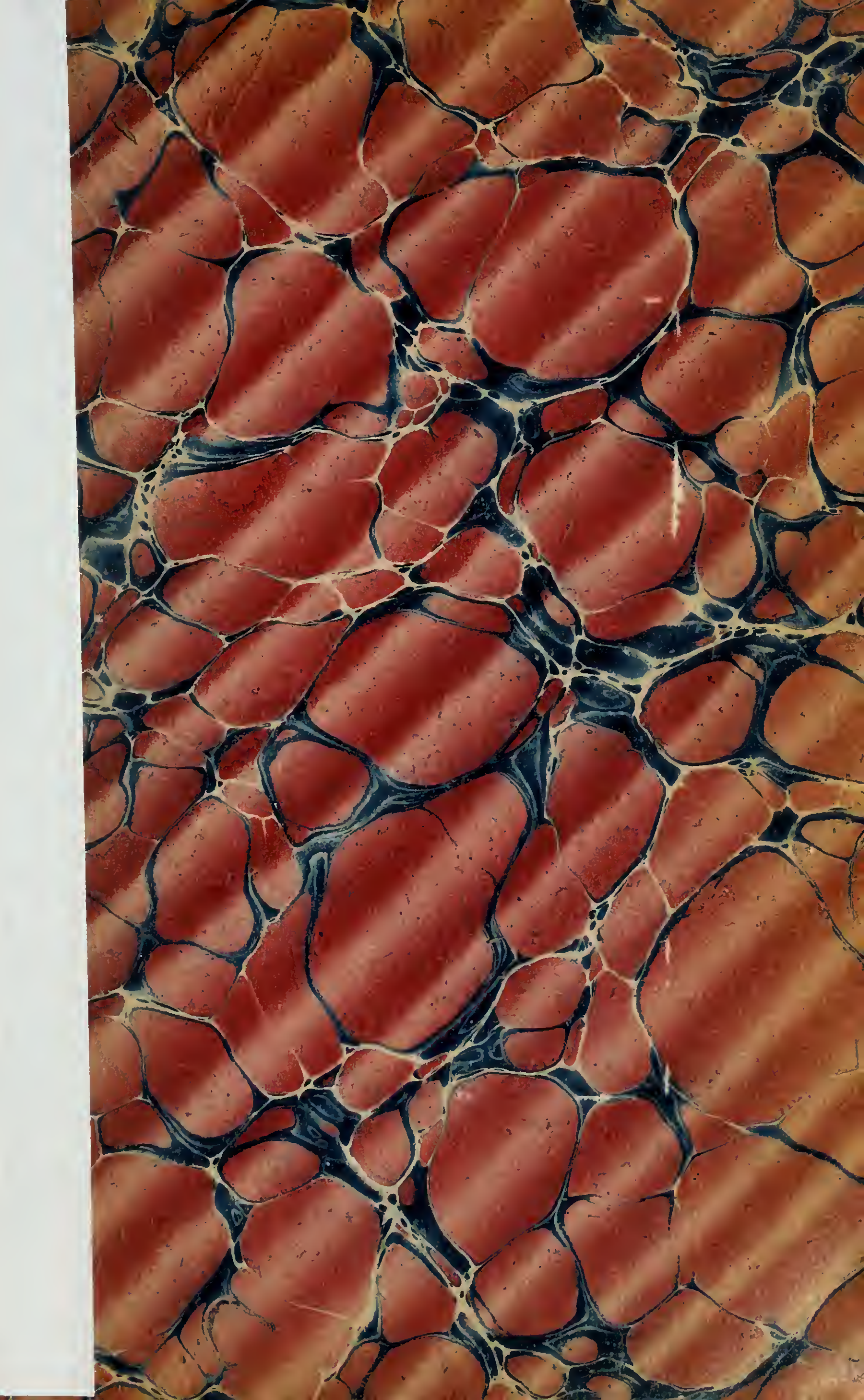



SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



VISIONS DE GUERRE

SIX MOIS
EN MANDCHOURIE

AVEC

S. A. I. LE GRAND-DUC BORIS DE RUSSIE

PAR

IVAN DE SCHAECK

Avec 41 gravures d'après les photographies de l'auteur
ET UNE CARTE

Deuxième Édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906

SIX MOIS
EN MANDCHOURIE

AVEC

S. A. I. LE GRAND-DUC BORIS DE RUSSIE



LE GRAND-DUC BORIS

VISIONS DE GUERRE

SIX MOIS EN MANDCHOURIE

AVEC

S. A. I. LE GRAND-DUC BORIS DE RUSSIE

PAR

IVAN DE SCHAECK

Avec 41 gravures d'après les photographies de l'auteur

ET UNE CARTE

Deuxième Édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1906

PRÉFACE

Voici le carnet de route d'un témoin — du côté russe — durant les six premiers mois de la guerre russo-japonaise en Mandchourie.

C'est le simple journal quotidien (1), non d'un officier, mais d'un civil. Seulement, ce témoin était admirablement placé, au premier rang, dans un poste privilégié, pour tout voir, tout entendre — et tout noter — au jour le jour, durant les premiers mois de cette campagne de Mandchourie, qui devait aboutir aux formidables batailles autour de Liao-Yang et de Moukden, et à l'échec glorieux des Russes.

M. le chevalier Ivan de Schæck, en effet, un gentilhomme et un lettré — qui connaissait déjà l'Extrême-Orient où il avait accompagné préci-

(1) Les dates du journal de l'auteur sont celles du calendrier russe (vieux style).

sément le grand-duc Boris de Russie deux ans auparavant — attaché à la maison de S. A. I. le grand-duc Wladimir, et à la personne même du second fils de celui-ci, le grand-duc Boris, a pensé, sans nulle vanité d'auteur, qu'il pourrait apporter sa contribution, son témoignage, à l'étude des débuts de la guerre russo-japonaise. Et ce témoignage, par le seul fait qu'il est très simplement sincère, qu'il ne relate que des choses vues — par quelqu'un qui savait, et qui pouvait voir — se trouve avoir cette valeur inestimable et trop rare des documents humains vécus.

Ce sont ces documents-là qui éclairent, qui contribuent à illustrer — avec leur complément même de vues photographiques — tous les à côté et les alentours de l'Histoire. Ils ne seront jamais trop abondants, trop précis et trop détaillés pour les historiens futurs.

Il est vrai que M. de Schæck a quitté la Mandchourie avant les terribles chocs des deux armées russe et japonaise, durant lesquels se jouèrent, sur terre, les destinées de ce duel gigantesque. Mais, quoi? les batailles appartiennent aux stratégistes et un témoin même n'y voit pas grand'chose. Tandis que, précisément, le coup d'œil très net, très complet que l'auteur

a pu avoir de l'état des choses à Port-Arthur au début du siège et au jour même de la catastrophe du *Petropavlovsk*, à laquelle il a assisté, ainsi que de toute la Mandchourie du sud, de Port-Arthur à Liao-Yang; les « visions » qu'il a notées dans son calepin de route, dans son fidèle journal quotidien, des premiers engagements de la guerre, avec le passage du Yalou et les combats de Ta-Tché-Kiao et de Vafangau — pour tout dire, cette large vue d'ensemble qu'il lui a été permis d'avoir de la « campagne » mandchourienne, aux deux sens du mot : la lutte militaire et l'aspect de la contrée; la bataille et son cadre; le paysage, et les habitants, et les combattants — l'état des lieux et l'état des âmes — tout cela lui a permis de nous donner, de nous retracer un tableau infiniment intéressant, attachant, pittoresque, vivant et 'très animé des six premiers mois de la guerre.

Ses récits, d'ailleurs, ont été déjà remarqués. Plusieurs chapitres, publiés dans un grand périodique français, *la Revue*, ont attiré l'attention du public lettré. Un important recueil illustré français, les *Lectures pour tous*, a donné, avec une vue d'ensemble de l'ouvrage, quelques-unes des plus significatives photographies prises par l'auteur. Un grand journal comme *le Matin*, par

la plume avertie de M. Harduin, qui sait cueillir chaque jour — comme des perles choisies — les petits faits qui expliquent les grandes choses, pour le public fidèle qui le lit, a cité, un jour, un des petits tableaux si bien vus et si bien rendus par M. de Schæck, qui fait voir et comprendre, en un raccourci saisissant de quelques traits, toute une situation.

Et ce que le lecteur appréciera dans le livre de M. de Schæck, ce ne seront pas seulement les « visions » objectives des choses, le décor et l'action, ce sont surtout les jours qu'il nous ménage pour nous permettre d'entrevoir l'intérieur des esprits et des âmes, l'état moral des acteurs du drame, de tous, depuis le calme trop prudent et trop temporisateur peut-être du commandant suprême, le général Kouropatkine, et les prédictions prophétiques du grand-duc Cyrille, le frère aîné du grand-duc Boris — tandis qu'on admirera l'entrain et la cordialité inlassable, bien russe et bien française, de ce dernier — jusqu'aux humbles sentiments du pauvre Céleste, sur le dos et la terre duquel se battent les deux adversaires héroïques de cette guerre ; ainsi que les silhouettes bien nature, lamentables ou falotes, des coolies chinois ou des pauvres mendiants. Sans compter, enfin, les héros eux-mêmes : sol-

dat russe et soldat japonais, les deux unités indomptables qui ont forcé également l'admiration du monde, comme ils ont forcé sur les champs de bataille et de mort leur mutuelle estime.

De ces « visions de guerre », sans aucune prétention pourtant, on apprendra, enfin, par la seule force de la vérité et de la sincérité — par la valeur inestimable de ce document humain — beaucoup de choses.

Et tout d'abord — pour n'en citer que deux, de première importance — que le trop fameux « péril jaune », dans son enfantine conception, est vraiment un par trop rudimentaire épouvantail. Car on verra, comme M. de Schæck l'a vu et bien vu, que le Japonais est bien plus près de la mentalité européenne, de la mentalité russe tout au moins, que du Chinois; que ces deux frères par la peau, pour être tous deux jaunes, ont plutôt, quand ils se regardent en face, un rire — jaune, précisément. Tandis que le Japonais tend déjà une main loyale à son adversaire de la veille.

Secondement, que le désappointement, qui a été du coup jusqu'à la désillusion, de l'Europe, en face de la « reculade » russe, était pour le moins un peu trop prompt dans sa hâte de juger sur l'événement, sans connaître l'état des choses

et des hommes qui prépara et permit cet événement. *Jamais,* en effet, jusqu'à Liao-Yang et Moukden — et peut-être même pas alors — les Russes n'ont lutté à effectifs égaux, d'hommes et de bouches à feu (surtout en artillerie de campagne), avec les Japonais. Et cela, dans une contrée comme la Mandchourie du sud! où tout est montagnes et où tout dépend de la mobilité des troupes et de celle de l'artillerie.

Mais, surtout, et c'est là une vérité qu'ont répétée à l'envi des correspondants témoins, comme celui du *Journal,* M. Ludovic Naudeau par exemple, et une vérité que l'histoire définitive et impartiale de cette guerre (comme l'est, en somme, l'histoire de la guerre de 1870, par le grand état-major allemand) enregistrera certainement pour l'Histoire, à savoir que les Japonais, à l'offensive tant vantée, ont précisément totalement manqué — sur terre — le coup terrible qu'ils auraient pu porter aux Russes dès le début de la campagne. Port-Arthur avait 3,000 hommes de garnison, et les Japonais ont attendu qu'on le garnisse de Stœssel et de trente mille hommes. Après le Yalou, les Japonais *pouvaient* marcher sur Liao-Yang, y culbuter certainement les Russes, à peine en organisation, comme M. de Schæck l'a vu et nous le fait voir, et être ainsi à

Moukden six mois plus tôt — si ce n'est tout près de Kharbine.

« Les Japonais ont perdu six mois » (le mot est de M. L. Naudeau, et il est juste) devant l'inorganisation et le retard de rassemblement des forces russes. Les Russes, qui sont pourtant bien les juges en cette matière, s'apprêtaient à évacuer Liao-Yang, peu après le passage du Yalou par l'ennemi (voir de Schæck, au 24 avril 1904).

Ces exemples peuvent servir à montrer la valeur d'un livre comme celui-ci, qu'au premier abord, sur la foi de son titre, on traiterait volontiers un peu dédaigneusement d'ouvrage de simple intérêt « rétrospectif ». Il y a autant d'intérêt à lire les commencements des grandes choses, après coup, qu'il y en a à suivre les nouvelles au jour le jour. Ceux qui liront M. de Schæck seront de notre avis.

Pour ne citer, encore, qu'un fait entre cent : quand, après le passage du Yalou par les Japonais, on a parlé de découragement, voire d'insubordination des soldats russes ! — sur la foi des dépêches relatant un fait exact, mais sans en donner les causes et l'explication immédiate — on verra (à la date du 5 mai 1904) comment il s'agissait uniquement, et bien naturellement, de

jeunes recrues qui, n'ayant pas mangé à leur faim depuis deux jours dans la montagne, furent exposées subitement à un feu violent, et prises d'une panique soudaine que les officiers ne purent momentanément enrayer. Or, le même régiment se distingua au contraire, avec éclat, pendant tout le cours ultérieur de la campagne!

Le sort de la Russie s'est joué, il est vrai, assurément sur mer, durant cette guerre. Mais, aussi bien, les combats navals sont du domaine des officiers de marine, et entre le ciel et l'eau il n'y a rien à voir que la marche des forteresses flottantes et les effroyables résultats du choc de ces monstres armés et cuirassés. Un témoin de la guerre maritime, et un témoin civil, aurait eu peu de choses à nous dire, lui profane, à nous autres lecteurs profanes.

Sur terre, au contraire, c'est l'immense multitude des aspects des êtres et des choses, qu'une plume alerte et avisée, comme celle de l'auteur, a su nous rendre visible. Ceux qui liront M. de Schæck, feront avec lui six mois de campagne en Mandchourie, et auront assisté à mille spectacles trop instructifs, et très humains.

Quelle que soit, en tout cas, l'impression que l'on gardera de la lecture de ces « Visions de guerre » de M. de Schæck, ce qui demeure,

c'est que les deux adversaires, russe et japonais, ont été dignes l'un de l'autre, et dignes des plus grands, dans ce nouveau chapitre trop sanglant de la triste et trop longue histoire des guerres de ce monde.

Et ce qui demeure aussi, c'est bien le sentiment de notre pauvre humanité, souffrante et déchirée en elle-même, qui pourrait faire entendre sa plainte, elle aussi, une plainte douloureuse qui ferait un écho à celle que M. de Schæck a philosophiquement notée dans son journal, celle de ces malheureux petits fermiers et agriculteurs chinois, pour qui la guerre c'est la ruine, et qu'ils soient mangés à la sauce japonaise ou à la sauce tartare, ils seront toujours mangés, eux, leurs femmes, leurs enfants, leur bétail et leurs récoltes. Et pourtant « que leur importe la querelle que deux puissantes nations sont venues vider sur leur territoire ? »

L'humanité, dans son ensemble, se dit chaque jour un peu plus haut, jusqu'à ce que sa voix collective soit entendue une fois au congrès des peuples : Quand donc cesseront de s'entre-tuer ces violents de tous pays, sur cette terre que j'habite, où je voudrais vivre heureuse, n'aspirant moi aussi qu'à « pouvoir cultiver en paix la terre où reposent les miens ? »

Ce n'est pas un petit éloge à faire de ces « visions de guerre » de M. de Schæck qu'elles invitent, par la philosophie vécue qui s'en dégage, à de telles visions d'avenir.

ÉDOUARD DE MORSIER.

SIX MOIS
EN
MANDCHOURIE

CHAPITRE PREMIER

Départ de Pétersbourg. — Un jour à Moscou. — En wagon à travers la Sibérie. — Passage du lac Baïkal. — En Transbaïkalie.

Jeudi 26 février 1904. — Dès dix heures du soir, les chambres impériales de la gare Nicolas, à Pétersbourg, s'emplissent d'une foule considérable de généraux, d'officiers de la garde, de fonctionnaires de la cour ou de l'État.

Au milieu des uniformes, chamarrés d'or et de décorations, circulent plusieurs dames fort élégantes de la haute société pétersbourgeoise.

Tout ce monde est venu pour saluer S. A. I. le grand-duc Boris à son départ pour Moukden.

Le grand-duc Wladimir ne tarde pas à arriver, accompagné par Mme la grande-duchesse Marie-Pavlovna, gracieuse comme toujours, mais cependant visiblement émue par le départ de son deuxième fils pour le théâtre de la guerre. Quelques jours auparavant, à cette même

gare, c'était de son fils aîné, du grand-duc Cyrille, qu'elle s'était séparée. Ce dernier est maintenant déjà en Mandchourie, près d'arriver à Port-Arthur, où il doit rejoindre (en sa qualité de capitaine de frégate) l'escadre de l'Extrême-Orient.

Le grand-duc Boris porte l'uniforme d'aide de camp de Sa Majesté l'Empereur, et s'est coiffé du large bonnet à poil adopté pour l'armée mandchourienne. Il se rend au quartier général de Moukden, auprès du général aide de camp, vice-roi de Mandchourie, l'amiral Alexeïeff. N'ayant rien perdu de son entrain et de sa bonne humeur habituels, il serre cordialement la main aux nombreux amis et camarades du régiment des hussards de la garde, qui sont venus lui faire leurs adieux, ainsi qu'aux officiers des sapeurs de la garde, des dragons de la garde, et du régiment de Simionovski. Plusieurs membres de la famille impériale, entre autres le grand-duc Michel Alexandrovitch, sont aussi présents sur le perron, quand le train s'ébranle, accompagné des hourras frénétiques de l'assistance.

Le grand-duc Boris a choisi comme aides de camp, pour l'accompagner sur le théâtre de la guerre, le colonel Lvoff, du régiment des hussards de la garde, et P. A. Demidoff, ex-lieutenant au régiment des chevaliers-gardes.

Tous deux se sont faits incorporer dans le deuxième régiment des cosaques de Nertschinsk, et portent la tunique vert-foncé, ainsi que le pantalon à large bande jaune.

En ma qualité de secrétaire particulier du grand-duc, j'ai l'honneur d'être adjoint à cette intéressante expédition.

Le grand-duc a pris, en outre, avec lui, son valet de chambre Holenkoff, et son cosaque Iakovleff.

Moscou. Vendredi 27 février. — Dès notre arrivée à Moscou, à dix heures du matin, le grand-duc Boris se rend au palais du gouverneur général, chez son oncle, le grand-duc Serge Alexandrovitch. Des appartements sont réservés pour la suite dans le petit palais Nicolas, au Kremlin. Sous son tapis de neige, cette enceinte de palais et d'églises que je n'avais pas revue depuis l'époque des fêtes du couronnement — au mois de mai 1896, — me fait, aujourd'hui, l'effet bien déserte. Alors, une foule énorme y stationnait, malgré la chaleur, du matin au soir, pour acclamer l'empereur et l'impératrice, ainsi que les membres de la famille impériale, toutes les fois qu'ils sortaient en carrosses, ou qu'ils se montraient aux fenêtres du palais.

Moscou. Samedi 28 février. — Lvoff, Demidoff et moi, nous sommes invités à déjeuner au palais du gouverneur général. Le soir, à dix heures, nous nous rendons à la gare de Koursk pour prendre le train express d'Irkoutsk. La gare présente une animation extraordinaire. Ses salles d'attente sont encombrées de soldats qui attendent patiemment l'heure du départ des trains militaires. Dans l'express transsibérien, il n'y a

pas une place de libre, et le fourgon des bagages regorge de malles et de caisses.

Les chambres impériales s'illuminent, et bientôt d'élégants traînaux, des équipages de cour, amènent successivement les aides de camp, les grands fonctionnaires de la cour, puis le grand-duc Serge, la grande-duchesse Élisabeth et le grand-duc Constantin Constantinovitch. Leurs Altesses Impériales accompagnent le grand-duc Boris jusqu'à son wagon, et lui souhaitent cordialement bon voyage.

Quand le train se met en mouvement, le public très nombreux, qui s'était rassemblé sur le quai, fait au grand-duc une ovation enthousiaste. Nous voilà installés dans nos compartiments. Combien de temps allons-nous rester dans cette demeure roulante? Si tout va bien, nous atteindrons Irkoutsk dans huit jours. Jusqu'à cette ville, le service des trains s'effectue régulièrement et dans les conditions habituelles, mais au delà, en Transbaïkalie, et surtout depuis la frontière de Mandchourie, vu le trafic énorme des trains militaires et l'encombrement de la ligne, les trains ne marchent plus avec la vitesse des express; attendons-nous donc à ne pas arriver à Moukden avant dix-huit jours.

A travers la Russie. Dimanche 29 février. — Dans la nuit nous avons passé à Toula. Un des wagons de notre train ayant un accident, les voyageurs sont obligés de l'évacuer à trois heures du matin, par une tempéra-

ture de 14° Réaumur au-dessous de zéro, pour prendre place dans une autre voiture.

A midi, nous sommes à Morschansk, dans le gouvernement de Tamboff. Le grand-duc Boris est acclamé par un nombreux public quand il sort pour se dégourdir les jambes sur le perron, avec le prince Karageorgevitch. Ce dernier est le frère du roi Pierre de Serbie. Il a servi, il y a quelques années, dans le régiment des chevaliers-gardes à Pétersbourg, et s'est fait incorporer dans le régiment des cosaques de Nertschinsk pour pouvoir prendre part à la guerre. C'est un brillant officier de cavalerie, aussi connu pour sa bravoure que pour son esprit essentiellement parisien.

Au wagon-restaurant, nous fîmes peu à peu connaissance des voyageurs du train, pour la majorité des officiers; mais nous avons aussi comme compagnons de route quelques reporters de journaux étrangers, et le fameux peintre russe Vereschtchaguine, beau vieillard à barbe grise, vif et encore robuste. Il porte à la boutonnière le ruban de la croix de Saint-George, qu'il a gagnée au siège de Samarkand, et a continuellement en mains un petit carnet sur lequel il fait des esquisses et prend des notes de voyage. Je citerai encore un jeune artiste français, envoyé par l'*Illustration* sur le théâtre de la guerre.

Parmi les officiers, je nommerai seulement le général Kossikowsky, le colonel Karzoff, le colonel Popoviz Lipovatz, le lieutenant-colonel Gourko, le capitaine d'état-major Boulgarine, le lieutenant-colonel baron

Korff, le lieutenant-colonel de Raaben, et le lieutenant d'artillerie Liniévitch, fils du général bien connu. Il n'y a pas d'heure dans la journée où un vrai Russe ne prenne du thé; c'est vous dire que le wagon-restaurant ne désemplit pas du matin au soir, et même parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le paysage, dans ces contrées, n'offre certes rien d'attrayant aux regards du voyageur, surtout en hiver, quand la campagne disparaît sous un linceul de neige, dont quelques maigres groupes de bouleaux et de temps à autre la silhouette d'un traîneau rustique, rompent seuls la désolante tristesse. Et pourtant, les terres de ce pays comptent parmi les plus fertiles de la Russie.

A onze heures du soir nous passons *Pensa*, chef-lieu du gouvernement du même nom. La ville est bâtie sur une colline. Cela fait plaisir de voir ses feux briller dans l'obscurité de la nuit et de se sentir dans le voisinage d'habitations.

A travers la Russie. Dimanche 1er mars. — Plus de ciel de plomb! Le soleil darde ses rayons obliques sur les myriades de cristaux de l'infinie nappe blanche. C'est neuf heures du matin. Nous voici à *Samara*, chef-lieu de gouvernement et importante place de commerce, située sur la rive gauche de la Volga. Quand ils sont pris par la glace et couverts de neige, les plus grands fleuves passent inaperçus dans le paysage. A mesure qu'on se rapproche des monts Ourals, la contrée devient



LE GRAND-DUC BORIS ET P. DEMIDOFF EN GARE DE TCHELIABNISK

plus ondulée. La neige, balayée par le vent, laisse percer cà et là un coin de terre noire.

Après *Abdulino*, les premiers promontoires de l'Oural se dessinent à l'horizon. — A *Oufa*, le grand-duc reçoit le gouverneur, ainsi que le vice-gouverneur Bogdanovitch. Malgré l'heure tardive, un nombreux public s'est rassemblé sur le perron, se presse autour de notre train et crie hourra! dès que le grand-duc paraît à la portière de son wagon. Il est minuit d'après l'heure locale; l'heure de Pétersbourg marque déjà deux heures du matin. Après cette station, la voie ferrée s'élève peu à peu sur les montagnes de l'Oural.

En Sibérie. Mardi 2 mars. — Au réveil, nous avons déjà franchi le point culminant de la ligne. Nous voyageons maintenant à travers des forêts de bouleaux et de pins, qu'éclaire un soleil radieux. La couche de neige qui recouvre le sol n'est pas épaisse du tout. Groupées dans la vallée autour de petites églises à coupoles vertes, les maisonnettes de bois ont bon aspect. Elles sont moins misérables que les chaumières des paysans dans les vastes plaines que nous avons traversées ces jours derniers. Depuis la station de *Zlataoust,* la voie ferrée descend en serpentant entre des ondulations boisées. Encore quelques verstes et nous serons en Russie d'Asie, à *Tcheliabinsk*.

La gare est très vaste. Quantité de trains militaires sont alignés sur les plates-formes. Le grand-duc Boris, accompagné du vice-gouverneur de la place, colonel

Kauffmann, va en traîneau visiter la ville située à trois verstes environ de la station.

Le grand-duc salue ensuite les vétérans cosaques, qui se sont rassemblés sur le quai de la gare. Beaucoup d'entre eux sont décorés de la croix de Saint-George, gagnée sous le feu de l'ennemi pendant la guerre de Turquie.

Le colonel Kauffmann raconte qu'on a arrêté dernièrement, à plusieurs reprises, des malfaiteurs qui voulaient faire dérailler les trains militaires. Au soleil, la neige fond à la surface. Pour le mois de mars, on ne peut vraiment pas se plaindre des rigueurs de la température.

A *Chumikha*, petite station où nous sommes à dix heures du soir, une centaine de paysans et de paysannes entonnent l'hymne national quand le train s'arrête. Cette démonstration toute spontanée de la population, dans ce coin perdu de la Sibérie, a quelque chose de touchant, et les hourras retentissent, quand le grand-duc Boris se montre à la fenêtre de son compartiment pour remercier.

En Sibérie. Mercredi 3 mars. — Nous avons passé dans la nuit la ville de *Kourgane*, la première ville importante de la Sibérie occidentale, où les principaux décembristes furent exilés, en 1826. En traversant le pont de l'Ischim, on distingue la ville de *Petropavlovsk* sur la rive droite du fleuve. Avec ses églises aux coupoles brillantes et les élégants minarets de ses mosquées,

c'est une ville semi-asiatique, peuplée de Tartares, de Baschkirs, et dont le rayon commercial considérable comprend toute la région des steppes des Kirghises. De tout temps, la vallée de l'Ischim a été le domaine de prédilection des nomades. Nous apercevons à la gare quelques types originaux de ces peuplades. *Petropavlovsk* est aussi un point de départ important pour les émigrants qui se rendent dans le gouvernement très recherché *d'Akmolinsk*.

A dix heures du soir, nous traversons de nouveau une large rivière, *l'Irtisch*, et nous voici bientôt dans la vaste gare d'*Omsk*, une des gares les plus importantes du chemin de fer de Sibérie. Toute une ville d'ateliers et de demeures d'employés s'est formée à ses alentours.

La ville d'*Omsk* est aujourd'hui le siège d'un gouvernement. Son commerce a pris beaucoup d'essor, mais ses cinquante mille habitants ne sont guère favorisés de la nature au point de vue du climat! Que dites-vous des conditions de l'existence dans une ville où il tombe de la pluie ou de la neige pendant trois cent neuf jours de l'année? L'absence complète d'arbres et de végétation dans la contrée ne contribue pas non plus aux agréments du paysage. La température a sensiblement baissé; le thermomètre marque 14° Réaumur. Pendant que Son Altesse Impériale reçoit dans son wagon le général Starinkiévitch, le colonel Lvoff va inspecter six petits chevaux des steppes, que le grand-duc a commandés ici en vue de sa campagne en Extrême-Orient.

On dit que ces coursiers sont d'un excellent usage dans les pays où, comme en Mandchourie, les conditions du terrain, du climat et de la nourriture sont particulièrement difficiles.

Toujours le steppe, couvert de neige. De grand matin, nous avons passé la station de *Kainsk*, qui dessert la ville du même nom, appelée aussi *la Jérusalem du nord*, à cause des nombreux juifs exilés dans ses murs par mesure administrative. Il est certain que ces derniers forment partout où ils s'établissent un élément de démoralisation dont on a cherché sans doute à préserver les autres communautés urbaines. Dans la nuit, le thermomètre est descendu à 16° Réaumur. Les arbres sont tout couverts de givre.

Tous les jours nous dépassons aux gares de croisement de nombreux trains militaires. Les soldats chantent et n'ont pas l'air de souffrir du froid dans les fourgons où ils sont entassés A un signal donné, ils se précipitent, avec une gaieté de collégien, une petite théière de métal en main, du côté de la maisonnette où l'on peut obtenir gratis de l'eau bouillante pour faire le thé.

Dans toutes les gares vous trouvez ces maisons-samovars à l'usage des voyageurs. Elles sont prises d'assaut à chaque passage de train.

Nous traversons, à dix heures du soir, le fleuve Obi. La station *Obi* est un point de départ important pour les émigrés qui se rendent dans le gouvernement de

Tomsk. Le fleuve est navigable en été, ses rives fertiles se prêtent très bien à l'élevage des bestiaux. Dans le wagon-restaurant, j'entends les jeunes officiers discuter les chances de la guerre : on attendra les Japonais sur le Yalou. C'est là qu'auront lieu les premières rencontres. Selon les uns, l'ennemi cherchera à prendre l'offensive et s'engagera à l'intérieur du pays, en Mandchourie; selon les autres, les Japonais se contenteront de se fixer en Corée et de s'y fortifier. Pour les en déloger, il faudra alors entreprendre dans ce pays peu hospitalier une campagne qui sera longue et dure, vu les difficultés du terrain. Tous se plaisent à admettre que sur terre cela n'ira pas comme sur mer, où l'ennemi a remporté un succès facile de cambriolage à Port-Arthur.

Les hommes de race jaune, dit l'un d'eux, peuvent faire preuve de courage et d'élan à l'attaque, tant qu'ils sont soutenus par les ailes du succès, mais leur valeur militaire s'évanouit au premier échec sérieux. — C'est peut-être vrai pour les Chinois, réplique un second; en attendant, je ne serais pas étonné que les Japonais ne nous donnent beaucoup de fil à retordre.

Il est certain que le général Kouropatkine sera bien forcé, pour commencer, de rester sur la défensive, jusqu'à ce qu'il dispose de troupes suffisantes pour une marche en avant.

En Sibérie. Vendredi 5 mars. — Le paysage continue à être de la plus morne tristesse. Aux marais

succèdent des forêts de bouleaux et de pins, arbres étiolés, chétifs pour la plupart. Beaucoup de branches cassées par le poids de la neige glacée, pendent piteusement jusqu'au sol. Cette région, qui était autrefois inhabitée, commença seulement à se peupler après la construction du chemin de fer. D'immenses espaces semblent être encore entièrement dépourvus d'êtres humains, et les rares habitations qu'on aperçoit depuis les wagons trahissent l'existence primitive des colons qu'elles abritent. Ce sont des huttes très basses, faites de troncs d'arbres à peine équarris, superposés transversalement, recouvertes d'un toit de chaume légèrement incliné et débordant sur le devant. Une petite porte, calfeutrée de mousse, permet de pénétrer en se courbant dans ces niches, où la lumière ne peut entrer que par quelques trous percés sur les côtés.

A mesure que nous avançons la région devient plus boisée. Enfin, voici une véritable petite ville, de bonne apparence, bien que toutes les maisons soient construites en bois. C'est *Mariinsk*, petite ville de district, située sur la rivière Kija, connue dans son cours supérieur pour ses sables aurifères. Selon une vieille coutume russe, le prêtre est sorti de l'église, bâtie près de la gare, revêtu de ses habits sacerdotaux, tandis que les cloches sonnent en l'honneur du grand-duc.

Notre train ralentit ensuite sa marche, et gravit des ondulations couvertes de forêts. Le ciel est d'un bleu clair superbe; l'air est calme, pur, vivifiant. Puis, la voie ferrée redescend jusqu'à *Itate*. Les petites sta-

tions sibériennes se ressemblent toutes. Ce sont des maisonnettes de bois, peintes en gris clair, couvertes d'un toit métallique vert, et généralement entourées d'un jardinet. Nous traversons depuis quarante-huit heures le gouvernement de Tomsk. Encore deux stations, *Bogotol* et *Krassnaia*, et nous entrerons dans le gouvernement de Jenisseïsk.

A Bogotol, on me fait remarquer une petite église, la centième construite avec les fonds de l'empereur Alexandre III. Sur la ligne sibérienne, toutes les agglomérations un peu importantes, qui se sont formées près des gares, ont leur église.

Nous continuons à dépasser plusieurs fois par jour de longs trains militaires. Au dire des employés des gares, plus de quatre mille soldats passent chaque jour dans la direction d'Irkoutsk. Voici, à une petite station après *Atschinsk*, un train militaire qui vient du gouvernement de Varsovie. Les officiers racontent qu'ils sont depuis cinq semaines en route, obligés de faire des haltes interminables à toutes les gares, à cause de l'encombrement de la ligne. On travaille, du reste, à augmenter considérablement les points de croisement.

En Sibérie. Samedi 6 mars. — C'est dommage que nous ayons traversé de nuit le grand pont du Jenisseï. Depuis le commencement de la guerre, ce pont, long de près d'un kilomètre, est tout particulièrement gardé contre les tentatives criminelles de destruction. La ville de *Krassnojarsk*, qui est le chef-lieu du gouver-

nement de Jenisseïsk, est située dans un pays montagneux très pittoresque. Nous avons dépassé dans la nuit le train sanitaire, organisé par S. A. I. la grande-duchesse Marie-Pavlovna, le premier train de ce genre en route pour le théâtre de la guerre. A midi, nous sommes à *Kansk*, petite ville de district.

La place ne manque pas, en Sibérie, pour les émigrants. Dans le rayon de Kansk, qui est favorable à l'agriculture, il y a encore quarante mille lots de terrain libre pour les colons. La population de cette contrée semble cependant n'être pas encore très policée. Un gendarme nous raconte que l'on a arrêté récemment dans le pays un meurtrier qui a avoué avoir, dans sa vie, assassiné trois cents personnes! Un autre monstre vient de mourir, âgé de 87 ans, dans la prison où il avait été écroué, pour avoir mangé deux petites filles!

Quantité de richesses minières sont encore inexploitées en Sibérie. Ainsi, entre *Kansk* et la station *Taischet*, le chemin de fer traverse un bassin houiller sur une longueur de 150 verstes (la verste = 1 kil., 067).

Nous franchissons maintenant, durant près de six heures, une contrée entièrement sauvage, couverte de forêts vierges impénétrables. C'est la *Taïga,* région riche en bêtes fauves, en ours de grande taille, et qui n'a été explorée jusqu'ici que par quelques hardis chasseurs. Les forêts se composent de pins, de mélèzes, de cèdres et de bouleaux enchevêtrés. Le chef de train nous fait goûter les noix de cèdre, que les moujiks sibériens aiment tant à grignoter. Un peu avant minuit,

nous pénétrons dans le gouvernement *d'Irkoutsk*. Le thermomètre marque — 9° Réaumur.

En Sibérie. Dimanche 7 mars. — Encore une journée de wagon et nous serons à *Irkoutsk*, la métropole de la Sibérie. Un médecin monténégrin, qui accompagne notre train depuis Krassnojarsk et pratique depuis plus de dix ans à Irkoutsk, nous affirme que, malgré son rude climat, c'est, au point de vue hygiénique, une des villes les plus saines qui soient au monde. Sauf quand il neige, le ciel est presque toujours clair, et si pâles qu'ils soient les rayons du soleil exercent sur l'organisme une influence bienfaisante, même par les plus grands froids. L'air y est d'une extrême pureté et les maladies épidémiques y sont chose inconnue. Quant à l'eau du Baïkal, elle serait d'une pureté si absolue, que les analyses chimiques les plus minutieuses ne sont pas parvenues à y découvrir la présence de microbes. Irkoutsk est un centre commercial et industriel important, nullement désagréable à habiter, et offrant de larges ressources intellectuelles.

Jusqu'à la station *Polovina*, le pays est boisé et montagneux, puis, à mesure qu'on se rapproche d'Irkoutsk, il devient plat et marécageux. La couche de neige qui recouvre la campagne est d'une faible épaisseur. « Cet hiver n'a pas été rigoureux », nous disait le chef d'une petite gare dans le gouvernement de *Tomsk*, « le thermomètre n'est pas descendu au-dessous de 37° Réaumur ! » Vraiment, les habitants de ces contrées en arri-

vent, en ce qui concerne leurs appréciations du climat, à un stoïcisme surprenant.

Nous n'arriverons pas à Irkoutsk avant minuit ou une heure, et comme le train continuera de grand matin sa route jusqu'à la station Baïkal, il faudra renoncer à visiter la ville.

La gare d'Irkoutsk est loin d'être un palais. Malgré l'heure avancée, je jette un coup d'œil dans les salles d'attente. Sur tous les bancs, dans tous les coins, par terre, des voyageurs, des soldats, enveloppés dans des couvertures ou dans leur fourrure, dorment, empilés comme des sacs, sans se soucier du vacarme de la salle ni de son atmosphère étouffante, imprégnée d'odeurs de victuailles et de vapeurs d'alcool.

Sur le lac Baïkal. Lnudi 8 mars. — Station Baïkal. Neuf heures du matin. On nous avait tant parlé des froids extrêmes qui caractérisent tout particulièrement la région du lac, que ma première préoccupation en me réveillant est de consulter le thermomètre. O bonheur! il ne marque que — 8° Réaumur. Les arbres des collines qui dominent la gare sont couverts de givre, et l'immense surface gelée du lac resplendit d'une blancheur cristalline sous les rayons du soleil matinal. A l'horizon, une chaîne dentelée de montagnes bleuâtres se confond avec le bleu du ciel.

C'est dans le port même, près de l'embarcadère du *ferry-boat*, ou brise-glace *Baïkal*, qui est là figé pour plusieurs mois dans un dock flottant, que d'innom-



STATION BAÏKAL — LE PORT PRIS DANS LES GLACES

brables traîneaux attendent les voyageurs et les bagages.

Vers onze heures, le grand-duc reçoit dans son wagon le comte Koutaïssoff, gouverneur général de Sibérie, arrivé d'Irkoutsk pour le saluer à son passage, puis le prince Khilkoff, ministre des voies et communications. Ce dernier est venu, dès le début de la guerre, sur les bords du lac Baïkal pour surveiller l'installation d'une ligne de communication provisoire établie à travers le lac au moyen de rails posés sur la glace. La construction du chemin de fer, qui contournera le lac depuis la station Baïkal, et rejoindra la ligne transbaïkalienne, est poussée avec la plus grande activité, mais les difficultés techniques à surmonter sont très considérables. Des milliers d'ouvriers travaillent à la ligne pour qu'elle puisse être livrée à la circulation en été, ou, au plus tard, en automne.

Enveloppés de fourrures, les jambes bien au chaud dans de hautes bottes en feutre, nous prenons place dans nos troïkas, et fouette cocher, les chevaux s'élancent au galop sur l'immense surface gelée du lac. La route que suivent les traîneaux longe la voie ferrée établie sur la glace pour le transport des locomotives et du matériel roulant. Les locomotives passent, démontées en plusieurs parties, placées sur des wagons à plates-formes, attelés de chevaux, car la couche de glace n'a que neuf pieds d'épaisseur et ne serait pas suffisante pour supporter le poids d'une locomotive entière.

L'air est si calme que nous ne sentons pas le froid,

malgré la vitesse de nos équipages. Sous l'action du soleil de midi, la neige dégèle même un peu à la surface. Des glaçons transparents, bleuâtres, sont restés plantés çà et là comme des bornes des deux côtés de la route sur laquelle glisse une file ininterrompue de traîneaux. Quelques chiens errants, avec des allures de loups, et un grand nombre de corbeaux remplissent le rôle de balayeurs de la voie, et s'attaquent aux cadavres des chevaux qui sont tombés morts sur la glace. Nous croisons une série de troïkas remplies de femmes et d'enfants, familles qui ont quitté sans doute Port-Arthur ou Vladivostock pour échapper aux horreurs de la guerre. Il faut tout de même du courage pour entreprendre, encore en hiver, un pareil voyage avec des enfants en bas âge.

A mi-chemin entre les deux rives du lac, plusieurs baraques de bois, tapissées de feutre et bien chauffées, ont été construites pour servir d'abri aux voyageurs. Dans l'auberge réservée aux voyageurs de première et de deuxième classe, une trentaine de personnes peuvent facilement s'attabler. On nous y sert un bon potage aux choux, du poisson froid et des beefsteaks avec de la bière ou du vin, ce qui nous revient à quatre roubles par personne.

Ce hameau improvisé sur la glace sert de relai pour les chevaux des troïkas. Environ six mille chevaux sont occupés dans ce moment par le service des traîneaux sur le lac. De fait, la circulation est énorme, la nuit tout comme le jour.



LE GRAND-DUC BORIS S'APPRÊTANT A REMONTER EN TROÏKA AU RELAIS SUR LE BAÏKAL

Il nous reste encore dix-neuf verstes à parcourir jusqu'à la rive opposée.

Suffisamment réconfortés, nous continuons notre voyage à travers les glaces. Cette deuxième partie du trajet nous paraît plus longue. La chaîne de montagnes qui s'étend à l'horizon semble se dérober devant nous, et pourtant nous nous rapprochons sensiblement de la rive. Après avoir dépassé deux régiments d'infanterie qui marchent sur la glace, allégrement et en bon ordre, nous arrivons à la station de *Tanhoï,* sur la rive orientale du lac, où nous attend le train de Mandchourie.

En Transbaïkalie. Mardi 9 mars. — Joli pays. La voie ferrée suit le cours de la rivière Selenga, dans une vallée large et pittoresque. Éclairé par un beau soleil, le paysage, avec son horizon montagneux, ses forêts, ses maisons de bois, avec enclos pour le bétail, rappelle certaines parties de la Suisse.

En passant près du village *d'Ilinskoje,* on aperçoit un vaste couvent de moines, fondé au seizième siècle, dans le but de convertir les sectaires de la contrée. Après la station de *Tataurovo,* la vallée de la Selenga se resserre et forme bientôt une gorge de montagnes escarpées, couvertes exclusivement de pins. L'éternel bouleau des plaines russes et sibériennes ne figure plus dans cette région. Bien que les rayons du soleil chauffent agréablement, la température se maintient à 7 degrés au-dessous de zéro.

La station de *Werchneoudinsk,* près de la ville du

même nom, est située dans un pays fertile, riche en forêts. Depuis la gare, on ne voit presque rien de la ville, qui est cachée dans les pins, au bord de la rivière. C'est un point de commerce important, où aboutit la grande route des caravanes de Pékin à travers le désert de Gobi.

Depuis le Baïkal, nous n'avons malheureusement plus de wagon-restaurant attaché au train. Nous mangeons dans les gares, à la fortune du pot. Le buffet de la gare de Werchneoudinsk étant très petit et encombré de voyageurs, les autorités de la ville nous ont fait préparer un excellent déjeuner dans l'école. C'est une maison de bois; de construction récente, pittoresquement située près du chemin de fer, au milieu des pins. La salle où nous sommes servis est assez grande, c'est la salle des fêtes. Dans le fond, s'élève une petite scène dont les décors ont été peints par les élèves. L'aménagement simple et propre du bâtiment scolaire ressemble à celui des maisons finlandaises. Le directeur de l'école nous dit qu'ils ont, à Werchneoudinsk, fréquemment jusqu'à — 40° Réaumur, en hiver; mais que grâce à la sécheresse et à la tranquillité de l'air cette température extrême est très supportable. Quand le vent souffle à Pétersbourg, avec 10° Réaumur au-dessous de zéro, la sensation du froid y est certainement plus pénible qu'en Transbaïkalie, alors que le mercure reste parfois congelé pendant des semaines. En outre, les journées sombres, à ciel couvert, y sont beaucoup plus rares qu'en Russie d'Europe. Les gens ma-

lades de la poitrine sont une rareté dans ce pays.

Toute la région qui s'étend de *Werchneoudinsk* à *Petrowski-Zavod* est depuis longtemps peuplée par des émigrés russes qui s'adonnent à l'agriculture. Petrowski-Zavod doit son nom aux mines de fer qui y sont exploitées depuis près d'un siècle, et a servi de lieu d'exil à beaucoup de personnalités aristocratiques compromises dans le mouvement décembriste.

Le chemin de fer s'engage ensuite dans la vallée de la rivière *Chilok*, contrée dépourvue entièrement d'une population stable. On n'y rencontre que des *Bouriates,* indigènes de race mongole, au teint jaune, aux yeux bridés, vivant des produits de leurs troupeaux et menant une existence nomade. En plusieurs endroits, les contreforts des montagnes surplombent à pic le cours de la rivière, et rendirent l'établissement de la voie ferrée très difficile.

Nous approchons du massif des monts *Jablonovyi*, ou monts des Pommiers, que la voie ferrée gravit en serpentant jusqu'à une altitude de neuf cent cinquante-quatre mètres; mais voici la nuit qui tombe, et malheureusement les tableaux remarquables de ce trajet échappent à notre vue.

En Transbaïkalie. Mercredi 10 mars. — Neuf heures du matin. Nous redescendons la montagne. La pente, par moment très marquée, continue jusqu'à la petite station de *Iablonovaïa,* située au pied du versant oriental des monts des Pommiers. La gare est coquet-

tement décorée de drapeaux multicolores en l'honneur du passage du grand-duc Boris.

Dans la vallée tortueuse de l'*Ingoda*, que nous parcourons ensuite, la neige a presque entièrement disparu.

Voici *Tchita*, la principale ville de Transbaïkalie, aujourd'hui centre commercial d'une certaine importance et comptant douze mille habitants. Ce n'était, au commencement du siècle, qu'un misérable village de cosaques. Cette ville doit en partie son origine aux travaux des nombreux exilés politiques qui y furent confinés.

Il y a foule à la gare. Beaucoup de types mongols et déjà quelques Chinois. La jeunesse de Tchita, filles et garçons des écoles et des gymnases est rassemblée sur le perron, et attend impatiemment de voir l'auguste voyageur. Quand le grand-duc Boris sort de son wagon, toute cette jeunesse l'acclame, et l'accompagne jusqu'à la voiture où il monte en compagnie du général Trépoff, chef de l'administration sanitaire et chargé de l'évacuation de l'armée mandchourienne, pour faire un tour dans la ville. Il n'arrive pas souvent qu'un membre de la famille impériale passe dans ces pays éloignés de six mille verstes de la capitale de l'empire.

Le général Trépoff raconte que les vivres et les provisions deviennent de jour en jour plus rares à cause du transit énorme des troupes et des voyageurs, et qu'il faudra bientôt songer à ravitailler la ville! Il est certain que, sur toute la ligne transsibérienne, les tenanciers des buffets de gare doivent faire fortune!

En Transbaïkalie. Jeudi 11 mars. — Le pays a entièrement changé d'aspect. Plus de montagnes, encore moins de forêts. C'est le steppe, sans arbres, sans végétation, avec de très rares campements de nomades, huttes misérables couvertes de terre, autour desquelles errent quelques maigres bestiaux. Le vent balaye la mince couche de neige qui recouvre le sol. Dans cette contrée, il y a de vastes espaces où la terre se prêterait fort bien à la culture. Le gouvernement russe cède, paraît-il, le terrain aux colons, qui veulent s'y établir, à raison de 8 copecks de droit de ferme à payer à l'État par verste carrée. Après cent ans, le colon devient propriétaire. Jusqu'à présent, on ne voit cependant encore aucun établissement de culture. Quelques verstes nous séparent seulement de la frontière russo-mandchourienne.

Voici *Mandchourie*, la première station du chemin de fer chinois. Plusieurs heures d'arrêt. Le bâtiment de la gare, construction de bois très primitive, est loin de suffire aux exigences du trafic des voyageurs et des marchandises. Devant le guichet des billets et à l'enregistrement des bagages, c'est une véritable bousculade. On construit, du reste, une nouvelle gare en briques, à quelques centaines de pas de l'ancienne. Une direction militaire s'est superposée à l'administration du service du chemin de fer transmandchourien, car à présent nous pénétrons en pays de guerre. Aussi les voyageurs sont-ils soumis au plus strict contrôle.

De nombreux trains militaires sont alignés sur les

voies et l'animation qui règne sur le perron est considérable. C'est déjà bien la Chine. Une nuée de coolies travaillent bruyamment au transport des bagages et des caisses. Voici aussi les premiers mendiants chinois, pauvres hères grimaçants et couverts de loques. La neige a disparu, et les rayons du soleil réchauffent agréablement. Les maisons construites près de la gare, les ateliers, les habitations des employés forment en ce pays sauvage et dénudé toute une agglomération, qui méritera sans doute un jour la dénomination de ville.

Notre train s'est reformé. Il est composé de beaux wagons blindés de la Compagnie du chemin de fer chinois de l'Est, d'un superbe wagon-restaurant, et d'un fourgon de bagages avec machine fournissant la lumière électrique.

A huit heures du soir, il se met en marche, alors que les voyageurs assis gaîment autour des petites tables du restaurant apprécient hautement la cuisine d'un bon chef caucasien. On nous sert une bière américaine excellente, ainsi qu'une eau de table très agréable, le *tansan*, de provenance japonaise. La bière coûte un rouble la bouteille, et le *tansan* 35 copecks, prix déjà suffisamment élevés, mais qui vont augmenter encore chaque mois à mesure que l'armée grandira en Mandchourie.

Parmi les nouvelles figures du train se trouve le prince Boris Vassiltchikoff, qui va diriger les établissements de la Croix Rouge à Vladivostock, et le docteur

Serge Botkine, une autorité médicale très connue. Ce soir-là, le wagon-restaurant ne désemplit pas jusqu'à minuit, et autour des tables on a beaucoup discuté sur les meilleurs moyens de battre les audacieux Nippons.

CHAPITRE II

DE MANDCHOURIE A PORT-ARTHUR

Mandchourie. — Passage du Chingan. — Tsitsikar. — Moukden. Liao-Yang.

En Mandchourie. Vendredi 12 mars. — Nous dormions paisiblement dans nos compartiments quand, à deux heures du matin, nous fûmes réveillés par un va-et-vient insolite dans le corridor du wagon. Le conducteur, fort embarrassé, se décide pourtant à nous annoncer que notre voiture commence à chauffer et n'est pas en état de continuer sa route ; il nous faudra, par conséquent, déménager dans un autre wagon. C'était en gare de *Chorchonté*, une petite station n'offrant aucune ressource en réserve de matériel roulant. On fut obligé de détacher du train éclaireur du général Kouropatkine, un wagon de première classe qui fut nettoyé à la hâte et accroché à notre train. Ce ne fut pas une mince affaire que de caser dans cette petite voiture tous les voyageurs et les valises. Faute de place, plusieurs officiers s'établirent pour la nuit dans le wagon-restaurant transformé en dortoir. Toutes ces opérations nous occasionnèrent plusieurs heures de retard. Pendant que nous attendons que le déménage-

ment soit terminé, le train spécial du général Kouropatkine, commandant en chef des troupes de Mandchourie, et de son état-major, passe en gare majestueusement.

Les rideaux du wagon-salon occupé par le généralissime sont baissés. On ne voit personne dans le train, sauf l'officier de service et les soldats qui gardent les wagons. Son Excellence voyage comme un empereur, en train spécial. La Russie tout entière l'accompagne de ses vœux, et a les yeux fixés sur l'éminent général qui a été mis par la grâce de son empereur à la tête de la grande armée mandchourienne.

Dans la journée, nous parcourons une région de montagnes, dépourvue de végétation, où la neige refait son apparition. La voie ferrée est gardée par un corps spécial de cavalerie, les gardes-frontière, dont les postes sont échelonnés sur toute la ligne, depuis Mandchourie jusqu'à Kharbine, Port-Arthur et Vladivostock.

De distance en distance, nous apercevons de petites maisons basses construites en pierres, et généralement entourées d'un mur élevé, percé de meurtrières. Ce sont les casernes des soldats, véritables forteresses, en état de résister aux attaques encore fréquentes des bandes de brigands armés, connus sous le nom de *Koungouses*.

Ces derniers sont répandus dans toute la Mandchourie, mais ils infestent tout particulièrement les régions voisines des montagnes, où ils établissent leurs repaires. Ils sont la terreur des agriculteurs chinois, et

surtout des caravanes de marchands, qui ne se hasardent guère dans le pays sans se faire accompagner d'une force armée.

La nuit tombe avant que nous atteignions les premiers contreforts de la chaîne du grand *Chingan*, massif montagneux qui s'étend transversalement des rives du fleuve Amour, au nord, jusqu'aux frontières de la Mongolie, au sud, sur une longueur de plus de mille kilomètres ; son plus haut sommet ne dépasse cependant pas 1,130 mètres d'altitude. Avec ses formations ondulées et peu escarpées, le massif du *Chingan*, encore presque inexploré, n'est connu que dans ses lignes principales.

Les cartes géographiques qu'on possède sur cette contrée sont élémentaires, et très loin d'être exactes. Un colonel du corps des gardes-frontière raconte, qu'au début, des escouades de soldats, envoyés en reconnaissance dans la montagne, disparaissaient fréquemment. Pour avoir perdu la notion de la direction, ils tombaient entre les mains de fortes troupes de brigands armés. On découvrit seulement plus tard que les déviations de la boussole, dans ces régions, étaient dues à de nombreux gisements de fer magnétique.

Attelé à deux locomotives, notre train gravit lentement, en serpentant, les flancs maigrement boisés de la montagne. La construction de la ligne a rencontré ici des difficultés techniques sérieuses. A huit heures et demie du soir, nous passons un tunnel, long de trois verstes, puis nous redescendons jusqu'à la station de *Buchedou,* où nous sommes un peu après minuit.



LA GARE DE TSITSIKAR

En Mandchourie. Samedi 13 mars. — Nous avons quitté la neige sur les derniers mamelons du *Chingan*, et nous roulons maintenant indéfiniment à travers une vaste plaine couverte d'herbes jaunâtres, dorées par les rayons du soleil.

A *Tsitsikar*, trois heures d'arrêt ; le fourgon des bagages a déraillé pendant une manœuvre du train. Nous avons le temps de nous dégourdir les jambes, en nous promenant aux alentours de la station. Comme à toutes les gares de Mandchourie, on y voit des casernes de gardes-frontière, des habitations d'employés, et un grand nombre de maisons en construction, qui poussent comme des champignons dans la campagne.

Quant à la ville tartare, elle est située très loin, sur la rive gauche du fleuve *Nonni*, à vingt-trois verstes de la gare. Les gares mandchouriennes se ressemblent toutes. Construites en pierres, ou plus généralement en briques, elles présentent le plus souvent un grand toit pointu, débordant sur la façade, couvert de tuiles cylindriques et orné de figures de dragons, à la façon des maisons chinoises (dragons protecteurs contre les mauvais esprits).

Les habitants du pays portent des calottes de feutre qui leur tombent sur les oreilles, des sarraux bleus ouatés, à larges manches, où ils cachent leurs mains pour les préserver du froid, et de larges pantalons bleus enserrés à la cheville dans des pantoufles montantes. La plupart d'entre eux sont sales, déguenillés. Un mendiant décharné, à peine couvert de quelques

lambeaux de vêtements, s'approche de nous en faisant le signe de la croix. Quand nous lui donnons une petite pièce de monnaie, il se prosterne, en disant en russe : *spassibo*, c'est-à-dire merci. Nulle part on ne voit de femmes indigènes. Elles ne sortent guère des maisons, et les Chinois ne les laissent pas approcher de la ligne du chemin de fer.

Lorsque la dynastie mandchoue commença à régner en Chine, les empereurs s'entourèrent de troupes mandchoues. Pour leurs guerres, ils recrutèrent des soldats en Mandchourie. Des colons chinois vinrent alors prendre la place des émigrés, et le plus souvent épousèrent les femmes mandchoues restées dans le pays.

Les Mandchous habitent principalement les villes, et sont fortement imbus de sang chinois. Leur langue, qui a presque disparu du pays, est encore en usage à la cour de Pékin. On reconnait facilement le Mandchou à sa petite taille, et à la couleur plus foncée de sa peau. Il a le front plus large et les joues plus carrées que le Chinois; mais son costume est le même. Sous le rapport de la race, il est proche parent des Coréens.

Heureusement que nous laissons à *Tsitsikar* le méchant wagon où nous étions entassés depuis *Chorchonté*, pour prendre place dans une spacieuse voiture de la Compagnie du chemin de fer chinois de l'Est, envoyée spécialement pour le grand-duc.

A quatre heures de l'après-midi le train se remet en marche. Depuis *Tsitsikar*, le chemin de fer suit une ligne toute droite jusqu'à *Kharbine*.

La sécheresse de l'air dans cette plaine révèle le voisinage du désert de Gobi, dont nous longeons la frontière.

Pas un arbre à l'horizon, mais de temps à autre la fumée épaisse d'un feu d'herbes, et seulement de distance en distance les petites casernes des soldats gardes-frontière, avec un grand mât entouré de paille, prêt à être allumé comme signal, en cas d'alarme. Cette plaine immense n'est guère parcourue que par quelques tribus nomades. Près des stations, pourtant, quelques huttes couvertes de chaumie, servent d'abri aux ouvriers chinois qui travaillent au chemin de fer.

En Mandchourie. Dimanche 14 mars. — A six heures du matin, nous passons le fleuve *Sungari*, le grand affluent de l'Amour, sur un pont long d'une verste. Il est bien gardé, à ses extrémités, par des postes de soldats, contre les attaques des Koungouses, ou les tentatives de destruction que pourraient entreprendre des émissaires japonais. On en attrape souvent qui rôdent, déguisés en Chinois, près de la voie ferrée.

Une grande ville, Kharbine, s'est élevée en quelques années sur la rive gauche de la *Sungari*. Avant d'entrer en gare, on distingue ses rues droites, ses vastes bâtiments, ses maisons à trois étages, ses nombreux entrepôts et ses casernes. C'est une place commerciale importante, et sans doute d'un grand avenir, grâce à la navigabilité du cours d'eau qui baigne ses murs. Dans cette guerre, elle est appelée à jouer un grand rôle pour

l'approvisionnement de l'armée en campagne, et aussi comme centre du service sanitaire. On y a établi de vastes hôpitaux destinés à recevoir les soldats blessés et les malades.

C'est à Kharbine, que le Transmandchourien se bifurque en deux lignes, dont l'une, celle du nord, gagne Vladivostock, tandis que celle du sud se dirige sur *Moukden*, *Dalny* et *Port-Arthur*.

Mais le temps nous manquera pour faire plus ample connaissance de la ville, car notre train, devenu un train exclusivement militaire, reprend sa marche à huit heures du matin, après deux heures d'arrêt. Les correspondants des journaux, et autres personnes civiles, ont été débarqués à Kharbine, et y attendront la permission de pénétrer plus au sud, sur le théâtre de la guerre.

Après Kharbine, à mesure qu'on avance du côté du sud, la campagne, tachée encore de quelques plaques de neige, devient plus riante, plus peuplée. Les champs, dont la terre noirâtre est excellente pour la culture, sont merveilleusement labourés et ensemencés. Toutes les fermes sont construites en argile, avec des toits de chaume, et sont généralement entourées de murs, également en terre. Dans les enclos, on distingue du bétail : des chèvres noires à long poil, des vaches petites et noires, des moutons et des porcs, aussi noirs. Tout est noir dans ce pays, la terre, les habitations, les animaux.

Le long du chemin de fer les villages deviennent de



PONT DE CHEMIN DE FER ET BLOCKHAUS

plus en plus nombreux. Partout où vous voyez des arbres, il y a des habitations, ou des tombeaux sous forme de tertres recouverts de gazon. On sait quelle importance les Fils du Ciel attachent au culte des ancêtres, et combien ils tiennent à être enterrés dans les champs mêmes qu'ils ont cultivés.

Sur les routes, si l'on peut décorer de ce nom les tracés boueux et accidentés qui servent de voies de communication entre les villages, de longues files de chariots à deux roues, très primitifs et attelés de cinq ou six chevaux chétifs, avancent péniblement. Les cahots désordonnés de ces équipages n'empêchent pas les Célestes, juchés sur la cargaison comme des sacs, dans les positions les plus extraordinaires, de dormir à poings fermés. Puis la contrée devient moins plate. On se croirait presque dans la campagne de Podolie ou de Galicie.

A chaque instant nous dépassons des trains militaires. Dans les gares, des Chinois vendent aux soldats des pains, des saucissons, des fruits confits, des cigarettes. C'est très amusant d'assister à ces petits marchés, où, à force de gestes et après beaucoup de marchandages, acheteur et vendeur finissent par s'entendre. En général, le soldat russe n'a pas l'air de faire mauvais ménage avec les Célestes, qui, très industrieux, ne laissent échapper aucune occasion de faire un petit commerce.

A la station de *Iaomine*, un brave soldat marchande du papier à lettres à un Chinois; trouvant le prix trop élevé, il lui tourne le dos et s'éloigne. Le Céleste craignant que cet acheteur ne lui échappe, suit le soldat et

l'interpelle familièrement du nom de *douschka ! douschka !* expression russe qui signifie : mon petit chéri, pour le faire revenir sur sa décision.

En Mandchourie. Lundi 15 mars. — Contrée admirablement cultivée. En même temps que les habitations, le nombre des tombes augmente. En traversant certaines régions marécageuses, notre train fait lever d'immenses vols d'oies sauvages et de canards.

Arrêt d'une demi-heure à *Tie-Ling.* A quelque distance de la gare se trouve une vieille ville chinoise, aujourd'hui devenue un centre de commerce important Les montagnes environnantes sont riches en minerais de fer et d'argent, mais servent aussi de nid aux Koungouses. Quoi qu'on en dise officiellement, ces associations de brigands sont plus ou moins tolérées par le gouvernement chinois.

La gare est encombrée de Chinois. Voici les premières « rikshas » ou voiturettes à deux roues, traînées par deux hommes, dont l'un est attelé au brancard de devant, tandis que le second pousse l'équipage par derrière. Vu l'état abominable des routes, ces « rikshas » sont d'une saleté repoussante. Dur métier que celui d'homme-cheval dans un pays pareil ! A l'approche d'un grand diable de policier chinois, portant sur la poitrine une plaque comme insigne de ses fonctions, les mendiants et les estropiés qui envahissaient le perron sont subitement saisis d'une sainte terreur, et disparaissent comme par enchantement. C'est qu'il n'y va pas de main

morte, le gardien de l'ordre public, dans ses distributions de coups de trique. En quelques secondes, il a nettoyé la place de tous ces malandrins.

Quelques verstes avant Moukden, la voie ferrée traverse plusieurs kilomètres de prairies couvertes de tombes de Chinois. Près de là se trouvent aussi les fameux tombeaux des premiers empereurs de la dynastie mandchoue. Les Chinois ne creusent pas de fosses pour enterrer les morts, mais ils déposent le cercueil sur le sol, puis, quelques jours après, le recouvrent d'un monticule de terre. Seuls, les riches se paient le luxe d'ouvrages en maçonnerie pour protéger le cercueil de leurs parents. Les tertres recouverts d'une sorte de chapeau sont les tombes des veuves remariées. De cette façon, en Chine, une surface considérable de sol arable se trouve soustraite à la culture. Cependant, au dire de l'ingénieur qui accompagne notre train, ces tombes n'ont pas trop gêné le tracé de la ligne du chemin de fer ; les Célestes, esprits calculateurs et positifs, se laissent persuader, plus facilement qu'on ne le pense, à déplacer les ossements de leurs ancêtres, à raison d'une petite indemnité.

Enfin, à sept heures du soir, nous nous arrêtons en gare de Moukden.

Le grand-duc Boris, accompagné de ses aides de camp, Demidoff et Lvoff, va aussitôt faire visite à l'amiral Alexeïeff. Le vice-roi de l'empereur en Mandchourie, qui a fait de Moukden sa résidence habituelle, habite son train spécial, rangé dans une prairie à quelques minutes de la gare, et gardé par des sentinelles.

Moukden. Mardi 16 mars. — Déjeuner chez l'amiral Alexeïeff, en l'honneur du grand-duc Boris. Le prince Karageorgevitch et le peintre Vereschtchaguine ont été aussi invités. Le vice-roi est entouré d'un brillant état-major d'officiers de l'armée et de la marine, parmi lesquels le chef de l'état-major, général Gilinsky, et le général Pflug. Les convives sont assis à une longue able dressée dans le wagon-restaurant. Le service fait par des matelots est expéditif, et la cuisine ne laisse rien à désirer. Très simple d'allures, très affable, le vice-roi cause avec tous ses convives avec autant de courtoisie que d'aisance.

Présentement l'intérêt principal de la guerre est concentré sur les opérations navales et les attaques répétées de la flotte japonaise contre Port-Arthur. Aussi le grand-duc Boris résolut-il de continuer son voyage le même jour, pour aller visiter ce port de guerre, et voir son frère, le grand-duc Cyrille, qui est depuis deux semaines à bord du vaisseau-amiral *Pétropavlovsk*.

D'après les dernières nouvelles, il a essuyé pour la première fois, il y a quelques jours, le feu de l'ennemi, à l'occasion d'une sortie que l'amiral Makaroff, commandant de l'escadre russe, tenta contre la flotte de l'amiral Togo.

Un train spécial est formé. Le grand-duc Boris invite le prince Karageorgevitch, le peintre Vereschtchaguine et deux officiers de sa connaissance, le capitaine Markosoff et le comte Benckendorff, très désireux de voir Port-Arthur, à prendre place dans les compartiments



LE GRAND-DUC BORIS A MOUKDEN

A sa droite : P. Demidoff, le colonel Lvoff et le prince Karageorgevitch.

disponibles, et nous voilà partis, d'abord pour Liao-Yang, quartier général du commandant en chef de l'armée mandchourienne.

Il tombe une pluie fine. Le paysage est, à peu de chose près, toujours le même. Partout d'immenses vols d'oies sauvages à portée de fusil. Un colonel d'état-major, qui se rend à Liao-Yang, nous assure que l'armée russe ne prendra pas l'offensive avant la fin de mai, époque à laquelle le général Kouropatkine pourra disposer, selon toutes les prévisions, de quatre cent mille soldats. Si le Transsibérien n'a pu, il est vrai, déverser jusqu'ici que deux mille cinq cents ou trois mille hommes par jour sur le théâtre de la guerre, c'est surtout à cause du manque de locomotives et de matériel roulant sur les lignes transbaïkalienne et transmandchourienne. En quelques semaines, près de deux cents locomotives ont été transportées à travers le Baïkal, pour ne pas parler des innombrables wagons et des fourgons qui ont été réquisitionnés, dans toute la Russie, pour les besoins de la mobilisation.

Au dire de l'honorable colonel, la mobilisation et le transport des troupes ne tarderont pas à prendre une allure plus accélérée, et il faut s'attendre à ce que le chemin de fer puisse amener jusqu'à cinq mille soldats par jour (1).

(1) Ces prévisions optimistes ne se sont réalisées que dans une très faible mesure. Certaines lenteurs survinrent dans la mobilisation, et je ne pense pas que le Transmandchourien soit parvenu à débarquer plus de trois mille hommes par jour; encore faut-il tenir

Il fait déjà nuit quand nous arrivons à Liao-Yang. La gare est très animée. A la foule des officiers de tous grades qui se promènent sur le perron, il est aisé de deviner qu'on se trouve ici au quartier général, et que de nombreuses troupes doivent camper dans les environs.

Après avoir reçu la visite du général Liniévitch, un des principaux héros de la dernière guerre de Chine, le grand-duc Boris, accompagné de Demidoff, se rend chez le général Kouropatkine qui l'a invité à dîner. De même que le vice-roi, le commandant en chef de l'armée habite son train spécial. Il a reçu, dans l'après-midi, un télégramme annonçant qu'il y a eu, au delà du fleuve Yalou, une escarmouche entre les cosaques et la cavalerie japonaise. Trois officiers russes et une vingtaine de soldats ont été tués. Du côté japonais les pertes seraient plus considérables.

Le général Kouropatkine reconduit après le dîner le grand-duc jusqu'à son wagon, et, à dix heures du soir, notre train se met en branle pour continuer sa route.

Avec la vitesse dont nous marchons, nous devons être le lendemain matin à Port-Arthur.

compte, dans ce mouvement, de fréquentes périodes d'arrêt, dues soit à des réparations de la voie, soit à l'encombrement qui devait inévitablement se produire sur une ligne à voie unique, et dont les gares ne pouvaient suffire aux exigences du trafic.

Je doute fort que le général Kouropatkine ait déjà disposé, à la fin de mai, d'une armée de deux cent mille hommes, abstration faite de la garnison de Port-Arthur et du corps des soldats de la garde du chemin de fer.

CHAPITRE III

Première visite à Port-Arthur. — Les brûlots japonais. — La ville et le port. — A bord du *Bayan*. — Quelques heures à Dalny. Moukden et le palais des empereurs mandchous.

Mercredi 17 mars. — La matinée est superbe. Un peu après *Kin-Tcheou*, la presqu'île de Kouang-Tung se rétrécit considérablement et ne forme plus qu'une mince langue de terre, baignée d'un côté par les eaux bleues de la baie de *Talien-Van*, de l'autre par la baie de *la Société*. — Sur toute cette ligne, les postes de gardes-frontière ont été renforcés et de nombreuses sotnias de cosaques parcourent incessamment le pays, et surveillent spécialement les endroits de la côte où les Japonais pourraient débarquer.

La péninsule de Kouang-Tung est moins fertile et se prête plus difficilement à la culture, mais il n'y a pas un espace de terre arable dont les Chinois n'aient tiré parti.

A Nangaline, nous croisons un train sanitaire, le premier qui ait poussé jusqu'à Port-Arthur. Il en revient, avec un transport de vingt-sept matelots, blessés à bord du croiseur *Bayan*, lors du dernier engagement naval.

Les environs de Port-Arthur sont formés de montagnes hérissées de forts. Encore un vallon, et la voie ferrée débouche en vue de la rade intérieure, entre l'ancienne et la nouvelle ville.

Resserrée entre une colline et le quai, la gare est assez primitive. Le grand-duc Cyrille, l'amiral Makaroff et son état-major attendent sur le perron l'arrivée du grand-duc Boris, qui est cordialement accueilli par son frère, et emmené directement à bord du *Pétropavlovsk*. Amarré sur le quai du bassin Est du port, le superbe cuirassé, de même que les autres bâtiments de l'escadre, a ses machines continuellement sous pression.

De fait, on peut s'attendre chaque jour à une nouvelle tentative de bombardement de la part de la flotte japonaise. A côté du *Pétropavlovsk*, contre le quai, se trouve le cuirassé *Césarévitch*. Des ouvriers travaillent activement à réparer l'énorme brèche qu'une torpille japonaise a produite dans son flanc, durant la nuit du 26 janvier.

Un peu plus loin, le croiseur *Pallada*, une autre victime de la première attaque ennemie, est en réparation dans le dry-dock. L'après-midi, promenade en canot à vapeur, dans la rade extérieure. Suffisamment profonde, sur un espace d'une dizaine de kilomètres dépourvue d'écueils, bien abritée des vents du nord et de l'ouest par les montagnes de la côte, la rade extérieure se prête fort bien à la manœuvre des bâtiments de guerre, mais elle est ouverte aux vents du sud et de l'est qui y produisent de violents remous. Elle a, en outre,



BRULOT JAPONAIS ÉCHOUÉ CONTRE LA MONTAGNE D'OR

l'avantage de ne pas geler en hiver, tandis que la rade intérieure se couvre parfois d'une mince couche de glace.

Les Japonais ont essayé, déjà, à deux reprises, pendant la nuit, d'obstruer la passe étroite qui sert d'entrée au port en y faisant couler des brûlots. Près des rochers de la pointe appelée *Queue de Tigre*, trois bateaux de commerce ont été à moitié submergés, lors de la première tentative d'embouteillage.

Plus au large, un vapeur flotte encore, mais son arrière-pont a déjà disparu sous les eaux, tandis que d'autres navires ont été s'échouer au pied de la *Montagne d'Or*, dont les batteries puissantes commandent l'entrée du port. Nous grimpons sur une échelle de corde à bord d'un bâtiment, un ancien bateau de commerce. Il est encore relativement en bon état, n'ayant pas subi de sérieuses avaries. Les matelots russes qui sont occupés à rassembler les cordages et les agrès encore utilisables, viennent de découvrir, à fond de cale, le cadavre déjà fortement décomposé d'un sous-officier de marine japonais. Chacun de ces navires était monté par quelques braves, bien résolus à périr dans les flots, ou à se donner la mort, plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi. Il se peut toutefois que quelques-uns d'entre eux aient réussi à s'évader, à l'ombre de la nuit, sur des chaloupes, et à regagner les torpilleurs japonais restés au large à une certaine distance. Dans les cabines, des restes de repas prouvent que ces hommes ont eu recours à de fortes libations alcooliques pour se donner

le courage nécessaire à leur périlleuse entreprise. Sur la porte de l'escalier qui descend à l'entre-pont une inscription en caractères russes tracée avec un pinceau de couleur, prophétise que la flotte japonaise viendra tel jour du mois bombarder Port-Arthur. Serait-ce l'équipage du brûlot qui s'est permis cette plaisanterie, ou bien faut-il croire à une mystification de quelque matelot russe? Quand nous eûmes visité tous les recoins du vaisseau, nous redescendîmes dans notre canot à vapeur pour rentrer dans la rade intérieure. Quantité de mines ont été placées par les Russes, à l'entrée de la passe, aussi suivons-nous avec précaution un chenal étroit, marqué de bouées, seul passage maintenu libre pour le mouvement des bâtiments de guerre ou de commerce.

Une courte visite aux torpilleurs, au dépôt de charbon et à l'arsenal de la marine, occupe le reste de notre journée. Partout, dans les ateliers et les chantiers, des milliers d'ouvriers et de coolies travaillent sans relâche. Le port, et les constructions qui en dépendent, sont protégés du côté de la terre par un vaste mur d'enceinte, percé seulement de deux portes, gardées par des sentinelles.

Comme les eaux de la baie de Port-Arthur étaient naturellement basses, le gouvernement chinois fit construire à grands frais, dans la partie est de la rade, un bassin artificiel, long de trois cents mètres, et suffisamment profond pour que les grands bâtiments cuirassés puissent y mouiller. Les quais de ce bassin sont formés de blocs de granit.

A six heures du soir, nous avions regagné les wagons de notre train spécial qui continue à nous servir d'habitation.

Jeudi 18 mars. — Le commandant de la circonscription militaire de Port-Arthur, général Stœssel, vient chercher, dans la matinée, le grand-duc Boris pour aller visiter les forts. En ville, on voit partout des traces d'obus.

Les constructions du quai de la gare ont particulièrement souffert. Voici une maison dont toutes les vitres ont été brisées. Elle contenait autrefois les bureaux de la maison Gunsbourg, bien connue dans tout l'Extrême-Orient pour son commerce de charbon. Un grand Hindou, en costume khaki et turban rouge, stationne mélancoliquement devant la porte. Dans les locaux du rez-de-chaussée, ouverts aujourd'hui aux regards des passants, un calendrier, suspendu à un mur décrépit, marque encore la date du jour où les projectiles ennemis ont forcé les employés à déménager. Les bureaux ont été transportés dans la nouvelle ville, qui, par sa situation même, est moins exposée à de semblables surprises.

Près du port s'étend la vieille ville, avec ses rues étroites et accidentées, où se concentre le commerce de la place. A en juger par l'animation des rues, il ne semble pas que le voisinage constant de la flotte ennemie ait sensiblement paralysé le mouvement des affaires.

Pourtant, un certain nombre de boutiques sont fer-

mées ou abandonnées. Les principaux magasins, bazars de pauvre apparence, mais où l'on trouve de tout, sont tenus par des Allemands. Ils regorgent de marchandises de qualité secondaire et de goût médiocre; par contre, vous pouvez y acheter à beaucoup meilleur marché qu'en Russie des denrées coloniales, des vins étrangers, des liqueurs, des conserves, des cigares, ce qui s'explique par le fait que ces marchandises sont affranchies des droits de douane. Port-Arthur, In-Keou, Dalny, ainsi que toutes les agglomérations russes en Mandchourie jouissent, au point de vue douanier, des privilèges des ports francs. C'est aussi dans ce quartier que se trouvent les offices militaires et les bureaux du gouvernement, installés, pour la plupart, au fond des cours d'anciennes maisons chinoises.

Au-dessus des docks, dans un jardin en forme de terrasse d'où l'on a une jolie vue du côté du port et de la *Zolotoïa-Gora*, un pavillon a été construit pour la musique militaire. Les jours de concert, le public élégant de Port-Arthur, composé en grande partie d'officiers de l'armée et de la marine, vient se promener dans le jardin planté de quelques jeunes arbres, chose fort rare dans ce pays.

Plus loin, au-dessus de la maison du vice-roi, une petite église russe domine à l'ouest la vieille ville, à l'est, de vastes terrains parsemés de casernes, d'hôpitaux et de constructions de date récente. Du côté nord, le quartier chinois, entouré de vieux murs, s'étend sur une large terrasse.

La nouvelle ville est située à l'extrémité opposée de la rade intérieure, en face du promontoire de la Queue du Tigre. On y a déjà construit quelques belles maisons massives, entre autres un grand hôtel, qui n'est pas encore terminé, et la banque Russo-Chinoise. Elle aura un parc et une église, dont on a déjà jeté les fondations. Ici se trouve aussi un restaurant, très fréquenté par les officiers de marine.

Beaucoup de maisons voisines de cet établissement étaient autrefois occupées par des demi-mondaines américaines, qui ont jugé plus prudent de quitter la ville au début des hostilités.

A marée basse, la moitié de la rade est à sec du côté de la péninsule du Tigre. Malgré les travaux considérables et les millions que les Chinois d'abord, puis les Russes, ont consacrés à la construction du bassin, à l'amélioration et au drainage de la rade ouest, il faut avouer que le port, si bien protégé qu'il soit du côté de la mer, laisse beaucoup à désirer, tant sous le rapport de ses dimensions trop restreintes, qu'au point de vue de la condition de ses eaux pour la navigation. Il serait d'un mouillage difficile pour une grande escadre.

La passe qui sépare la rade extérieure de la rade intérieure et du port, est seulement large de quatre cents mètres.

Grâce aux nombreux forts qui ont été construits sur les collines autour de la ville, il est certain que Port-Arthur est devenu une des places fortes les plus inexpugnables de l'Extrême-Orient.

Tandis que les premiers travaux de fortification de Port-Arthur furent entrepris par des ingénieurs allemands, les travaux du port furent alloués à un syndicat français de Tien-Tsin.

Le gouvernement chinois fit bâtir des forts sur la Montagne d'Or et la presqu'île de la Queue du Tigre, afin de bien garantir le fort du côté de la mer, mais il négligea de fortifier suffisamment la place du côté de la terre, ce dont il eut à se repentir lors de la guerre sino-japonaise.

Quand les Russes prirent possession de la forteresse, ils s'appliquèrent à en compléter la défense, et construisirent une série de forts sur les montagnes qui entourent la ville du côté du nord. Plusieurs d'entre eux sont à peine terminés, et manquent encore de canons.

Il y a vingt ans, Port-Arthur n'était encore qu'un village chinois, composé d'une centaine de maisons. Lorsque les Japonais s'en emparèrent, la ville comptait déjà trois mille habitants. Aujourd'hui, elle en compte certainement quinze mille, outre la garnison, forte de trente mille hommes.

Port-Arthur. Vendredi 19 mars. — Malgré pluie, nous allons déjeuner à bord du cuirassé de première classe *Peresviet*, mouillé dans la rade intérieure. Lors de son voyage autour du monde, en 1902, le grand-duc Boris avait navigué, depuis Suez jusqu'à Colombo, à bord de ce bâtiment, un des derniers venus de la flotte russe. La réception que lui firent les officiers,



LA VILLE DE PORT-ARTHUR ET LE BASSIN DE L'EST
Vue prise de la Montagne d'Or.

dont plusieurs étaient pour lui d'anciennes connaissances, fut empreinte d'une grande cordialité. Comme tous les autres vaisseaux de guerre dans la rade, le *Peresviet*, qui était, en temps de paix, blanc comme la neige, a été passé à la couleur noire. C'est un des seuls bâtiments qui n'ait pas été atteint par les projectiles ennemis, lors des récents engagements.

Les officiers racontent qu'à la dernière sortie de l'escadre russe, la flotte japonaise, bien qu'en force supérieure, n'avait pourtant pas voulu accepter le combat, et qu'elle s'était éloignée après avoir tiré quelques coups de canon.

Dès que la nuit tombe, la ville entière, quoique possédant l'éclairage électrique, est plongée dans la plus complète obscurité.

Il est expressément défendu de se promener dans les rues avec des lanternes, et toutes les maisons doivent avoir les volets ou les stores fermés, pour qu'aucune lumière ne soit visible depuis la mer.

C'est toujours par des nuits sombres, et généralement vers deux heures du matin, que la flotte ennemie cherche à s'approcher de la côte pour bombarder la place. Sa dernière visite nocturne date de trois jours seulement.

En somme, jusqu'ici, les projectiles nippons n'ont pas causé beaucoup de dégâts en ville. Ils ont cependant fait quelques victimes dans la population, entre autres une jeune fille qui a eu la tête emportée, tandis qu'elle était attablée à prendre le thé avec sa famille.

Un cocher de fiacre m'a raconté, cet après-midi, qu'il a eu son cheval tué par un éclat d'obus pendant une course de nuit.

Chose curieuse, les Chinois sont toujours les premiers renseignés quand la ville court le risque d'un bombardement. Ces soirs-là, vous chercheriez en vain un pousse-pousse ou un porteur aux environs de la gare et du port. Sous prétexte qu'il y aura du *boum-boum*, comme ils disent, tous les Célestes vont se placer en lieu sûr, derrière la montagne.

Après dîner, la pluie ayant cessé, nous profitons du clair de lune pour nous promener sur les quais. Pas un feu ne brille dans la rade.

Tous les bâtiments de guerre sont sous pression, prêts à sortir du port au premier signal.

Un nuage opaque de fumée, auquel les pâles rayons de la lune prêtent des reflets d'argent, couvre la rade comme d'un dais sombre, au-dessus duquel apparaissent les forts de la Montagne d'Or. On dirait qu'il est soutenu dans les airs par les colonnes noires qui s'échappent des larges cheminées des cuirassés et des croiseurs.

La tranquillité atmosphérique est absolue. Au loin, dans la rade extérieure où stationne un croiseur de service, la mer paraît blanche.

Il est peu probable que la flotte ennemie fasse une apparition cette nuit, car elle ne saurait approcher de la côte par une nuit aussi claire sans être fortement exposée au feu destructeur des batteries placées sur la

Montagne d'Or et sur la Queue du Tigre. Au dire des habitants de la ville, les Japonais sont assez réguliers dans leurs habitudes. Ils laissent un intervalle de deux à trois semaines entre chaque bombardement.

Dans ce moment, ils préparent sans doute des brûlots pour renouveler leurs tentatives d'embouteillage du port.

Nous pourrons donc dormir tranquilles.

Port-Arthur. Samedi 20 mars. — Le grand-duc Cyrille et l'amiral Makaroff ont été invités par le grand-duc Boris à déjeuner dans notre wagon-restaurant.

L'amiral est d'une sérénité parfaite. Les travaux de réparation des trois bâtiments torpillés dans le port par les Japonais, au début des hostilités, sont poussés avec la plus grande activité. Dès que ces puissants cuirassés seront remis en état, l'énergique amiral, confiant dans les forces dont il dispose, n'hésitera pas à prendre l'offensive avec son escadre. Il espère que des conjonctures favorables lui permettront d'infliger de sérieuses pertes à la flotte ennemie, bien que celle-ci soit en évidente supériorité numérique.

Soirée charmante au Club des officiers de marine, situé près du jardin, dans la vieille ville, où le grand-duc Cyrille nous offre un excellent dîner. Le Club est confortablement installé dans une grande maison chinoise, mais il est peu fréquenté, maintenant que la plupart des officiers sont accaparés tous les soirs par un dur service à bord des vaisseaux.

Port-Arthur. Dimanche 21 mars. — De tous les bâtiments de l'escadre, le croiseur *Bayan* a, sans contredit, pris la part la plus active à la dernière bataille; aussi a-t-il essuyé la plus grande part du feu de l'ennemi. Le grand-duc avait navigué sur ce vaisseau un an auparavant, à l'occasion d'un voyage en Grèce.

Le *Bayan*, sorti tout battant neuf des chantiers de Toulon, en était à ses courses d'essai quand il vint, en mars 1903, chercher le grand-duc Boris à Brindisi, pour le mener au Pirée.

La traversée avait été très mouvementée; mais le croiseur, malgré la mer qui était grosse, avait bien marché, filant jusqu'à dix-huit nœuds à l'heure. Qui nous aurait dit alors, qu'un an plus tard, nous le retrouverions à l'autre extrémité du monde, criblé de trous, ravagé par plus de mille projectiles japonais. Le commandant Wiren raconte au grand-duc les péripéties du dernier combat. Par bonheur, le bâtiment n'a subi aucune avarie au-dessous de sa ligne de flottaison, et ses machines n'ont pas été endommagées. Toujours est-il qu'il a perdu plusieurs hommes de son équipage, et qu'une quarantaine de matelots ont été blessés.

Dalny. Lundi 22 mars. — Nous avons quitté Port-Arthur à sept heures du matin, mais avec l'espoir d'y revenir à bref délai.

Un peu avant *Kin-Tcheou*, à la station de *Nanguanline,* la voie se bifurque sur *Dalny*, la perle des créations russes en Extrême-Orient.



LE GRAND-DUC BORIS ET SON ESCORTE AU PARC DE DALNY

A la gare, le grand-duc Boris est reçu par les autorités militaires et civiles. Il fait un temps superbe. Nous montons aussitôt dans des équipages, qui nous promènent dans la ville et ses environs.

Une escorte d'infanterie montée suit la voiture du grand-duc.

Dalny, la Lointaine, n'a que quatre années d'existence. C'est, me dit-on, un enfant chéri de l'ancien ministre des finances Witte, de là le surnom de Wittebourg donné à la ville. Witte en avait confié la construction à un ingénieur de talent, M. Sacharoff. Ce dernier a tenu à faire les choses comme il fallait. Cela a coûté beaucoup d'argent, mais l'œuvre est remarquable comme style et comme hardiesse, et contraste agréablement avec les constructions incohérentes de Kharbine et de Port-Arthur.

La ville comprend la cité européenne près du port, la cité administrative, et le quartier chinois.

A voir ses rues droites, très propres, bien pavées, ses maisons en pierre de taille et en briques rouges, entourées de petits jardins murés, les vastes et luxueux bâtiments administratifs, on se croirait dans quelque petite ville allemande.

Les pierres nécessaires à la construction du port et des maisons ont été extraites des carrières qui abondent dans les environs immédiats de la ville.

Tandis que Port-Arthur est enserré de toutes parts par les montagnes, et peut être comparé à un entonnoir, Dalny a une position largement ouverte sur la baie

Victoria, une des anses de la grande baie de Talien-Van, qui est naturellement protégée contre les vents par deux caps et les îles de San-Chan-Tao.

C'est en posant des torpilles à l'entrée de la baie, que le vaisseau transport *Jenisseï* a touché un de ces engins et coulé bas avec plusieurs officiers et quatre-vingt-dix hommes d'équipage.

Depuis ce moment, le commerce est interrompu, et les nombreux paquebots des compagnies russes, allemandes et japonaises, qui, chaque semaine, venaient chercher les voyageurs du Transsibérien, ont quitté le port, aujourd'hui désert.

Dalny, tête de ligne du Transsibérien, était relié par des services rapides de paquebots avec Shanghaï (trente-six heures) et avec Nagasaki (quarante-deux heures).

C'est en février 1903 que fût inauguré le service du train de luxe de Moscou à Dalny.

La ville européenne est séparée de la ville chinoise par un vaste parc public. On y a tracé des allées plantées de jeunes arbres, et construit un pavillon pour la musique, d'où l'on jouit d'une jolie vue sur la ville et la mer. Les immenses travaux de construction de la ville avaient attiré à Dalny des milliers d'ouvriers chinois.

Des trois mille habitants de la ville européenne, les employés et militaires seuls sont restés, au nombre de six cents environ. La plupart des maisons sont abandonnées, et tous les magasins fermés.

Après avoir visité le Jardin zoologique, peuplé déjà



LE GRAND-DUC BORIS DEVANT LA MAISON DU PRÉFET DE LA VILLE DE DALNY
Derrière lui, le préfet, M. Sacharoff, et le peintre Vereschtchaguine.

de quelques animaux, entre autres d'un superbe lion, puis l'hôpital militaire, nous allons chez le préfet de la ville, l'ingénieur en chef Sacharoff. Le créateur de Dalny habite une superbe maison, où il offre au grand-duc un riche déjeuner, auquel les autorités de la ville ont été conviées. On nous sert, entre autres, des huîtres chinoises d'un goût délicat, malgré leurs formes extraordinaires.

Le colonel des sapeurs que j'ai pour voisin de table me dit que cette guerre était devenue une nécessité. La confiance mutuelle avait disparu dans les rapports des Russes avec les Japonais en Extrême-Orient. Il est persuadé que, lorsque les différends existants auront été réglés par les armes, les deux peuples n'en seront que meilleurs amis.

Bien que défendue du côté de la mer par d'innombrables mines, la ville de Dalny n'en reste pas moins fort exposée à un bombardement. Sur terre, les ouvrages qui ont été établis pour sa défense, ne sont pas non plus de nature à pouvoir offrir une résistance sérieuse à l'ennemi.

Le climat est, dit-on, sain et agréable, très sec en hiver et plutôt humide en été, grâce aux brises qui viennent du large. Les chaleurs n'y sont pas aussi insupportables qu'à Port-Arthur. Beaucoup d'officiers et d'employés, stationnés dans la Mandchourie du sud, y viennent en villégiature pendant la belle saison. Sauf quelques jolis pins, qui rappellent par leurs formes les pins parasols de l'Italie du sud, l'on ne rencontre mal-

heureusement presque pas d'arbres dans les environs de la ville.

A cinq heures du soir, le grand-duc Boris prend congé des autorités qui l'ont accompagné à la gare, et remonte en wagon.

Mardi 23 mars. — Il est midi quand nous passons Liao-Yang. Comme toujours, la gare est très animée. Un officier de cavalerie, revenu malade de Corée, dit que les soldats y sont exposés à des privations de tous genres, et que l'état sanitaire des troupes au delà du Yalou est peu satisfaisant.

Voici un train militaire qui arrive de Grodno, d'où les troupes sont parties le 10 février. Elles ont été quarante-deux jours en route. C'est, en moyenne, le temps que mettent les soldats pour arriver de Russie au quartier général. A cinq heures du soir nous sommes à Moukden. Notre train est rangé sur une grande place, non loin du train du vice-roi, revenu également de Port-Arthur.

Rien de nouveau du rayon des hostilités. Nous dînons tranquillement dans notre wagon-restaurant, en compagnie de quelques officiers. Quand on en vient à discuter les éventualités de la guerre, les avis sont très partagés. Les uns croient toujours que les Japonais ne se hasarderont pas au delà de la Corée. Les autres pensent que le généralissime aura bientôt assez de troupes pour tenir tête à l'ennemi, lui porter un coup décisif, et qu'il sera à même de l'empêcher de passer le Yalou; ils sont persuadés que le général Kouropatkine dispose dès main-

tenant de plus de cent mille hommes d'infanterie, de vingt-cinq mille hommes de cavalerie, et de cent soixante canons.

Un jeune officier prétend savoir que le vice-roi, comptant fermement sur l'escadre de la Baltique qui partira à bref délai pour rejoindre celle de Port-Arthur, aurait émis l'opinion que la guerre ne saurait se prolonger au delà du mois de novembre.

Inévitablement, on parle aussi de l'éventualité de la prise de Port-Arthur. Les Japonais réussiront-ils à obstruer l'entrée de la passe et à condamner ainsi l'escadre russe à l'inaction? A Port-Arthur, des artilleurs nous ont assuré que la place est imprenable par les armes, tandis que plusieurs marins critiquaient la position des batteries, et comparaient le port à une souricière.

Moukden. Mercredi 24 mars. — Journée de printemps, tout à fait chaude. Le grand-duc Boris reçoit, après déjeuner, la visite des officiers étrangers attachés à l'état-major de l'armée de Mandchourie. Les premiers arrivés sont les Allemands, les Autrichiens et les Suédois. Ils connaissent tous la langue russe.

Après cette cérémonie, le grand-duc, accompagné de ses aides de camp, Lvoff et Demidoff, s'en va faire une promenade à cheval dans la ville chinoise, située à environ trois verstes de la gare.

Le mur en terre durcie qui entoure les faubourgs de la ville a une longueur de dix-sept kilomètres. La ville

proprement dite est protégée par une deuxième enceinte en briques, sur laquelle s'élèvent de nombreuses tours. Nous pénétrons dans la ville par une des portes dont l'enceinte est percée. Quantité de mendiants à peine vêtus, d'estropiés horribles à voir, demandent l'aumône aux passants.

Les rues étroites, bordées de boutiques aux enseignes rouge et or, flottant perpendiculairement sur la route, sont encombrées de pousse-pousse, de chariots chinois à deux roues, attelés parfois simultanément de mules, de bœufs et d'ânes.

Devant une infecte boucherie-charcuterie, trois énormes porcs noirs se vautrent dans la fange. Seuls, quelques magasins de vêtements, de soieries ou de thé, ont meilleure apparence.

Une promenade dans une cité chinoise n'est une réjouissance ni pour notre vue, ni pour notre odorat sensible d'Européen. On y est suffoqué alternativement par des odeurs d'ail, de poisson séché, de fumier et d'égout.

Beaucoup de Célestes ont la figure ravagée par la petite vérole, maladie très répandue dans ce pays. Les Chinois ne veulent pas entendre parler de vaccination. On voit peu de femmes dans les rues, et très rarement des Chinoises de condition. Celles qui sortent à pied, ou se montrent parfois sur le seuil des maisons, appartiennent toutes à la basse classe.

On ne sait pas au juste combien d'habitants renferme la grande cité qui a servi de berceau à la dynastie



LE GRAND-DUC BORIS DANS UNE COUR DU PALAIS DES EMPEREURS MANDCHOUS
A MOUKDEN

mandchoue, mais elle compte sans doute plus de deux cent mille âmes.

En 1900, les Boxers canonnèrent la cathédrale catholique, tuèrent l'évêque, les sœurs, et plus de deux cents chrétiens chinois. Plus tard, il suffit aux Russes d'y faire entrer quelques escadrons de cosaques pour être maîtres de la ville.

Moukden. Jeudi 25 mars. — A la porte du vieux palais des empereurs Mandchous, une vingtaine de soldats chinois, en costumes bigarrés, rendent les honneurs au grand-duc Boris au moment où il descend de voiture.

Le commandant des troupes russes attend Son Altesse Impériale pour lui présenter les mandarins préposés à la surveillance du palais, pendant qu'un interprète transmet au grand-duc les compliments que lui adressent ces importants personnages avec force salamalecs.

L'enceinte du palais est immense. Les innombrables bâtiments et les vastes cours qu'elle renferme forment à eux seuls toute une ville : la ville impériale ; mais à l'aspect désolé des cours, aux pans de murs délabrés, à nombre de pavillons en ruine, on voit bien que la cour de Pékin n'y est pas venue depuis longtemps.

Il y a soixante ans que les appartements impériaux ont été habités pour la dernière fois. Depuis, les aimables Célestes qui nous en font les honneurs n'ont

certainement pas consacré un taël à l'entretien des salles, encore moins à la restauration des bâtiments. Ils se contentent de surveiller d'un œil jaloux les trésors qui y sont enfouis.

A voir l'épaisseur de la couche de poussière qui recouvre les meubles, vous jureriez qu'ils n'ont pas été ouverts depuis des siècles.

Après s'être fait suffisamment prier, les mandarins se décident cependant à nous exhiber quelques objets remarquables. Dans une première salle, toute garnie de vieilles armoires, fermées par de curieuses serrures, ils sortent d'abord, avec circonspection, et comme s'ils craignaient qu'on les prenne, deux poignards du style Louis XV, probablement un cadeau du roi de France, avec manches ornés de diamants, puis un superbe collier formé de perles énormes.

Au fond d'une autre cour, une rampe en marbre rose conduit à la salle du trône. Au milieu de la rampe, la sculpture remarquable d'une dalle disparaît sous la poussière et les débris de briques désagrégées tombées des murs. Le trône, rouge et or, en bois sculpté, orné de figures de dragons d'un travail admirable, est, lui aussi, terni d'une épaisse couche de poussière; plus loin, dans un pavillon élancé, entouré de balcons d'où l'on domine la vaste enceinte du palais, se trouve la bibliothèque impériale.

Elle renferme, entre autres documents précieux, des registres originaux de la vie des empereurs; les doubles sont à Pékin. Une autre dépendance du palais con-

tient une superbe collection de vêtements impériaux. Ceux qui ont appartenu à des empereurs sont en soie jaune, couverts de riches broderies et de pierres précieuses.

Les robes d'apparat des impératrices sont en soie violette, brodée de figures de dragons, et richement garnies de petites perles. On se représente avec difficulté l'ajustement bizarre des différentes pièces de ces larges costumes. Toutes ces merveilles, d'une valeur considérable, sont soigneusement enveloppées, et conservées dans des bahuts qui répandent, quand on les ouvre, un parfum particulier et pénétrant.

Une autre salle est si bien fermée que le gardien s'escrime pendant un quart d'heure avant de réussir à en ouvrir la porte. Ici, on nous fait voir des plaques de malachite, sur lesquelles des traits de la vie des empereurs sont gravés en caractères d'or. C'est amusant d'observer avec quelles précautions les mandarins ouvrent successivement les cassettes dorées, emboitées les unes dans les autres, qui renferment les précieux documents de pierre.

Revenons maintenant à l'agglomération russe près de la gare. Moins importante qu'à Liao-Yang, elle ne comprend guère qu'une soixantaine de constructions, casernes ou habitations d'employés. A quelques cents pas de nos wagons, se trouve un puit artésien, gardé nuit et jour par une sentinelle. A deux reprises, déjà, les Chinois ont essayé d'empoisonner l'eau.

Jusqu'ici, en général, la population chinoise ne s'est

pas montrée hostile aux troupes russes; mais qu'arriverait-il si les Japonais, après avoir remporté des succès au Yalou, envahissaient le sud de la Mandchourie? Malgré les déclarations de neutralité du gouvernement de Pékin, est-il certain que la population du pays conserverait son attitude pacifique? En cas de troubles fomentés contre les Européens, il ne ferait pas bon se trouver dans le voisinage d'une cité aussi populeuse que la capitale mandchourienne. En outre, on dit que le général Ma a concentré vingt mille hommes de troupes régulières chinoises, à soixante verstes au sud de Moukden, et le bruit court que les Japonais ont déjà débarqué deux cent mille soldats en Corée.

Du côté russe, le général Mistchenko a entrepris, il y a deux mois, avec sa division de cavalerie, un raid hardi pour reconnaître le pays au delà du Yalou. Il pénétra très avant dans l'intérieur, mais fut obligé de battre en retraite, afin de donner quelques semaines de repos à ses troupes.

La division de cosaques de Sibérie, commandée par le général Rennenkampf, doit avancer à sa place.

On se fait avec peine une idée des difficultés de tout genre qui entravent les opérations dans ces régions montagneuses, sauvages, et dépourvues de ressources.

Que va-t-il se passer à Port-Arthur? Il est probable que la flotte japonaise ne restera pas longtemps inactive, et qu'elle prépare quelque nouvelle attaque.

Le grand-duc veut y retourner pour les fêtes de

Pâques; nous quittons donc Moukden à sept heures du soir, en compagnie du prince Karageorgevitch, et du peintre Vereschtchaguine, très désireux, eux aussi, d'assister à un combat naval ou à un bombardement de Port-Arthur.

CHAPITRE IV

Deuxième visite à Port-Arthur. — Service de Pâques à bord du vaisseau amiral. — Sur les batteries de la Montagne d'Or. — L'attaque de la flotte japonaise. — La catastrophe du *Pétropavlovsk*.

Vendredi 26 mars 1904. — Journée de pluie et de vent. Notre train, auquel on a attaché une vingtaine de fourgons vides, avance lentement, et franchit au plus dix verstes à l'heure, sur des talus peu sûrs, entamés par les eaux.

Dans l'après-midi, par une pluie battante, nous traversons la région montagneuse qui s'étend entre Ta-Tché-Kiao et Vafandiane.

Les torrents qui se précipitent dans les ravins inondent les parties basses des vallées, les transforment en véritables lacs. Sorties de leur lit, ces rivières roulent furieusement des eaux bourbeuses sous les frêles ponts du chemin de fer.

En arrivant à Vafandiane, nous apprenons que le pont de fer, sur lequel nous avions passé avec précaution un quart d'heure auparavant, a été emporté par les flots. Il faudra plusieurs jours pour rétablir la circulation.

Port-Arthur. Samedi 27 mars. — Pendant notre

absence, la flotte de l'amiral Togo n'a pas donné signe de vie, et tout est tranquille à Port-Arthur. C'est la veille de Pâques. A dix heures et demie du soir nous allons tous à bord du *Pétropavlovsk* pour assister à la messe de minuit. Il faut espérer que les Japonais laisseront les marins russes en paix durant ces jours de fête. Toutes les mesures ont été prises pour repousser l'ennemi s'il venait à se montrer. L'amiral Makaroff passe la nuit à bord du croiseur qui mouille dans la rade extérieure, tandis que plusieurs torpilleurs tiennent le large, guettant l'approche de la flotte nippone.

De puissants projecteurs électriques croisent sans discontinuer leurs feux inquisiteurs du côté de l'horizon. On dirait de mouvantes barrières lumineuses qui protègent l'entrée de la rade.

Le *Pétropavlovsk* est toujours à la même place, amarré contre le quai, près du *Césarévitch*. L'obscurité prête à ces deux colosses des formes fantastiques.

Vu l'absence totale d'éclairage, nous gagnons à tâtons l'entrée de l'escalier qui mène à l'entrepont.

Ici, nous sommes éblouis tout d'un coup par un déluge de clarté. Plusieurs centaines de matelots sont alignés, tenant chacun en main un cierge allumé. Les hommes de l'équipage ont fait pour la circonstance leur toilette des grands jours, et ont endossé leur meilleur uniforme. Quelques-uns d'entre eux portent fièrement sur la poitrine la croix de Saint-George, qu'ils ont reçue pour la bravoure dont ils ont fait preuve pendant le

dernier combat naval. Aussitôt le prêtre arrivé, les chants commencent.

Les deux grands-ducs, le commandant du vaisseau et tous les officiers, en grande tenue, se groupent autour de l'autel. Les sabords sont hermétiquement fermés pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Bientôt la chaleur et le manque d'air deviennent si oppressants qu'un certain malaise s'empare visiblement de plusieurs des assistants.

Le prêtre officie imperturbablement, de sa belle voix sonore, et les marins, qui font l'office de chantres, répètent en chœur : *Kristoss vosskress,* c'est-à-dire : « le Christ est ressuscité des morts ». Après la bénédiction finale, nous passons au salon de l'amiral, où le souper de Pâques est préparé; mais les officiers sont préoccupés, et touchent à peine aux grands plats de viande froide et aux gâteaux qui couvrent la table. Il n'est qu'une heure du matin, et l'on peut s'attendre encore à ce que le bruit du canon vienne troubler la fête. Aussi l'entrain fit-il défaut ce soir-là.

Cette messe de Pâques avait quelque chose de lugubre. A plusieurs d'entre nous elle fit l'effet d'un enterrement.

Port-Arthur. Dimanche 28 mars. — Rien n'a rompu le silence de la nuit. Dès le matin, les rues de Port-Arthur ont pris un air de fête. Des officiers, des employés en uniformes brodés, vont féliciter leurs supérieurs hiérarchiques à l'occasion de Pâques. Les



PORT-ARTHUR — L'ENTRÉE DE LA PASSE ET LA PRESQU'ILE DU TIGRE

pousse-pousse, et les quelques rares *iswostschiks* (calèches basses) de la ville, feront aujourd'hui de bonnes affaires.

Dans l'après-midi, de joyeuses bandes de matelots parcourent les rues, à la recherche de quelque *traktir* (débit d'alcool), où ils trouveront de l'eau-de-vie, et dont ils ne sortiront qu'en chancelant.

Sur les huit mille marins de l'escadre, quelques centaines seulement ont reçu la permission d'aller à terre. Les temps sont trop sérieux pour que les équipages s'en aillent en bordée.

L'amiral Makaroff vient rendre visite au grand-duc. Il est aussi de l'avis que la flotte japonaise ne tardera pas à faire une nouvelle apparition.

Port-Arthur. Lundi 29 mars. — Dans la matinée l'escadre russe sort de Port-Arthur pour manœuvrer dans la rade extérieure. Comme il fait un temps superbe, nous montons sur la *Zolotaïa-Gora*, ou *Montagne d'Or*, pour mieux observer les mouvements des bâtiments de guerre.

Avec une lunette d'approche, on distingue très bien à l'horizon les cuirassés *Pétropavlovsk*, *Sébastopol*, *Pobieda* et *Peresviet*, ainsi que les croiseurs *Askold*, *Novik* et *Diana*, plus une quinzaine de torpilleurs.

C'est peu de chose si on compare à ces forces les vingt-deux unités de combat, et les soixante torpilleurs de la flotte de Togo.

La *Montagne d'Or* s'élève à plus de quatre cents

pieds au-dessus de la mer. Un peu au-dessous de la batterie supérieure se trouve la station des sémaphores.

Grâce à la pureté de l'air, on voit très nettement les forts construits sur les montagnes de la *Queue du Tigre*, les brûlots échoués à l'entrée de la rade et, à nos pieds, du côté de l'est, le bassin du port et toute la vieille ville.

L'officier d'artillerie qui commande la batterie nous explique le tir des différentes pièces, et leur efficacité pour la défense de la rade.

Au-dessous de ces mortiers de siège, à mi-hauteur de la colline, se trouve la fameuse batterie électrique, armée de canons cannés, si appréhendée des vaisseaux japonais à cause de son tir, qui porte jusqu'à dix verstes, et même au delà.

A plusieurs reprises, déjà, la flotte japonaise a concentré son feu sur cette batterie, sans réussir à la détruire ; mais les traces des obus sont visibles tout autour.

Avant de redescendre la montagne, le grand-duc entre, pour y prendre une tasse de thé, dans la casemate, où demeurent les officiers. Ces officiers ont un service très dur depuis deux mois, étant jour et nuit sur le qui-vive.

Port-Arthur. Mardi 30 mars. — La nuit s'est encore passée sans alerte. Temps superbe, comme la veille.

Le capitaine Krone, de la canonnière russe *Mand-*

chour, saisie à Shanghaï, a échappé à la surveillance des Anglais, et, après un voyage riche en péripéties de toutes espèces, il a réussi, grâce à son déguisement et à une connaissance parfaite de la langue anglaise, à atteindre Port-Arthur, par la voie de Tien-Tsin et d'In-Keou. Il raconte que les Allemands et les Autrichiens sont très bien disposés envers les marins russes, tandis que les Anglais se prononcent ouvertement en faveur des Japonais, tout en ayant légèrement honte de leur alliance avec ce peuple de race jaune.

Au dire des Chinois, la flotte japonaise serait à soixante milles de Port-Arthur, à l'abri de l'île de San-Chan-Tao.

Cela n'empêche pas la musique militaire de donner un concert au jardin de la ville, devant un nombreux public de promeneurs.

A huit heures du soir, nous allons tous au Club des officiers de marine, où le lieutenant Coubé, aide de camp du grand-duc Cyrille, a organisé un dîner en l'honneur du grand-duc Boris, avec lequel il est également lié d'une ancienne amitié. Coubé, très en train comme toujours, nous chante quelques chansons amusantes de son répertoire parisien, tandis que Lvoff l'accompagne sur le piano. Cette petite fête se prolonge gaîment jusqu'à onze heures et demie du soir. A minuit, tous les officiers de marine, sans exception, doivent être rentrés à bord de leur bateau.

En sortant, je vis que Coubé insistait pour qu'on lui présentât séance tenante la note à régler. Le restaura-

teur trouvait que rien ne pressait, et qu'il serait assez tôt d'y penser le lendemain.

— En temps de guerre, mon ami, lui dit Coubé en riant, je ne te conseille pas de faire crédit, car tu ne peux pas savoir si demain nous serons encore en vie.

Pauvre Coubé ! C'était, en effet, sa dernière soirée. Nous ne devions plus le revoir.

Nous sortons dans l'obscurité complète, et descendons à tâtons l'étroite ruelle qui mène du côté du port. Le grand-duc Cyrille, et Coubé, rentrent à bord du *Pétropavlovsk*. Il se pourrait bien, cette fois, que la nuit ne s'écoule pas sans coups de canon. Les officiers disent que l'amiral Makaroff a fait sortir une flottille de huit torpilleurs, avec ordre de chercher la flotte ennemie et, si possible, de l'attaquer par surprise.

Port-Arthur. Mercredi 31 mars. — A cinq heures et demie du matin, nous sommes réveillés par une canonnade nourrie, qui se fait entendre du côté de la mer.

Est-ce que la flottille de torpilleurs, sortie hier soir du port, aurait rencontré et attaqué la flotte japonaise?

Le grand-duc Boris, le prince Karageorgevitch, Demidoff et Lvoff, habillés à la hâte, se disposent à se rendre sur la batterie supérieure de la Montagne d'Or, pour observer le combat naval.

Le général Stœssel a promis d'envoyer des chevaux de selle à la première alerte.

En attendant, le grand-duc Boris s'achemine à pied du côté du port, et passe sur le quai au moment où le *Pétropavlovsk* s'apprête à lever l'ancre. Le prince Karageorgevitch propose au grand-duc de monter à bord du cuirassé; mais Demidoff l'en dissuade. Au même instant les chevaux arrivèrent, et le grand-duc Boris, ainsi que ses compagnons, partirent au galop dans la direction de la Montagne d'Or.

Notre chef de train, l'ingénieur Besradetsky, me prévient qu'au premier obus qui tombera dans la rade, il sera obligé de retirer le train sur la ligne, à deux verstes de la gare, parce que la place où il se trouve maintenant, grande ouverte sur la passe, serait, en cas de bombardement, trop exposée aux projectiles de l'ennemi. En attendant, nous grimpons ensemble sur la montagne qui domine la gare, et du sommet de laquelle on jouit d'une vue étendue sur la mer.

Là, une centaine de spectateurs, accourus de diverses parties de la ville, observent l'horizon. Avec une longue-vue, on distingue parfaitement les péripéties du combat. Le bruit court qu'un torpilleur russe, le *Bestrachnyi*, a été coulé.

Dans ce moment, le croiseur *Bayan*, sorti le premier de la rade, est aux prises avec plusieurs bâtiments japonais, à six ou sept verstes au large. Il se défend vaillamment, tout en se retirant devant ses adversaires, et en se rapprochant de la côte. On aperçoit successivement trois, cinq, puis huit vaisseaux japonais. Pendant ce temps, l'escadre russe, composée de quatre cui-

rassés, de trois croiseurs-protégés, et d'une dizaine de torpilleurs, est sortie de la rade pour se porter au-devant de l'ennemi. Mais l'amiral japonais ne veut pas risquer ses vaisseaux en les exposant au feu des puissantes batteries de la côte, et à l'approche de la flotte russe, il fait mine de s'éloigner. Alors, le *Bayan* fait volte-face, et bravant le feu des bâtiments ennemis, il se lance à son tour à leur poursuite. C'est un tableau superbe. Le *Peresviet* prend aussi une part active à la bataille. Bientôt la canonnade se ralentit, la flotte japonaise s'est éloignée, et l'escadre russe se rapproche de la côte. Plusieurs torpilleurs et un cuirassé ont déjà franchi le goulot étroit qui sert d'entrée à la rade intérieure.

C'est à ce moment que le *Pétropavlovsk*, à bord duquel se trouvaient l'amiral Makaroff, le grand-duc Cyrille, et tout l'état-major, au lieu de rentrer dans le port, vira de tribord, et disparut à nos yeux derrière la Montagne d'Or.

Croyant la bataille terminée, je redescends la montagne, et je rentre tranquillement dans notre train. Il était huit heures du matin. Au bout d'un quart d'heure, les canons se font de nouveau entendre et, cette fois-ci, la canonnade serait plus rapprochée. Bientôt, les forts de la Montagne d'Or et de la Queue du Tigre, ouvrent le feu. Que se passe-t-il? La flotte japonaise serait-elle revenue à l'attaque?

Je m'apprête à retourner sur la montagne, à mon poste d'observation, quand le domestique cosaque du



PORT-ARTHUR — L'ESCADRE RUSSE RENTRANT AU PORT

grand-duc vient annoncer, avec consternation, qu'il est arrivé un malheur au *Pétropavlovsk*. Le bruit court qu'il a coulé bas. Je me refuse à croire à un pareil désastre.

Au même instant, nos cavaliers arrivent au grand trot sur la route, dans un nuage de poussière. Je lis sur leurs visages qu'il s'est passé quelque chose de terrible.

Le grand-duc Boris est bouleversé, en proie à la plus douloureuse émotion. « Nous venons d'être témoins d'une horrible catastrophe, me dit-il en descendant de cheval. Mon pauvre frère a certainement péri ; je n'ai aucun espoir qu'il ait pu se sauver. Personne, non personne n'a dû échapper, car le vaisseau a été englouti en moins de deux minutes. »

Demidoff est blême ; lui aussi craint que tout l'équipage du cuirassé n'ait disparu dans les flots.

Le grand-duc se retire dans son compartiment. Nous évitons de troubler son recueillement.

En attendant, la canonnade gronde de plus belle. Après l'explosion et la disparition du *Pétropavlovsk*, la flotte japonaise, forte de seize unités, revient à la charge, et s'avançant à toute vapeur jusqu'à cinq ou six verstes de la côte, elle dirige son tir sur les bâtiments russes qui rentraient au port en ripostant de leur mieux. Nous étions montés, le prince Karageorgevitch et moi, sur la colline avoisinant la gare. D'ici, nous vîmes fort bien les boulets japonais tomber près des vaisseaux russes, à l'entrée de la passe.

Le cuirassé *Pobieda* rentrait, fortement avarié, le

flanc incliné, et plongeant de l'avant d'une façon inquiétante. Il avait, lui aussi, touché une mine. Plusieurs bâtiments russes tiraient continuellement dans l'eau, à courte distance.

« Vous voyez, me dit le prince Karageorgevitch, qu'ils croient à la présence de bateaux sous-marins japonais, et qu'ils cherchent de cette façon à se préserver de leurs attaques ; mais ils se trompent. Les Japonais n'en ont pas, et c'est bien une mine qui a fait sauter le *Pétropavlovsk*. Reste à savoir s'il est tombé sur une mine russe, que les courants d'eau ont peut-être déplacée et emportée au large, ou s'il a été détruit par une mine que les Japonais auraient réussi à placer de nuit, près de la côte. Il faut s'attendre maintenant à un bombardement général de la ville. »

Nous redescendons à la gare, car notre train manœuvre déjà pour se mettre à l'abri des obus.

Demidoff me fait une description émouvante du sinistre dont il a été témoin depuis les batteries de la Montagne d'Or.

« Quand l'escadre se disposa à rentrer au port, le *Pétropavlovsk* vint se placer en face de nous, à environ deux verstes du pied de la montagne. Nous suivions attentivement sa manœuvre. Elle étonne du reste les officiers d'artillerie de la batterie, qui craignent que le bâtiment ne s'approche trop des mines posées dans ces parages. Quelques instants après, une fumée apparaît à l'avant du *Pétropavlovsk*. Les yeux de tous les spectateurs se fixent sur le cuirassé, dont la proue s'en-

fonçait graduellement dans la mer. En même temps, le navire s'incline du côté droit. Tout à coup, l'on vit comme une explosion à bord, un immense jet de flammes, et le colosse disparut dans les flots, ne laissant à sa place qu'une tache noire et un nuage de fumée, bientôt dispersé par la brise. La mer s'était aussitôt refermée, en bouillonnant, sur l'immense navire, qui avait sombré en moins de deux minutes, engloutissant près de sept cents vies de marins. Quelques minutes après, du haut de la colline, on aurait en vain cherché sur la surface des ondes la plus petite trace de cet effroyable sinistre. »

Le grand-duc Boris est en proie à une terrible angoisse. S'il n'avait vu de ses propres yeux la disparition du *Pétropavlovsk*, disparition presque invraisemblable tellement elle avait été subite, stupéfiante, il lui serait plus facile de nourrir encore l'espoir que son frère puisse avoir la vie sauve.

Sur ces entrefaites, le lieutenant Staël, une ancienne connaissance du grand-duc, accourt le long de la voie, vers notre train.

Karageorgevitch, Demidoff et moi, nous nous précipitons à sa rencontre. Il nous dit qu'on suppose que le grand-duc Cyrille avait changé de bateau, et se trouvait avec l'amiral Witheft, ce qui nous fit l'effet d'être une histoire inventée pour préparer le grand-duc Boris à la douloureuse réalité.

Mais voici un deuxième messager, un aspirant de marine, qui arrive en toute hâte annoncer que le grand-

duc Cyrille a été recueilli vivant à bord d'un torpilleur. Il ajoute que le grand-duc est contusionné, et qu'un médecin de la marine est en train de lui donner les premiers soins. Le grand-duc Boris, encore sous l'impression de ce qu'il a vu du haut de la batterie, demande à l'aspirant sa parole d'honneur que son frère est vraiment sauvé. Nous rendons grâces au Ciel d'avoir accompli ce miracle.

Le grand-duc Boris saute dans une voiture pour chercher son frère à bord du torpilleur. Il le ramène bientôt, accompagné du médecin en chef du port. Le grand-duc Cyrille fait peine à voir, avec sa figure noircie, les sourcils et le nez brûlés. Littéralement à bout de forces, soutenu par son frère et Demidoff, il gagne péniblement le compartiment qui lui a été préparé dans notre wagon. On lit sur ses traits défaits, on voit à son expression d'épuisement total, au prix de quels efforts surhumains il a réussi à sortir vivant des eaux tourbillonnantes.

A une tension de toutes ses forces musculaires, durant sa lutte avec les éléments liquides, a succédé un grand abattement physique, mais ses nerfs surexcités ne lui laissent prendre aucun repos. Il a continuellement devant les yeux les scènes horribles dont il a été témoin durant l'agonie du *Pétropavlovsk*.

Quand la première explosion se produisit, l'amiral Makaroff et les officiers de son état-major étaient sur la passerelle, du côté gauche. Le grand-duc Cyrille était seul, plus avant, à droite. A la seconde explosion,

il faillit tomber. Les cheminées s'abattirent avec un fracas effroyable sur le pont, qui ruissela du sang des malheureux qu'elles avaient écrasés dans leur chute.

Le grand-duc Cyrille, après une seconde de stupeur bien naturelle, comprit que la mine en faisant explosion avait communiqué le feu à toutes les munitions du bord. Il s'élança en courant du côté gauche de la passerelle, trébucha sur le cadavre de l'amiral Molass, dont il vit la tête horriblement mutilée, sauta par-dessus les garde-fous, se suspendit quelques secondes dans les airs, et se laissa tomber dans l'eau. Entraîné par les courants à une grande profondeur, le grand-duc, croyant sa fin prochaine, fit, sous l'eau, le signe de la croix, puis rassemblant toutes ses forces pour une lutte suprême, il se mit à nager vigoureusement, quoique gêné par ses lourds vêtements.

Quand il réussit à regagner la surface de l'eau, la Providence voulut qu'il trouva une épave flottante, à laquelle il put se cramponner.

Le grand-duc ne se souvient pas au juste combien de temps il resta ainsi dans l'eau glaciale, entre la vie et la mort.

Dans de pareils moments, les minutes paraissent des heures. Un premier torpilleur passa à quelques cents mètres sans entendre ses cris de détresse. Un deuxième torpilleur arriva bientôt sur le lieu du sinistre, aperçut le naufragé, et se porta à son secours.

Quant à l'amiral Makaroff, le grand-duc Cyrille se souvient très bien de l'avoir encore entendu com-

mander, du haut de la passerelle, de fermer les cloisons étanches, puis il le vit se prendre la tête d'un geste de désespoir, et se débarrasser brusquement de son paletot.

Le peintre Vereschtchaguine, le capitaine de la *Mandchour*, Krone, qui avait échappé à tant de périls et de risques en venant de Shanghaï ; le commandant du *Césarévitch*, se trouvaient tous, occasionnellement, à bord du *Pétropavlovsk*, et ne sont sans doute plus de ce monde. Jusqu'ici, on sait seulement que le commandant Iakovleff, quatre officiers et une cinquantaine de matelots, ont été sauvés.

Le grand-duc Cyrille est inconsolable de la perte de son aide de camp et camarade, le lieutenant Coubé. Il suppose que ce dernier était au carré des officiers, au moment de la catastrophe.

En ville, la consternation est non moins grande que dans le monde de la marine. L'amiral prince Ouchtomsky, étant l'aîné des amiraux survivants, a pris le commandement de l'escadre, en attendant l'arrivée du vice-roi, dont le départ est annoncé de Moukden.

Le médecin insiste pour que le grand-duc Cyrille, dont l'état ne laisse pas que d'être inquiétant, quitte Port-Arthur le plus tôt possible. Il fut décidé que nous repartirions dans la soirée pour Liao-Yang ; mais, auparavant, le grand-duc Cyrille voulut voir ceux de ses camarades qui étaient encore de ce monde ; plusieurs d'entre eux sont grièvement blessés.

Les plus valides, le midshipman Iakovleff, et le lieu-

tenant baron Knorring, arrivent aussitôt. Ils ont revêtu à la hâte des uniformes que des collègues leur ont prêtés, et qui sont trop grands pour leur taille. Leur entrevue avec le grand-duc Cyrille est des plus touchantes.

Le midshipman Iakovleff, un des plus jeunes officiers du *Pétropavlovsk*, est un intrépide qui ne doute de rien. Toujours gai, il a une de ces natures heureuses, peu impressionnables, que les événements les plus tragiques ne réussissent pas à démonter. Pendant le déjeuner, tout en mangeant avec le plus grand appétit, il nous raconte comment il s'est tiré de ce terrible naufrage, sans même savoir nager!

Saura-t-on jamais la cause exacte de la disparition si rapide du *Pétropavlovsk?* Diverses versions circulent à ce sujet. Il nous semble que celle qui attribue la catastrophe à l'action d'un bateau sous-marin ennemi, doit être écartée, *a priori*, comme étant fort invraisemblable. Plusieurs personnes nous affirment cependant, de la façon la plus catégorique, avoir distingué très nettement, à la surface des eaux, le disque flotteur d'un bateau sous-marin.

Il n'est pas probable non plus que le malheur ait été causé uniquement par un accident à bord, tel qu'une explosion de la poudrière, due à une imprudence de l'équipage.

Des recherches ultérieures permettront peut-être de rétablir les faits d'une façon plus certaine. En attendant, la version suivante nous paraît se rapprocher le

plus de la vérité : le *Pétropavlovsk* est tombé sur une mine russe, ou japonaise, dont l'explosion a emporté l'avant du navire. Le feu s'étant communiqué à la sainte-barbe, il en résulta une deuxième et terrible explosion, qui, ouvrant les flancs du navire, le fit sombrer instantanément.

Il est bientôt cinq heures de l'après-midi. La flotte japonaise s'est éloignée, et la ville est rentrée dans le calme. Dans quelques minutes notre train va quitter Port-Arthur.

Le compartiment du peintre Vereschtchaguine reste vide. On fera apposer les scellés sur les bagages et les effets du défunt, avant de les expédier en Russie.

Le docteur Markoff, un jeune médecin de la marine, reste auprès du grand-duc Cyrille, qui est trop surexcité pour trouver dans le sommeil un repos réparateur. Les scènes de désespoir dont il a été témoin au moment de la catastrophe, hantent continuellement son esprit. Le nom de Coubé revient fréquemment sur ses lèvres.

A dix heures du soir, le train interrompt sa marche en gare de Vafandiane, où nous resterons la nuit.

CHAPITRE V

Retour à Liao-Yang. — A la Croix Rouge. — La ville de Kharbine. — Le grand-duc Cyrille retourne à Pétersbourg. — Exécution d'officiers japonais. — Arrivée du prince de Bourbon.

Jeudi 1er avril. — A la suite des pluies, la circulation des trains entre Vafandiane et Vafangau, a été interrompue pendant plusieurs jours.

Des compagnies de soldats travaillent le long du chemin de fer à réparer les nombreux dégâts causés par l'inondation.

A l'endroit où le pont de fer avait été emporté par les eaux, dans la nuit du 27 au 28 mars, des centaines de coolies chinois sont occupés à établir un talus et un pont provisoires, sur lequel notre train passe en ralentissant sa marche et avec de grandes précautions. Toute cette région, formée de collines dénudées et de terres basses sablonneuses, est fréquemment ravagée par les inondations. L'année précédente, durant la saison des pluies, la circulation a été interrompue pendant plusieurs semaines.

En maints endroits, la voie ferrée a été établie sur des terrains mouvants.

Les talus manquent de solidité et doivent être constamment réparés.

Notre conducteur raconte que le wagon dans lequel nous voyageons a été renversé l'année précédente dans ces parages, la voie ayant croulé au passage du train. La voiture, solidement blindée, comme tous les wagons de la Compagnie du chemin de fer chinois de l'Est, n'a presque subi aucun dommage et les passagers en ont été quittes pour la peur, et quelques légères contusions.

Près de la station de Mansaline, on voit quelques rizières. Le riz, qui constitue dans le sud de la Chine le principal élément de la nourriture du peuple, est peu cultivé en Mandchourie, où il se paye relativement cher et n'est pas accessible aux classes pauvres.

Il paraît que le pays abonde en sources chaudes à propriétés médicinales très efficaces. Un Anglais aurait l'intention de construire un vaste sanatorium près de Tchoun-Tchen.

Le grand-duc Cyrille n'a pas dormi de la nuit. Il est toujours très agité, et demande si l'on n'a pas reçu de télégramme de Port-Arthur annonçant que son ami Coubé avait été sauvé ! Malheureusement ce n'est pas le cas, et il faut abandonner tout espoir.

Nous croisons le train du vice-roi, amiral Alexeïeff, qui se rend à Port-Arthur pour prendre le commandement de l'escadre.

Le chambellan Alexandrowsky, fondé de pouvoir du service de la Croix Rouge à Liao-Yang, arrive par ce train, avec le docteur Botkine, et un chirurgien, à la rencontre du grand-duc Cyrille. Quand on apprit au



LA SIESTE DES SOLDATS QUI TRAVAILLENT A RÉPARER LA VOIE PRÈS DE VAFANDIANE

quartier général la catastrophe du *Pétropavlovsk*, le bruit courut que le grand-duc Cyrille était grièvement blessé. Toujours est-il que son état réclame beaucoup de soins et de repos. Il souffre d'un fort ébranlement nerveux et de violentes douleurs dans le dos.

C'est à peine s'il peut faire un mouvement à tel point il a le corps courbaturé, meurtri par le choc des débris du bâtiment englouti avec lui.

En tous cas, nous nous arrêterons ce soir à Liao-Yang, et si cela est nécessaire il pourra être transporté à l'hôpital de la Croix Rouge où une chambre a été préparée.

Liao-Yang. Vendredi 2 avril. — Notre train a été rangé près de celui du général Kouropatkine, sur une place gazonnée entourée de bâtiments en briques grises, servant de bureaux à l'état-major. Le général ne tarde pas à venir s'informer de la santé du grand-duc Cyrille, qui le reçoit alité dans son compartiment, et lui raconte de quelle façon miraculeuse il a été sauvé. La nuit a été meilleure et les médecins ont bon espoir qu'il n'y aura pas d'aggravation dans son état. M. Alexandrowsky, nous emmène, Demidoff et moi, visiter l'hôpital de la Croix Rouge, situé près de la voie du chemin de fer, environ à une verste de la gare. De loin, on voit flotter le drapeau blanc marqué de la Croix Rouge de la Convention de Genève, à l'entrée d'un hameau entouré d'un mur de terre. C'est là, au milieu des champs, à l'ombre de quelques arbres, dans de vieilles maisons chinoises,

aujourd'hui fraîchement badigeonnées, que M. Alexandrowsky, avec son talent bien connu d'organisateur, a installé son hôpital. Vastes dortoirs, chambres pour les opérations, bains, jardin, rien n'y manque. Un nombreux personnel, composé de médecins, de chirurgiens, d'infirmiers et de sœurs, parmi lesquelles des dames des meilleures familles, s'occupe du soin des blessés et des malades.

Il y a déjà une vingtaine de patients dans l'établissement.

M. Alexandrowsky a été préposé au service de la Croix Rouge pendant la deuxième guerre avec la Chine, aussi connaît-il à fond le pays et ses habitants. Il nous retient à déjeuner dans une petite chambre, très proprette, réservée aux médecins pour leurs repas. La nourriture est simple, mais excellente.

Liao-Yang. Samedi 3 avril. — On apprend que la flotte japonaise est revenue bombarder Port-Arthur dans la nuit du 1er au 2 avril.

Plusieurs soldats de la garnison ont été blessés par des éclats d'obus et sept Chinois ont été tués.

Le grand-duc Cyrille a passé une nuit plus tranquille.

Les médecins décident qu'il doit retourner en Russie dès qu'il aura repris assez de forces pour entreprendre ce long voyage. Il faudra du temps pour qu'il se remette entièrement, et pour que son système nerveux se rétablisse de la violente commotion qu'il a subie.

Son frère, le grand-duc Boris, est allé déjeuner, avec Lvoff et Demidoff, chez M. Alexandrowsky, à la Croix Rouge; le docteur Markoff et moi sommes restés auprès du malade qui, pour la première fois depuis son accident, mange avec quelque appétit.

On en vient à reparler du *Pétropavlovsk*. Un capitaine de cavalerie, qui est arrivé le matin de Port-Arthur, assure qu'on y croit encore à la présence de bateaux sous-marins japonais. Il est avéré, cependant, que les Japonais n'avaient pas de sous-marins avant la guerre.

En auraient-ils reçus des Américains? Le grand-duc Cyrille écarte cette supposition, comme étant tout à fait invraisemblable. Il est presque impossible, du reste, qu'une torpille réussisse, même dans le cas le plus favorable, à couler bas en moins de deux minutes un bâtiment de guerre d'un tonnage aussi considérable.

Il faut en revenir à l'hypothèse que j'ai déjà mentionnée, à savoir que c'est une mine qui a été la cause de la catastrophe. S'il est vrai que le *Pétropavlovsk* avait à bord une quantité énorme de matière explosive, on parle de cent kilos de pyroxiline, il est probable qu'il faut attribuer l'anéantissement du bâtiment à l'explosion formidable qui s'est produite dans la sainte-barbe, quelques secondes plus tard, par une cause en connexité avec l'explosion première.

Liao-Yang. Dimanche 4 avril. — Superbe matinée de printemps. Nous voyons défiler la division de

cosaques de Sibérie commandée par le général Rennenkampf. Montés sur leurs petits chevaux, coiffés de larges bonnets à poils, ces soldats, aux yeux bridés, au teint jaune, ont un air farouche.

La plupart sont des Bouriates, c'est-à-dire de race mongole. Ils s'en vont maintenant sur les bords du Yalou, à l'avant-garde, pour guetter les mouvements des troupes japonaises.

Depuis la guerre de Chine, où il s'est distingué par sa bravoure et son talent, le général Rennenkampf a la réputation d'être le plus intrépide général de cavalerie de l'armée russe.

Le grand-duc Cyrille va sensiblement mieux. Il se lève quelques heures, et vient déjeuner dans le wagon-restaurant qui nous sert de salle à manger. On mettra à sa disposition un wagon-salon très confortable, et il continuera son voyage le soir même.

Nous l'accompagnerons jusqu'à Kharbine. Le prince Karageorgevitch et le comte Benckendorff viennent faire leurs adieux au grand-duc Boris, avant de rejoindre leur régiment dans la division du général Rennenkampf.

Lundi 5 avril. — Si le train continue à marcher aussi vite nous serons le soir même à Kharbine, c'est-à-dire que nous aurons fait le trajet depuis Liao-Yang en vingt-quatre heures. Notre ingénieur chef de train a presque perdu la voix à force d'avoir raconté à ses connaissances la catastrophe du *Pétropavlovsk*.



LIAO-YANG — LE GRAND-DUC BORIS CAUSANT AVEC LE GÉNÉRAL RENNENKAMPF

Dans chaque gare, un nombreux public assaille Demidoff et Lvoff, dès qu'ils sortent du wagon. Tout le monde s'informe de la santé du grand-duc Cyrille, et demande des détails sur le triste épisode de Port-Arthur. La nouvelle a été reçue partout avec la plus grande consternation.

Plus de montagnes à l'horizon. Nous voici déjà dans les vastes plaines des environs de Kharbine. Le soleil s'est couché laissant un coin du ciel en feu.

Dans une heure, nous aurons atteint le but de notre voyage. La gare de Kharbine est encombrée d'une foule énorme. Des soldats forment un cordon pour maintenir la place libre sur le quai, où le général Tchitchagoff et les autorités militaires attendent l'arrivée du train grand-ducal.

Le grand-duc Cyrille, qui a repris des forces, reçoit le gouverneur dans son wagon.

Impossible de faire deux pas sans être questionné par les officiers et tous les correspondants des journaux étrangers, à l'affût de nouvelles détaillées sur la catastrophe de Port-Arthur.

Nous resterons deux ou trois jours à Kharbine; il faut qu'on ait le temps de faire les arrangements nécessaires pour la continuation du voyage du grand-duc Cyrille. En outre, Son Altesse Impériale ne possède plus, en fait d'uniforme, que les vêtements qu'elle avait sur le dos quand elle a été retirée de l'eau; aussi son premier soin est-il de faire venir un tailleur qui lui confectionnera les effets les plus nécessaires.

Le grand-duc Boris lui a fourni du linge et des objets de toilette. Chose curieuse, malgré son séjour sous l'eau, le grand-duc Cyrille n'a pas perdu sa casquette d'officier de marine.

Pour se préserver du froid, le matin de la bataille, il avait mis en dessous de son paletot d'officier un veston fourré, qui, bientôt imbibé, devint très lourd et le gêna considérablement dans ses mouvements ; mais, passé maître dans tous les sports, et excellent nageur, il triompha de tous les obstacles.

Kharbine. Mardi 6 avril. — Plutôt que nous ne l'aurions pensé l'occasion nous est offerte de faire connaissance avec la capitale russe de la Mandchourie.

Née d'hier, et comptant déjà 40,000 habitants, Kharbine s'est élevée à la façon de ces villes américaines qui poussent comme des champignons dans les champs. On ne voit pas ici, comme à Dalny, les grandes lignes d'un plan soigneusement conçu et fidèlement exécuté.

Il semble, au contraire, que les entrepreneurs aient agi à leur guise, en élevant une quantité de bâtisses hétérogènes sans souci du style ou de l'harmonie de l'ensemble. C'est surtout le cas pour l'agglomération des maisons et des casernes qui avoisinent la gare. Les différents quartiers de la ville manquent également de cohésion entre eux.

Sur les terrains vagues du plateau où s'élève la nouvelle église russe, il y a cependant déjà quelques belles

constructions, entre autres, la banque Russo-Chinoise. Cette partie de la ville sera sans doute un jour un quartier élégant.

Assez loin, de l'autre côté du chemin de fer, dans une plaine basse que baigne la rivière Sungari, s'étend la vieille ville, avec le port.

Marchands russes et boutiquiers chinois vivent ici côte à côte. Les rues sont larges et droites à la façon des villes russes de province, mais sans trottoirs et sans pavés. On est tour à tour aveuglé par une poussière fétide, ou éclaboussé jusqu'au cou par l'eau des mares. Vu l'absence totale de canalisation, après la fonte des neiges, certaines rues sont transformées en lacs, d'autres ont l'aspect de champs labourés. Les pousse-pousse s'y embourbent, et les équipages enfoncent jusqu'aux moyeux des roues.

Dans les magasins russes on trouve de tout; mais il ne faut pas être trop exigeant en ce qui concerne la qualité de la marchandise. Nous entrons, Demidoff et moi, dans un bazar chinois; l'étage supérieur est entièrement garni d'articles japonais. Il y a beaucoup de pacotille, mais aussi de jolis meubles, des broderies artistiques, des bronzes à bon marché.

Au début de la guerre, tous les marchands japonais établis à Vladivostock et ailleurs, en Mandchourie, furent forcés de quitter le pays; ils liquidèrent à vil prix leurs marchandises, qui furent accaparées par les commerçants chinois.

C'est aussi dans la vieille ville que sont les restau-

rants, les « tractirs », les cafés-chantants et autres lieux de plaisir.

Les « boarding-houses » de piètre apparence, maisons meublées, décorées du nom pompeux d'hôtels, laissent autant à désirer sous le rapport de la propreté que sous celui du confort, même le plus élémentaire.

Une fois la nuit tombée, il est plus prudent de ne pas s'aventurer dans les rues de Kharbine sans revolver en poche. On y tue souvent, même en plein jour.

Il n'y a que quelques fabriques à Kharbine, mais l'industrie meunière s'y développe rapidement. Le nord de la Mandchourie, et particulièrement les bassins du fleuve *Liao* et *Sungari*, se prêtent admirablement à la culture du froment.

Les champs ensemencés produisent déjà de fortes récoltes, et sans aucun doute une culture plus extensive peut encore en augmenter le rendement.

Jusqu'ici les régions voisines des rivières et du chemin de fer sont entièrement cultivées; mais il existe encore de vastes espaces de terres excellentes, qui n'attendent que les colons chinois pour devenir productrices.

Les rivières étant navigables la plus grande partie de l'année, constituent un moyen de transport pour les grains, à la fois commode et économique.

La Mandchourie est certainement appelée à devenir un jour un des premiers greniers à blé du monde.

Kharbine. Mercredi 7 avril. — Pour la première fois

le grand-duc Cyrille sort de son wagon et se promène au soleil sur le perron. Il marche cependant avec difficulté, en s'appuyant sur une canne.

Le train qui arrive de Mandchourie amène, entre autres voyageurs, le prince Jaime de Bourbon, fils de Don Carlos, le prétendant au trône d'Espagne. Le prince a servi comme lieutenant au régiment des hussards de Grodno, dont il porte l'uniforme.

Il était en Italie, quand la guerre a été déclarée. Immédiatement, il est parti pour Saint-Pétersbourg et a demandé à l'empereur de se joindre à l'armée de Mandchourie. Le grand-duc Boris l'invite à déjeuner, ainsi que le prince Dolgorouki arrivé à Kharbine pour organiser les hôpitaux de la Croix Rouge.

Don Jaime de Bourbon a fait son éducation militaire en Autriche, à l'Académie militaire de « Wiener-Neustadt ».

Outre l'espagnol, il parle avec la plus grande facilité l'anglais, le français, l'allemand, et s'exprime couramment en langue russe.

En passant par Irkoutsk, il lui est arrivé de faire une remontrance à un soldat qui avait passé à côté de lui dans la rue sans le saluer. Aussitôt, les passants prirent le parti du soldat, lui donnèrent de l'argent, et l'excitèrent à l'insubordination.

On n'aurait pas vu Kharbine sans être entré le soir dans un des nombreux cafés-chantants qui, faute de mieux, font les délices d'un public peu exigeant. Le local où nous entrons porte le nom de *Nouvelle Col-*

chide. Dans la salle enfumée, pas une table n'est libre. Les officiers, les employés de l'État y sont fortement représentés, et la quantité de plats et de bouteilles qui garnissent les tables prouvent que les spectateurs sont suffisamment lestés pour digérer les productions de la scène.

Rien ne manque au programme, ni le ténor sans voix, et toujours très applaudi pour ses romances sentimentales, ni le moujik pochard à barbe hirsute, qui débite sans fin, avec accompagnement de *balalaïka* (guitare de paysan à trois cordes) des refrains grivois, ni les danses petites-russiennes, ni la chanteuse française, décolletée jusqu'au nombril, qui gambade en nasillant sa petite chanson.

Puis une allemande, sans doute une juive de Berlin, contrefait le lieutenant prussien, et pour terminer la représentation, une américaine, déhanchée, exécute un frénétique *cake-walk*.

Toutes ces dames, quand elles ne sont pas occupées sur la scène, vont s'asseoir autour des tables auprès des spectateurs pour les engager à la consommation. La vodka, le champagne et le cognac coulent à flots, jusqu'à ce qu'un buveur roule sous une table, à la plus grande joie du public.

Soudain, une explosion se fait entendre derrière le rideau de la scène, et une odeur pénétrante envahit la salle entière. C'est une lampe qui a éclaté; heureusement qu'elle n'a pas mis le feu aux décors.

Les garçons de restaurant sont habillés d'un smo-

king en velours bleu, et d'un gilet jaune. La salle devient de plus en plus bruyante. Il est temps de partir et nous montons, mon compagnon et moi, dans un *iswostschik* (calèche primitive avec attelage russe), pour retourner à la gare.

La nuit est très noire. Nous sommes tellement cahotés que si nous n'avions pas déjà fait connaissance des routes de Mandchourie, nous aurions pu croire que notre automédon nous faisait faire une course à travers champs. A un tournant de rue, le cheval s'abattit en brisant un brancard. En même temps, nous entendîmes un fracas de verre qui tombe. Notre équipage avait butté contre un réverbère, dont le vent avait éteint la lanterne. Après avoir attendu en vain près d'un quart d'heure, dans l'espoir qu'un fiacre vide viendrait à passer, il fallut nous décider à continuer notre route à pied, dans une obscurité et une boue profonde.

Kharbine. Jeudi 8 avril. — Le grand-duc Cyrille partira à sept heures du soir, et voyagera dans un wagon-salon, en train spécial, jusqu'à Irkoutsk, accompagné du colonel Lvoff et du docteur Markoff.

Les forces lui reviennent graduellement. En ce qui concerne la guerre, il a comme de vagues pressentiments. On dirait qu'il prévoit une série de revers pour la flotte. A un général qui escomptait le succès des armes russes sur terre, à la première rencontre des deux armées, le grand-duc répondit qu'il ne fallait pas se faire d'illusions.

— Attendez, dit-il, et vous verrez ; je crains que nos adversaires ne soient aussi redoutables sur terre que sur mer.

Il y a foule à la gare au moment du départ du train. Le grand-duc Boris est très attristé du départ de son frère. Il l'embrasse cordialement, lui souhaite bon retour et prompt rétablissement. Quand nous sortons du wagon, le grand-duc Cyrille se montre à la fenêtre, et au même instant retentissent les hourras enthousiastes du public.

Deux officiers japonais ont été fusillés dans l'après-midi, en dehors de la ville. Je les avais vus la veille débarquer sous escorte d'un train venant du nord, en compagnie d'un certain nombre de prisonniers koungouses. On racontait qu'ils avaient voulu détruire le chemin de fer.

Le plus âgé est un colonel d'état-major, l'autre est capitaine, de religion luthérienne. Déguisés en lamas (prêtres bouddhistes), montés sur des chameaux, ils ont traversé le désert de Gobi, pour s'approcher de la ligne du chemin de fer, et faire sauter un pont.

Leur caravane parut suspecte à un poste de soldats gardes-frontière. Quand les soldats s'en approchèrent, les Chinois qui accompagnaient les *lamas* prirent la fuite. Les gardes-frontière firent alors feu sur les fuyards, et se saisirent des prétendus prêtres, dans les bagages desquels ils trouvèrent une cargaison de cartouches de pyroxiline.

Emmenés prisonniers à Kharbine, nos deux Japonais

comparurent devant le gouverneur militaire, qui leur fit subir un interrogatoire. Ils avouèrent carrément que l'autorité militaire de leur pays les avait envoyés en Mandchourie, avec l'ordre précis de faire sauter tel et tel pont du chemin de fer. N'y ayant pas réussi, ils se regardaient comme déshonorés. En outre, ils déclarèrent qu'un grand nombre de leurs collègues avaient été chargés de missions analogues, qu'ils considéraient l'accomplissement de leur tâche comme un grand honneur et un devoir sacré envers leur pays.

On trouva sur eux une assez forte somme d'argent. Craignant d'être pendus, ils demandèrent comme grâce d'être fusillés, et de pouvoir revêtir des vêtements civils, ce qui leur fut accordé. Ils témoignèrent aussi le désir de prendre de la nourriture. On leur servit à déjeuner avant l'exécution, qui eut lieu en présence de nombreux curieux, à quatre heures de l'après-midi, sur un terrain vague en dehors de la ville.

Même en Sibérie, la voie ferrée a été, à plusieurs reprises, menacée par des émissaires japonais déguisés en paysans russes. Des instructions sévères ont été données aux chefs de gare; sur toute la ligne, la surveillance a redoublé dès le début des hostilités.

Kharbine. Vendredi 9 avril. — Toute la matinée, Demidoff et moi, nous courons les magasins pour faire des emplettes, car ce n'est pas à Liao-Yang que nous pourrons trouver un aussi grand choix de provisions de toutes espèces.

Sur l'invitation du grand-duc Boris, le prince Don Jaime de Bourbon vient occuper un compartiment dans notre wagon. Le prince a pris part à la dernière guerre de Chine ; le pays n'est pas nouveau pour lui, mais il aime à tout voir, aussi n'a-t-il pas manqué d'assister dans la matinée à l'exécution de plusieurs brigands koungouses.

Il est impossible de séjourner un peu longtemps dans une ville chinoise sans entendre parler de condamnés à qui l'on a coupé la tête. Le bourreau n'étant pas là, ce furent les gendarmes chinois qui se chargèrent de l'opération ; mais n'ayant pas la même 'pratique, ils ne réussirent jamais à faire tomber la tête du premier coup. Le spectacle de cette horrible boucherie n'a pas impressionné le prince, que les mœurs chinoises n'étonnent plus. Il déjeune du meilleur appétit en nous racontant ces horreurs.

En Chine, la vie des individus ne compte pour rien. Il y a toujours des gens disposés à subir la mort pour un bel enterrement, ou pour une somme d'argent assurant une vie relativement confortable à leur famille. Aussi les criminels des classes riches trouvent-ils toujours, pour de l'argent, des pauvres diables enchantés de se faire couper la tête à leur place.

Nous quittons Kharbine à quatre heures de l'après-midi.

Le docteur Botkine rentre avec nous à Liao-Yang. Grâce à Demidoff, qui s'est démené énergiquement dans ce but, l'administration du chemin de fer a fait

attacher à notre train un fourgon à bagages, avec machine produisant l'électricité.

Notre wagon-salle à manger, où le grand-duc aime à faire le soir sa partie de cartes, est splendidement éclairé.

CHAPITRE VI

Liao-Yang. — L'agglomération russe. — Le Transmandchourien. — Un temple chinois. — Un jour à In-Keou. — Troisième visite à Port-Arthur. — Dernière tentative d'embouteillage du port. — Nouvelles du Yalou. — Enterrement de marins japonais. — Investissement de Port-Arthur. — Départ précipité pour le quartier général.

Samedi 10 avril. — Il fait déjà nuit quand nous repassons à Moukden. On dit que le général Ma a rassemblé quarante mille hommes de troupes régulières chinoises à 60 verstes de la capitale.

Les Chinois attendraient-ils un moment favorable pour faire cause commune avec les Japonais, et tomber sur le flanc de l'armée de Kouropatkine? Ceux qui connaissent les troupes chinoises prétendent qu'il faut en rabattre de la moitié, au moins, en ce qui concerne la force du corps commandé par Ma, attendu qu'en Chine les cadres ne sont complets que sur le papier. Quoi qu'il en soit, le général Ma est tout puissant dans son pays.

J'ai même entendu dire à une personne qui a séjourné longtemps en Extrême-Orient, que la meilleure solution de la question mandchourienne serait de proclamer Ma maître de la Mandchourie, et d'en faire un vassa

tributaire de la Russie, à l'instar de l'émir de Boukhara. Reste à savoir si le gouvernement chinois avalerait si facilement une aussi forte pilule.

Liao-Yang. Dimanche 11 avril. — Nous nous réveillons à notre ancienne place, près du train du général Kouropatkine.

Journée tout à fait chaude; mais bientôt se lève un vent qui soulève des nuages de poussière. On ne peut pas faire deux pas sans être littéralement aveuglé.

Après avoir déjeuné avec ses aides de camp chez le général Kouropatkine, le grand-duc Boris reçoit les agents militaires des puissances étrangères, arrivés ces jours derniers au quartier général, savoir : deux Anglais, trois Français, deux Suisses, deux Américains, un Bulgare, un Italien, deux Espagnols. Ils habitent tous ensemble, près de la gare, une maison spécialement aménagée pour eux, et prennent leurs repas en commun dans un wagon-restaurant.

L'agglomération russe, à Liao-Yang, comprend une centaine de maisons basses, sommairement construites en briques grises. Les plus vastes sont des casernes ou des bureaux d'état-major.

Partout des ouvriers russes, aidés de coolies chinois, travaillent à de nouvelles constructions. Près de la petite église russe, sur une place, en face de la gare, on construit une école. Quant aux routes, vu l'absence de canalisation et d'empierrement, elles sont dans un état aussi pitoyable qu'à Kharbine. Il faut avoir vécu

en Chine pour savoir à quel point la poussière et la boue peuvent constituer des obstacles à la circulation.

Au milieu de ces bâtisses à un étage, sans style, élevées dans le but unique de servir de logement aux officiers et aux employés, se dresse fièrement, sur une élévation de terrain, un vieux monument coréen, en forme de tour.

Vous retrouvez partout, en Mandchourie, des vestiges de l'ancienne civilisation coréenne, qui a précédé dans le pays la civilisation chinoise.

Liao-Yang. Lundi 12 avril. — Les hostilités vont-elles bientôt commencer sur terre? Le bruit court que deux régiments japonais ont déjà franchi le fleuve Yalou. Peut-être n'est-ce qu'une simple démonstration destinée à tromper l'adversaire?

Les officiers qui ont été aux avant-postes prétendent que tous les cols importants, à la frontière nord de la Corée, ont été minés par les Japonais. Faut-il en déduire qu'ils se contenteront d'occuper la Corée, qu'ils s'y retrancheront, et attendront, dans de fortes positions, le choc de l'armée russe? Il y a lieu de croire que le général Kouropatkine ne se fait pas de semblables illusions, et qu'il s'attend parfaitement à voir les Japonais prendre, à bref délai, vigoureusement l'offensive en Mandchourie. En attendant, la ligne de défense des Russes, sur les bords du Yalou, et plus au nord, s'étend sur une longueur de plus de cent verstes, dans



VIEILLE TOUR CORÉENNE A LIAO-YANG

un pays sauvage, montagneux, sans routes et sans ressources.

Aux cent vingt mille hommes que les Japonais ont déjà débarqués en Corée et qui constituent leur première armée, le général Kouropatkine ne peut opposer jusqu'ici qu'une armée de soixante-quinze mille hommes au plus, éparpillés en petits groupes, par les exigences de la défensive.

Liao-Yang. Mardi 13 avril. — Tous les jours, maintenant, le vent soulève les mêmes nuages de poussière et charrie dans les airs, d'un bout à l'autre du pays, en parties infinitésimales, tous les détritus des villes et des villages. Heureux ceux qui, pourvus de bonnes lunettes de chauffeur, peuvent affronter impunément pour leur vue de semblables tourbillons. Les maladies d'yeux sont très communes parmi les Chinois. Beaucoup portent des lunettes noires.

On n'a signalé aucune opération de guerre ces jours derniers. A Port-Arthur, tout a été tranquille. Je me suis demandé souvent quel doit être l'état d'âme du simple soldat, recrue ou réserviste, arraché à son village, transporté à l'autre bout du monde pour faire la guerre, en pays chinois, contre un ennemi dont il n'avait peut-être jamais entendu parler de sa vie! Il est ignorant des causes de cette guerre, et l'importance de la conquête économique de la Mandchourie échappe à sa compréhension. Pour lui, la politique nationale, ou mondiale, reste lettre morte. Nature simple et résignée,

au fond peu combative, il ne demande pas où on le mène. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'il se bat pour son petit père le Tsar, et cela lui suffit pour être prêt à se lancer au-devant de l'ennemi inconnu, et à sacrifier sa vie.

Nous voyons défiler, presque chaque jour, à la gare, des convois de réservistes, qui viennent de Russie ou de Sibérie. Les hommes portent parfois encore la touloupe de peau de mouton. Ils ne recevront leur uniforme qu'au lieu de leur destination. Leur accoutrement sauvage cache des figures douces, encadrées de fortes barbes blondes. Impassibles, ils ne manifestent aucune espèce d'émotion, ni d'étonnement, à la vue du pays nouveau où ils se trouvent.

Si la Mandchourie est un pays chinois, la zone du chemin de fer n'en est pas moins déjà devenue un fragment de la grande patrie russe. Il est vrai qu'elle a besoin d'être gardée par trente-cinq mille soldats gardes-frontière, et que cette protection armée lui sera encore longtemps nécessaire, car le brigandage est loin d'avoir été extirpé du pays. Mais ces villes naissantes, tout le long de la voie ferrée, ces entrepôts, témoignent déjà de la vitalité économique du Transmandchourien et de la puissance expansive et colonisatrice de l'empire russe.

Sans une porte toujours ouverte sur le Pacifique, la possession des immenses territoires de la Sibérie et de la Transbaïkalie est illusoire.

Le Transsibérien, dont la construction a coûté sept

cent cinquante millions de roubles, a déjà rapporté 7 pour 100 dans sa première année d'exploitation, et si les Américains ont offert, comme on le dit, plusieurs milliards pour qu'on leur en cédât l'exploitation, c'est sans doute qu'ils flairaient là une excellente affaire.

En cataloguant les nations étrangères d'après la part d'intérêts qu'elles ont en Mandchourie, il nous faudrait placer en première ligne l'Amérique, puis l'Allemagne et la France.

Les Japonais avaient aussi, avec les Russes, des rapports commerciaux importants en Extrême-Orient, pour ne parler que de l'engrais de poisson, qu'ils importent du littoral nord, et qui joue un grand rôle pour la culture intensive des terres de leur pays.

Jaloux de l'expansion russe en Mandchourie, et voulant empêcher que la Russie ne fît aussi la conquête économique de la Corée, les Japonais s'étaient préparés depuis longtemps à faire cette guerre.

On prétend que le Mikado ne voulait pas la guerre, mais qu'il fut obligé de céder à la pression du parti militaire et réformateur, acculé à son tour, pour les dépenses de son programme, par le parti nationaliste.

Tout le monde sait aussi que l'empereur de Russie ne voulait pas la guerre. Son gouvernement ne la désirait pas non plus, autrement il se serait mieux préparé à cette éventualité.

Mais, si l'on ne croyait pas à la guerre au bord de la Néva, il n'en était pas de même en Extrême-Orient,

où le vice-roi et son entourage la prévoyaient, la voulaient même.

Vers la fin de 1903, l'amiral Alexeïeff supplia en vain qu'on lui envoyât une armée de cent mille hommes, à la frontière de la Mandchourie, pour être à même de faire face aux événements.

Liao-Yang. Mercredi 14 avril. — Sur un vaste Champ-de-Mars, situé près du chemin de fer, le général Kouropatkine, accompagné du grand-duc Boris et de tout son état-major, assiste dès sept heures du matin aux exercices des régiments d'infanterie de Sibérie.

Le général Trépoff est arrivé de Tchita, dans la matinée, pour prendre la direction du service de la Croix Rouge. Il fait visite au grand-duc.

Un ex-officier des gardes à cheval, le capitaine Solovieff, est revenu la veille du Yalou, dans un état de santé si inquiétant qu'on craint pour sa raison. Il a été interné à l'hôpital de la Croix Rouge, où le grand-duc va le voir dans l'après-midi.

La gare est toujours très animée. Huit trains militaires arrivent maintenant chaque jour. Je plains le colonel préposé, à la gare, au mouvement des trains militaires. On voit bien à sa figure qu'il ne s'est pas couché depuis trois nuits. De temps à autre, il sommeille tout habillé, une ou deux heures, sur un divan. Un pareil métier doit user à la longue les plus fortes constitutions. C'est un fait, du reste, que ces derniers temps on a constaté de nombreux cas de folie parmi

les employés de l'administration et du chemin de fer.

L'isolement de certains postes, le milieu ambiant, la chaleur, le surcroît de travail, l'incertitude des événements, provoquent fréquemment une surexcitation nerveuse, voisine de la folie.

Il y a quelques jours, on pouvait voir, en gare de Liao-Yang, un train entièrement rempli de militaires et de civils atteints d'aliénation mentale, à destination de Pétersbourg.

Liao-Yang. Jeudi 15 avril. — Comme commandant en chef des troupes de Mandchourie, le général Kouropatkine reçoit un traitement de cent soixante mille roubles par an (1). Il n'y a pas encore cent mille soldats en Mandchourie, et cependant la guerre coûte déjà deux millions quatre cent mille roubles par jour à la Russie. La paie d'un colonel de cavalerie est, tout compris, d'environ cinq cents roubles par mois ; celle d'un chef d'escadron, de trois cent cinquante roubles. Un lieutenant ne reçoit que cent vingt-cinq roubles par mois, ce qui ne saurait lui suffire pour vivre à Liao-Yang, ou Kharbine, où tout est d'une cherté incroyable.

Liao-Yang. Vendredi 16 avril. — L'armée japonaise approche du Yalou. Plusieurs régiments ont déjà traversé le fleuve. Depuis que cette nouvelle s'est répan-

(1) Le rouble, au cours ordinaire, vaut environ quatre francs, et au cours actuel 2 fr. 66 cent.

due dans le pays, on remarque une certaine agitation parmi la population indigène. Au cas où les Russes subiraient un échec, et ne parviendraient pas à arrêter le flot des envahisseurs, il est permis de se demander si les Chinois ne se laisseront pas entraîner à faire cause commune avec les Japonais.

En rentrant, hier soir, à Liao-Yang, avec deux cosaques, un officier russe, qui passait près d'un village, a été atteint à la jambe par une balle, de provenance chinoise. Les cosaques ne réussirent pas à découvrir le coupable. Serait-ce le signe précurseur d'un mouvement de révolte contre les dominateurs du pays?

A Kharbine, ces jours derniers, deux officiers de la garde-frontière ont été mis en jugement pour avoir vendu de la poudre aux Chinois. Ils cherchèrent vainement à se justifier, en disant qu'ils y avaient mélangé de la poussière de charbon. Mais cet argument ne leur valut pas de circonstances atténuantes, et ils furent condamnés tous deux, par le tribunal militaire, à être fusillés.

Nous visitons l'après-midi, en compagnie du prince de Bourbon, du colonel Lipovatz, et du correspondant militaire, capitaine Agafonoff, une jolie pagode située près de la ville chinoise, en face de la porte nord du mur d'enceinte.

Elle contient, entre autres, un grand Bouddha, relativement bien conservé.

A en juger d'après la poussière qui règne en maîtresse partout dans le lieu saint, et d'après son aspect négligé,



LIAO-YANG — PAGODE CHINOISE
LE GRAND-DUC BORIS ET LE PRINCE JAIME DE BOURBON

abandonné, il ne semble pas que les Célestes y viennent souvent faire leurs dévotions.

En Chine, du reste, il n'y a pas de cérémonie qui réunissent les fidèles dans les temples. En allant à ses affaires le Chinois entre au temple, y achète quelques bâtons d'encens allumés, se prosterne devant l'autel, tandis que le prêtre attire l'attention du dieu en frappant sur un gong.

Ce soir-là, le grand-duc a réuni à dîner le baron Knorring, le prince Ouroussoff et le *stabrittmeister* Steinbock, tous trois aides de camp du général Kouropatkine. Habitant à quelques pas du train du généralissime, nous sommes du reste bien placés pour apprendre les nouvelles les plus fraîches du théâtre de la guerre, au fur et à mesure qu'elles parviennent à l'état-major. Aucun combat n'a été signalé ces jours derniers, ni sur terre, ni sur mer.

Aïsanzian. Samedi 17 avril. — Le général Kouropatkine ayant engagé le grand-duc à visiter les principales positions fortifiées du sud de la péninsule, et l'ayant chargé, en outre, de transmettre au vice-roi, à Port-Arthur, des papiers importants, nous voilà repartis dans notre maison roulante. Il fait une belle journée de printemps. Les arbres en fleurs mettent une note gaie dans la campagne verdoyante.

En Chine, peut-être plus qu'ailleurs, le printemps a un charme irrésistible. Il semble que la verdure va enfin triompher de la boue et de la poussière du pays. A

l'horizon, de nombreux mirages nous donnent l'illusion de grands marais, de lacs, avec des arbres à moitié submergés.

A Aïsanzian, le grand-duc Boris est reçu par le général Romanoff, et plusieurs officiers supérieurs.

Dès que ses chevaux sont sortis du fourgon, il monte en selle, et part visiter, avec le général, les travaux qui ont été exécutés sur la montagne, pour la défense de ce passage important. Aïsanzian peut être considéré, en effet, comme la clé des plaines de Liao-Yang et de Moukden.

Au retour de cette inspection, le grand-duc invite le général et ses officiers à dîner dans notre wagon-restaurant.

Pour la première fois, depuis le début de la guerre, une bonne nouvelle vient égayer la soirée. L'escadre russe de Vladivostock a capturé deux bateaux marchands, et a coulé un transport japonais.

D'après les télégrammes, quelques officiers et un certain nombre de soldats, furent recueillis comme prisonniers à bord du croiseur cuirassé *Rossïa*. Le reste des troupes, et l'équipage, ayant voulu résister, et ayant ouvert le feu sur le croiseur, ce dernier riposta et coula le transport.

Aïsanzian. Dimanche 18 avril. — Après déjeuner, nous partons pour Ta-Tché-Kiao. C'est ici que la ligne de Port-Arthur se bifurque sur In-Keou et Niou-Tchouang, et au delà sur Tien-Tsin et Pékin.

A Ta-Tché-Kiao, un ami du grand-duc Boris, le capitaine Scalon, se joint à nous. Une heure après nous sommes en gare d'In-Keou, aux bords du fleuve Liao.

On distingue, au loin, sur la rive gauche, les premières maisons de la ville, et dans le port les mâts des jonques chinoises, qui forment comme une forêt des deux côtés de la rivière.

Près de la gare, il n'y a que quelques casernes.

Le général Kondratovitch, commandant de la neuvième division d'infanterie des tirailleurs de Sibérie, en garnison à In-Keou, reçoit le grand-duc, et l'emmène voir les troupes qui sont campées dans les champs voisins du chemin de fer.

Le grand-duc passe en revue les soldats rangés devant leurs tentes.

Après un *Te Deum* dans la petite église orthodoxe nouvellement construite en cet endroit, nous allons dîner chez le général. Il a rassemblé chez lui, en l'honneur de la visite du grand-duc, une trentaine de personnes, parmi lesquelles les autorités russes de la ville, et plusieurs consuls.

On est très à l'étroit dans la petite salle à manger du général, mais la conversation, que le grand-duc encourage par son affabilité et sa bonhomie habituelles, ne tarde pas à se libérer de toute contrainte, et à prendre une tournure animée, franchement gaie.

In-Keou. Lundi 19 avril. — Il a plu à verse pendant la nuit. Le grand-duc est parti de bonne heure,

à cheval, pour aller visiter les forts des environs. En attendant son retour, j'ai le temps de flâner un peu dans In-Keou.

C'est le premier port de la Mandchourie qui ait été ouvert au commerce étranger. Beaucoup de commerçants anglais, américains et allemands y sont établis.

Une grande partie des marchandises à destination de la Mandchourie du sud sont importées à In-Keou par les bateaux de commerce étrangers. Avant la guerre, les bâtiments japonais étaient aussi largement représentés dans le mouvement du port.

Dans le quartier européen on voit quelques jolies maisons, la plupart entourées de jardins murés. Les missionnaires français y ont un couvent, où ils élèvent les enfants chinois abandonnés.

Un médecin militaire, dont j'avais fait la connaissance la veille, m'invite aimablement à entrer chez lui. Je rencontre dans sa maison le midshipman Iakovleff, qui a si miraculeusement échappé à la catastrophe du *Pétropavlovsk*. Il est venu en congé à In-Keou, pour s'y soigner quelques semaines.

La femme du docteur est charmante. Née à In-Keou, de parents allemands, elle parle également bien l'allemand, l'anglais, le russe et le chinois. Elle aime les Chinois, et prétend qu'avant le chemin de fer et la domination étrangère c'étaient les meilleures gens du monde.

C'est déjà la troisième fois qu'elle subit la guerre dans ce pays.

Mais il est temps d'aller déjeuner chez le gouverneur

de la ville, M. de Grosse. Il habite une fort belle maison. Comme dans tous les intérieurs européens en Extrême-Orient, les meubles chinois, les potiches, les objets d'art japonais y sont largement représentés.

Le grand-duc Boris ne tarde pas à rentrer de sa promenade, et l'on s'attable aussitôt dans une grande salle, où trente convives, parmi lesquels deux dames, Mme de Grosse et la femme du docteur, ont facilement trouvé place.

Après un déjeuner très varié, illustré de différents plats exotiques, toute la société se rend à bord de la canonnière russe *Sivoutch*, stationnée dans la rivière. Le commandant Stratanovitch, un véritable loup de mer, très original, qui n'a cessé, pendant le déjeuner, de raconter les histoires les plus abracadabrantes, fait les honneurs de son bateau, et nous offre du thé et du champagne. Si les Japonais viennent à occuper In-Keou, cette vieille canonnière sera invariablement sacrifiée.

Nous quittons In-Keou au milieu des hourras enthousiastes des troupes campées près de la ligne du chemin de fer. Des centaines de bonnets fourrés volent dans les airs, et les plus alertes parmi les soldats accompagnent le wagon du grand-duc, en courant le long de la voie.

Port-Arthur. Mardi 20 avril. — Il est près de cinq heures du matin quand le jeune chef de train qui remplace depuis quelques jours notre ingénieur Besradetzky, vient réveiller l'aide de camp du grand-duc,

P. Demidoff, pour lui demander s'il doit continuer sa route. On entend, en effet, dans le lointain, du côté de Port-Arthur, une canonnade effroyable. Sans aucun doute, la flotte japonaise renouvelle ses attaques, et dans ce moment les boulets pleuvent dru sur les malheureux habitants de la ville.

Demidoff, sachant que le grand-duc désirait assister à un bombardement, tance vertement le jeune employé timoré pour le temps qu'il a perdu à attendre, et lui enjoint au contraire d'accélérer la marche du train. Mais quand nous arrivons, une heure et demie après, en vue de la rade de Port-Arthur, les canons des forts sont muets, et la flotte ennemie s'est retirée.

Tous nous sommes anxieux de savoir ce qui s'est passé pendant la nuit. Sans perdre de temps, le grand-duc se rend chez l'amiral Alexeïeff, à bord du *Sébastopol*, pour lui remettre les lettres que lui avait confiées le général Kouropatkine. Les Japonais ont essayé, une fois de plus, d'obstruer la passe, déjà fort étroite, qui sert d'entrée au port.

Profitant d'une nuit très noire, ils amenèrent dans ce but dix brûlots, qu'ils dirigèrent, sous le feu des batteries, vers l'entrée de la rade intérieure, pendant que la flotte, restée plus au large, était occupée à bombarder la ville.

Tous ces fantômes flottants furent heureusement coulés bas, avant qu'ils aient pu atteindre l'entrée du port ; les uns tombaient sur les mines russes placées pour garantir la rade, les autres furent canonnés ou torpillés.



PORT-ARTHUR — L'ENTRÉE DE LA RADE AVEC LES BRULOTS JAPONAIS COULÉS

Une fois de plus la flotte japonaise avait sacrifié de nombreux marins, et plusieurs millions de yens — on peut estimer la valeur de chaque brûlot à deux cent mille yens au moins, — sans avoir réussi à fermer la rade. L'escadre russe peut encore sortir du port, mais en louvoyant au milieu des récifs qu'ont formés les corps des bâtiments submergés.

Au dire des habitants de Port-Arthur, la rade fut plusieurs heures en feu ; les obus japonais traversaient le ciel comme des fusées, éclataient dans toutes les parties de la ville. Les forts tonnaient sans discontinuer, tandis que, du rivage, les soldats russes tiraient des feux de salves sur les chaloupes qui cherchaient à s'approcher de la côte. Bref, ce fut une nuit infernale.

Pour bien voir l'aspect de la rade extérieure après tous ces naufrages, nous montons sur les batteries de la Montagne d'Or. La mer est houleuse, et l'horizon se perd dans la brume matinale. Au delà de la péninsule du Tigre, du côté du cap *Lao-Ti-Chan*, dont les rochers forment l'extrémité sud de la presqu'île de Kouang-Tung, on entend des coups de canon.

Ce sont les forts russes qui, sans doute, ont aperçu quelque bateau suspect près de la côte.

L'aspect de la rade est vraiment sinistre. On ne voit qu'épaves flottantes, au milieu d'une forêt de mâts et de cheminées à moitié submergés.

La vague se brise en écumant contre ces nouveaux écueils, et parmi les débris qu'elle a déposés sur le

rivage on repêche les corps des vaillants marins, qui ont trouvé la mort dans les flots, durant cette nuit terrible. Un petit vaisseau, qui paraît être intact, est venu s'échouer contre les rochers, au pied de la batterie électrique.

L'attaché naval allemand, capitaine Hoffmann, que nous rencontrons sur la batterie, a assisté pendant la nuit à cette canonnade étourdissante.

Les brûlots, répartis en trois groupes, avançaient héroïquement sous le feu meurtrier des batteries du rivage. Jamais, encore, ces dernières n'avaient autant travaillé. Elles firent couler un des torpilleurs ennemis, qui se tenaient à quelques kilomètres au large.

Quand le premier brûlot coula, les quelques hommes de son équipage, rassemblés à la proue, et certains de la mort, crièrent : *banzaï!* c'est-à-dire *hourra!*

Cependant les autres brûlots apparaissaient les uns après les autres, et avançaient avec une vitesse surprenante. Le second brûlot, percé par les obus, s'enfonça dans les eaux. Les hommes de l'équipage se réfugient sur les mâtures, et continuent à faire des signaux aux leurs en agitant des feux.

Bientôt les autres brûlots subissent le même sort. Des marins qui cherchent à regagner le large, dans une chaloupe, sont criblés de projectiles. Une embarcation vient s'échouer au rivage. Lorsque les hommes qui la montaient virent qu'ils étaient prisonniers, quoique blessés pour la plupart, ils cherchèrent à s'étrangler.

Un officier japonais réussit à gagner la terre à la



PORT-ARTHUR — LE GRAND-DUC BORIS ET LE PRINCE JAIME DE BOURBON
SUR LE RIVAGE, PRÈS DE LA MONTAGNE D'OR

nage. Le voyant étendu sur le rivage, des soldats russes s'approchèrent de lui, croyant avoir à faire à un noyé. Au même instant, le Japonais, bien que déjà blessé et exténué de fatigue, sortit un revolver et fit feu sur les hommes qui voulaient se saisir de lui. A leur tour, les soldats furent obligés de faire usage de leurs armes pour exterminer ce moribond.

Quand, après la bataille, les embarcations russes sortirent dans la rade, elles aperçurent des marins japonais cramponnés au sommet d'un mât qui sortait de l'eau.

Ces hommes étaient depuis plusieurs heures dans cette terrible position, balancés par la vague entre le ciel et l'eau. Ne croyez pas cependant qu'ils fussent prêts à se rendre! A l'approche des chaloupes ennemies, ils se défendirent encore avec leurs revolvers, et lancèrent des cartouches explosives sur les chaloupes. Il fallut renoncer à saisir vivants ces fanatiques. Les marins russes les ajustèrent alors, et comme des oiseaux qu'on tire au sommet d'un arbre, les firent tomber l'un après l'autre dans la mer.

On a recueilli déjà ce matin les cadavres d'une trentaine de matelots japonais, et de plusieurs officiers.

Toute la rive est couverte des tristes épaves de cette horrible nuit. Le grand-duc Boris est descendu des batteries, et s'approche du rivage. A ce moment, une chaloupe russe débarque deux matelots japonais, faits prisonniers à bord du brûlot échoué près de la Montagne d'Or. Ces deux hommes s'attendaient-ils à être fusillés?

On le dirait presque, à l'étonnement qu'ils témoignent, quand on leur donne de quoi compléter leur habillement. Nullement farouches, ils s'inclinent respectueusement, à la façon de leur pays, avec un sifflement des lèvres, devant le prince de Bourbon, qui leur a fait cadeau à chacun d'un paquet de cigarettes. Puis ils se mettent en route pour la prison, escortés de deux matelots avec la baïonnette au canon.

Le plus petit avance avec difficulté dans les grandes bottes qu'on lui a prêtées pour qu'il ne se meurtrisse pas les pieds sur les cailloux du sentier escarpé qui grimpe la côte en cet endroit.

Quand il glisse ou trébuche dans ses bottes de sept lieues, les matelots russes qui l'accompagnent s'empressent de lui donner un coup de main, en bons camarades, sans aucune animosité.

N'est-ce pas là une preuve du caractère foncièrement bon enfant, et humanitaire, du paysan russe? Je n'ai jamais ressenti, autant qu'à cet instant, tout ce que la guerre a de factice et d'horrible.

Dans l'après-midi, le grand-duc reçoit la visite du vice-roi, et du chef de l'état-major, général Gilinsky.

On a reçu de mauvaises nouvelles du Yalou. Les troupes russes, commandées par le général Zassoulitch, ont subi un sérieux échec. Attaqué par des forces très supérieures aux siennes, le général a été forcé de battre en retraite, en abandonnant à l'ennemi plus de vingt pièces d'artillerie. Du côté russe, les pertes sont évaluées à deux mille hommes, tués et blessés.



Le prince J. de Bourbon

PORT-ARTHUR — MARINS JAPONAIS FAITS PRISONNIERS A BORD D'UN BRULOT

Mais alors, on se demande pourquoi le général Zassoulitch a engagé une bataille générale dans des conditions d'infériorité numérique aussi évidentes? Il aurait dû se rendre compte de l'impossibilité où il était de tenir tête avec ses troupes à toute la première armée japonaise; ne pas accepter le combat, et se retirer lentement en se tenant sur la défensive. Dans le monde militaire sa bravoure est appréciée, mais sa tactique est blâmée. Naturellement la perte d'un si grand nombre de canons, dès le premier engagement, produit ici une impression pénible.

J'ai pensé, à ce moment, aux paroles du grand-duc Cyrille. « Attendez, et vous verrez que les Japonais seront sur terre des ennemis aussi redoutables que sur mer. »

Port-Arthur. Mercredi 21 avril. — Tandis que nous prenons notre thé du matin, une compagnie de marins passe près de notre train, au son d'une marche funèbre. Elle est suivie d'un long cortège de *telega*, ou charrettes, sur lesquelles on a placé les cercueils des officiers et les corps des marins japonais qui ont trouvé la mort dans la nuit du 19 au 20 avril, et dont les cadavres ont été ramassés sur le rivage.

Le grand-duc sort de son wagon, et nous suivons cette lugubre procession jusqu'au cimetière, situé sur le flanc de la colline qui domine la gare.

Deux grandes fosses ont été creusées, l'une pour les

cercueils de deux officiers, l'autre pour recevoir trente sacs de toile grossière, dans lesquels on a cousu les cadavres des matelots. Quand ces derniers furent tous alignés dans la fosse, au commandement de l'officier, la compagnie de marins tira trois salves, et les premières pelletées de terre tombèrent sur les héros de la veille. La cérémonie était terminée. Quelques instants après, la musique repassa devant notre train, en jouant allégrement une marche.

Nous allons déjeuner chez l'amiral Alexeïeff, à bord du *Sébastopol*. Le cuirassé est amarré dans le bassin Est du port, contre le quai, à la place même qu'occupait son *sistership*, le *Pétropavlovsk*. Parmi les convives, le prince de Bourbon, le général Stœssel, le prince Ouchtomski, et le chef d'état-major Smirnoff.

Après déjeuner, le grand-duc va visiter dans la rade intérieure le bateau hôpital *Mongolia*, à bord duquel se trouvait, entre autres, le commandant du *Pétropavlovsk*, Iakovleff.

Nous sommes heureux de le trouver en bonne voie de guérison ; mais il a beaucoup changé, ayant été grièvement blessé pendant la catastrophe.

Le bâtiment est fort bien organisé par la Croix Rouge, comme hôpital. Parmi les quinze blessés qui y sont traités, il y a deux matelots japonais, recueillis la veille sur un brûlot.

Deux commandants de torpilleurs, que le grand-duc a invité le soir à dîner, prétendent que l'accident du *Pétropavlovsk* a été causé par des mines japonaises. Ils

sont persuadés, en outre, que les Japonais ne réussiront pas à embouteiller le port.

Tandis que nous causons tranquillement dans le wagon-restaurant, un officier d'état-major arrive annoncer au grand-duc qu'on a vu une dizaine de bateaux transports près de Pi-Tze-Wo, et qu'il faut s'attendre à un très prochain débarquement de troupes japonaises sur la presqu'île de Kouang-Tung.

Aujourd'hui, la communication du chemin de fer avec Liao-Yang est interrompue. Aucun train n'est arrivé ce matin du quartier général. Des Japonais, déguisés en Chinois, ont endommagé un pont près de Ta-Tché-Kiao ; mais on dit que le dommage sera promptement réparé.

Le grand-duc, qui a terminé sa mission à Port-Arthur, se dispose donc à repartir le lendemain pour Liao-Yang.

Avant de quitter Port-Arthur, un officier de ma connaissance m'engage à faire un tour dans la ville chinoise. Je n'ai jamais rien vu d'aussi sale, et d'aussi ignoble, que les quelques bouges où nous pénétrâmes par curiosité.

Quand nous revenons près du port le calme le plus complet règne dans la rade. Il n'est pas probable que la flotte japonaise revienne à la charge cette nuit.

Port-Arthur. Jeudi 22 avril. — La flotte japonaise s'est montrée à l'horizon de grand matin, sans doute pour empêcher que l'escadre russe ne sorte, et ne vienne contrarier les opérations de la descente des troupes à

Pi-Tze-Wo. Déjà dix-sept transports ont été signalés; en admettant qu'ils portent chacun mille soldats, il faut s'attendre à ce que dix-sept mille hommes débarquent aujourd'hui même sur la péninsule.

Pi-Tze-Wo est éloigné de trente verstes au plus de la voie ferrée.

Si le grand-duc veut pouvoir rejoindre l'état-major du général Kouropatkine, il est grand temps qu'il parte, car, dans un ou deux jours, peut-être même déjà ce soir, la ligne du chemin de fer sera coupée. On dit que les Japonais s'apprêtent à diriger une armée de soixante mille hommes sur Port-Arthur.

La place est très bien fortifiée; elle a maintenant une garnison de trente mille hommes. Quand la flotte japonaise l'a attaquée la première fois, il n'y avait que deux mille hommes de garnison; mais certains forts, nouvellement construits, manquent de grosses pièces. En cas de siège, on sera probablement obligé d'avoir recours aux canons de la flotte, pour les placer sur les batteries. Si Port-Arthur est bien fourni de munitions et de vivres, il pourra résister pendant des mois.

Le vice-roi envoie, à sept heures du matin, un officier, qui confirme notre situation critique. Il faut nous mettre en route sans perdre une minute.

L'amiral Alexeïeff se dispose lui aussi à retourner à Moukden, et partira peu après nous. D'après les dernières nouvelles, déjà des patrouilles d'éclaireurs japonais ont été signalées à dix verstes de la voie ferrée.

Passerons-nous sans encombre, ou bien serons-nous

arrêtés, et peut-être obligés de rebrousser chemin sur Port-Arthur? Dans ce cas, il faudra nous résigner à subir les péripéties d'un long siège.

Demidoff donne énergiquement tous les ordres nécessaires pour le départ, et une marche accélérée du train. Nous ne nous arrêterons nulle part jusqu'à Ta-Tché-Kiao, sauf dans les gares où la machine devra faire provision d'eau. Tout va bien. Nous filons à toute vapeur. Mais, à plusieurs reprises, le wagon-salle à manger nous donne des inquiétudes, car les essieux menacent de chauffer.

Nous approchons maintenant de la zone que parcourent déjà les éclaireurs japonais.

A Vafandiane, quelques minutes avant notre passage, on a surpris deux Chinois, au moment où ils se disposaient à placer sur la voie une boîte de matières explosives. Nous l'avons échappé belle de sauter dans les airs!

Enfin, nous voici à Ta-Tché-Kiao, où nous apprenons que des avant-postes japonais ont été signalés près de Vafandiane, à six verstes de la voie.

Dès à présent le mouvement des trains à destination de Port-Arthur est arrêté. Nous avons croisé, ce matin, les deux derniers trains qui ont dépassé Ta-Tché-Kiao.

Le premier était un train de munitions; bonne affaire pour une place qui va être assiégée: Le second transportait des ouvriers russes, engagés pour les chantiers de Port-Arthur.

Il fait une superbe journée de printemps.

Partout, dans la campagne, les Chinois travaillent paisiblement à leurs terres.

Pauvres gens ! Ils ne se doutent pas encore des calamités qui vont pleuvoir sur leur pays.

A neuf heures du soir nous arrivons en gare de Liao-Yang. Le général Kouropatkine est heureux de savoir que le grand-duc a pu passer sans difficulté, mais il est inquiet du sort du dernier train, qui a quitte Port-Arthur deux heures après le train du vice-roi, avec plusieurs wagons de blessés et de malades. Tout le monde parle de l'affaire du Yalou, du débarquement des troupes japonaises à Pi-Tze-Wo et à Port-Adams, ainsi que de l'éventualité du siège de Port-Arthur.

On dit que le général Zassoulitch ne s'est pas conformé aux instructions du généralissime, dont le mot d'ordre était : retarder le plus possible la marche en avant de l'ennemi, mais éviter de s'engager à fond.

Dès le 13 avril, au matin, le mouvement japonais avait commencé. Les Russes abandonnaient sans résistance sérieuse deux îles sur le Yalou, près de Wiju. Trois jours plus tard, le pont jeté en amont de Wiju était terminé, et servait aux Japonais à faire passer leur artillerie qui, le lendemain, couvrit de ses feux les retranchements russes de Turentchen.

L'armée russe se déployait sur un front d'une dizaine de kilomètres; la gauche à Turentchen, la droite à Antoung.

L'infanterie japonaise chercha à envelopper le flanc

gauche des Russes, et les força bientôt à reculer, tandis que toute une flottille de canonnières remontait le fleuve jusque près d'Antoung, et prenait part au combat sur l'aile droite.

Criblées de projectiles, les batteries de campagne russes ne purent répondre au feu des pièces de siège que les Japonais avaient amenées par la rivière. Plusieurs bataillons du onzième régiment furent complètement enveloppés. Les rangs diminuaient à vue d'œil. Officiers et soldats se battirent en héros, sous une grêle de balles. Quand le colonel fut tué, l'aumônier du régiment rallia les soldats, puis, le crucifix en main, s'élança à la tête des combattants, qui réussirent à se frayer un passage à la baïonnette à travers les rangs ennemis. Plus de huit cents soldats, et vingt-six officiers, restèrent sur le champ de bataille; le prêtre fut blessé.

Sur la gauche, une division de la garde japonaise débordait la position russe, et menaçait de l'envelopper.

Une batterie russe, ayant perdu son commandant, la moitié de ses hommes et tous ses chevaux, les soldats survivants essayèrent en vain de tirer les canons à bras. La situation devenait de plus en plus critique. Le général Zassoulitch fut obligé de replier son armée sur Feng-Hoang-Tcheng, et de réquisitionner des porteurs chinois pour transporter les blessés à travers la montagne.

De part et d'autre les pertes furent considérables. Les Russes eurent plus de deux mille tués et blessés,

soit presque un quart de l'effectif engagé, proportion très grande et qui ne se trouve que dans les pages les plus sanglantes de l'histoire militaire.

Quant aux Japonais, il semble, d'après les dépêches de Tokio, qu'ils cherchent à déguiser leurs pertes, mais, s'il faut en croire les Chinois, ils ont eu plus de cinq mille morts et blessés.

CHAPITRE VII

AU QUARTIER GÉNÉRAL DE LIAO-YANG

Le dernier train de Port-Arthur. — Rumeurs de retraite. — Les blessés du Yalou. — In-Keou est évacué. — Les attachés militaires étrangers. — Fête de l'anniversaire de naissance de S. M. l'Empereur. — Un missionnaire français à Liao-Yang. — Le train hôpital de la grande-duchesse Wladimir.

Liao-Yang. Vendredi 23 avril. — L'amiral Alexeïeff, dont le train a échappé aux attaques des avant-postes japonais, a passé à huit heures du matin par Liao-Yang, avec son état-major, se rendant à Moukden. A l'occasion du jour de la naissance de Sa Majesté l'Impératrice, un service religieux a lieu, à dix heures, dans la petite église de Liao-Yang, en présence du général Kouropatkine, du grand-duc Boris et d'un grand nombre de généraux et d'officiers, parmi lesquels les attachés des puissances étrangères.

Après la cérémonie, grand déjeuner chez le généralissime.

Liao-Yang. Samedi 24 avril. — Le dernier train mixte, parti la veille de Port-Arthur, vient d'arriver à Liao-Yang. Des hauteurs voisines de Vafandiane, les

avant-postes japonais, voyant des soldats sur les plates-formes, ont fait feu sur les wagons, bien que le train eût deux wagons marqués de la Croix Rouge. Ils cessèrent seulement de tirer, quand nos officiers exhibèrent le drapeau de la Convention de Genève. Les balles ne purent traverser la partie inférieure des wagons, qui est blindée, mais elles brisèrent les vitres et plusieurs fenêtres, et frappèrent quelques hommes, entre autres un soldat déjà blessé à Port-Arthur. Il y a foule à la gare. Tout le monde examine avec curiosité les traces des balles sur les wagons.

Depuis hier au soir, à huit heures, toute communication avec Port-Arthur a cessé. Les troupes des gardes-frontière ont reçu l'ordre de se replier dans la direction de Port-Arthur et de Ta-Tché-Kiao.

On dit maintenant que les Japonais font avancer quatre armées. Celle du nord est encore en Corée. Celle du centre, commandée par Kuroki, a traversé le Yalou et a repoussé les troupes russes en arrière de Feng-Hoang-Tcheng; la troisième débarque simultanément à Pi-Tze-Wo et à Port-Adams pour investir Port-Arthur, et sera suivie d'une quatrième armée, qui est en cours de transport. Au quartier général, le bruit court que le général Kouropatkine, vu l'infériorité numérique de son armée, a l'intention de battre en retraite jusqu'à Moukden et peut-être même au delà, jusqu'à Tieling, tout en harcelant l'ennemi par une série de combats d'arrière-garde, pour gagner du temps, c'est-à-dire des renforts de troupes. Il sacrifierait ainsi

la position trop avancée de Liao-Yang, attirerait l'armée ennemie dans la plaine, sur un terrain où il pourrait mieux développer ses forces de cavalerie.

On dirait, en effet, qu'on ne songe qu'à la retraite. Les travaux de construction des maisons sont suspendus et, aux entrepôts, des centaines de coolies rechargent dans les wagons les caisses et les sacs d'approvisionnement pour les troupes.

La population indigène commence visiblement à s'inquiéter, à s'agiter. Les Chinois, qui ont gagné de l'argent avec les Russes, craignent une baisse du cours du rouble.

Depuis la construction du chemin de fer, et surtout depuis le commencement de la guerre, beaucoup de marchands, d'entrepreneurs, de charretiers, d'interprètes, ont fait rapidement fortune avec les Russes; mais l'homme du peuple, qui vivait autrefois modestement des quelques sapèques que lui rapportait son petit métier, et qui n'a pas de contact avec les étrangers, est mécontent du renchérissement général de la vie.

Tandis que les Russes paient tout ce qu'ils prennent aux Chinois, et leur donnent même de bons prix, les Japonais ne se gênent pas pour réquisitionner la population du pays. Ils paient mal, ou seulement avec des assignats payables après la guerre, sur la contribution de guerre qu'ils comptent demander aux Russes.

Le premier convoi des soldats blessés durant les sanglantes journées du Yalou arrive à deux heures de l'après-midi à Liao-Yang.

Étendus deux par deux dans des chariots à deux roues, ces pauvres éclopés ont été cahotés pendant deux jours sur des routes abominables. Ils défilent lentement, au nombre de cent cinquante, sur la place de l'Église. Les plus gravement blessés sont dirigés sur l'hôpital de la Croix Rouge, les autres sont transportés à la gare, où un train sanitaire a été apprêté pour les emmener à Kharbine.

Entouré de son état-major, le général Kouropatkine les regarde passer, et les questionne les uns après les autres. La plupart ne sont que légèrement attteints.

J'ai vu ce matin un fusil japonais. Il n'a que 1 m. 66 de longueur, et la crosse a une forme particulière analogue à celle des pistolets. C'est une arme de longue portée, à calibre très étroit (6 m/m 5). Il en résulte que les balles traversent le corps le plus souvent sans mettre l'homme à bas, à moins qu'elles ne touchent quelque organe intérieur.

On me cite le cas d'un soldat russe, qui a fait 60 verstes à pied, avec deux balles dans le corps.

A la gare, les blessés sont transportés sur des brancards jusque dans le train, où ils sont aussitôt réconfortés avec du thé, lavés, vêtus de linge blanc, de pantoufles et d'une sorte de robe de chambre en drap brun.

En moins de deux heures ils sont tous casés, nettoyés et fraîchement pansés. Les moins malades reparaissent bientôt sur les plates-formes des wagons, ragaillardis, une cigarette en bouche, et racontent à leur façon

les détails du combat aux soldats nouvellement arrivés de Russie.

Ceux-ci semblent presque envier le sort de leurs camarades blessés, quand ils les voient si bien traités, si confortablement établis.

Après quelques semaines de séjour à l'hôpital de Kharbine, la plupart des soldats blessés pourront rentrer dans les rangs. Plusieurs d'entre eux demandent à rejoindre leur régiment le plus tôt possible.

Le général Kouropatkine, accompagné du grand-duc Boris, inspecte le train hôpital avant son départ, distribue quelques croix de Saint-George aux plus braves soldats, tandis qu'un de ses aides de camp remet à chaque blessé quelques roubles d'argent de poche.

Liao-Yang. Dimanche 25 avril. — Le ciel est assombri par une véritable tempête de poussière. C'est le vent jaune, chargé des sables de Mongolie, qui nivelle les routes, bouche les ornières, comble les mares, menaçant d'ensevelir les hommes et les bêtes.

Maudite poussière, qui entre partout, dans les yeux, dans le nez, dans les oreilles! Elle pénètre dans les compartiments, et recouvre tout d'une épaisse couche de sable fin.

A chaque instant, il me semble que le vent furieux va renverser notre train.

Après tout, les Chinois n'ont-ils pas raison de construire leurs maisons comme ils le font? de les entourer de murs d'argile, et de protéger leurs villes contre ces

rafales par de vastes enceintes murées? Eux, du moins, peuvent sortir dans leurs cours bien abritées, sans être immédiatement aveuglés. Ces grands murs sont en outre une protection contre les tentatives des Koungouses. Aussi les Célestes tiennent-ils beaucoup aux enceintes de leurs villes, si gênantes qu'elles soient, puisqu'elles s'opposent à ce que la ville s'étende proportionnellement à l'accroissement de la population.

Le midshipman Iakovleff, arrivé d'In-Keou, nous apprend que la place est déjà évacuée. On a détruit les forts, enlevé les canons, et le commandant Stratanovitch, de la canonnière *Sivoutch*, à bord de laquelle nous avons pris du thé il y a quelques jours, se dispose à mettre son vaisseau hors d'usage pour qu'il ne tombe pas entre les mains de l'ennemi.

Les Anglais et les Américains établis à In-Keou se réjouissent malicieusement de l'arrivée des Japonais. Il est évident que les circonstances ne permettaient pas de songer à défendre la place. Les troupes des gardes-frontière viennent aussi d'abandonner Vafandiane. Le capitaine Domanievski, dont l'escadron était stationné là, nous raconte que les Koungouses s'en mêlent. En se repliant devant l'ennemi, trop nombreux pour qu'une résistance fut possible, il a été obligé de livrer bataille à une troupe de ces brigands pour les disperser. Pour tous les Koungouses, la guerre est évidemment une bonne aubaine. Ils guettent le départ des Russes, et pillent leurs maisons avant que les Japonais aient pu en prendre possession.

LIAO-YANG — L'ENTRÉE DE LA VILLE CHINOISE

Le télégraphe nous apprend qu'un grave accident de chemin de fer est arrivé près de Kharbine, précisément au train qui, parti le dernier de Port-Arthur, avait reçu des balles ennemies en passant près de Vafandiane. Les détails manquent encore, mais le nombre des victimes s'élève à vingt-cinq personnes tuées, dont beaucoup de femmes et d'enfants. En outre, quarante voyageurs ont été blessés plus ou moins grièvement. Ce sont sans doute des Koungouses qui ont endommagé la voie, et provoqué cette catastrophe.

Après avoir dîné chez le généralissime, le grand-duc Boris va passer le reste de la soirée dans la maison des attachés militaires étrangers. Il y a là le marquis de Mendigoria (espagnol), le capitaine Johnson (américain), le capitaine de frégate Camperio (italien) et le capitaine Schönmeyer (chilien). Ces officiers habitent de modestes chambrettes, dont le mobilier se compose d'un lit de camp, de quelques chaises, et d'une table. Ils sont logés par deux ou trois ensemble, dans chaque chambre. Un hangar, situé à côté de la maison, sert d'écurie à leurs chevaux.

Liao-Yang. Lundi 26 avil. — Les attachés militaires français inaugurent la série des déjeuners que le grand-duc offre, dans son wagon-salle à manger, aux représentants militaires des puissances étrangères. La mission française se compose du général Sylvestre, du commandant d'artillerie Chemineau et du capitaine de chasseurs Bousset.

Le grand-duc, qui aime beaucoup la France, est heureux de voir ces officiers à sa table, et leur fait la plus cordiale réception.

Si rien n'est plus délicieux qu'une promenade en *riksha*, sur les quais ensoleillés de Shanghaï et de Hong-Kong, à Liao-Yang, une course dans un de ces véhicules est à la fois désagréable et périlleuse. En dehors de la ville, les routes sont si mauvaises, qu'il faut se tenir des deux mains pour n'être pas projeté, par les cahotements de l'équipage, dans un fossé ou dans une mare.

A chaque instant, la circulation, déjà difficile à cause des échoppes qui débordent sur la rue, est barrée par des encombrements de charrettes attelées de tous les animaux de la création.

Les coureurs crient, cognent les chars et bousculent les piétons. Bientôt ils renversent un vieillard, et lui passent sur les jambes avec une désinvolture toute chinoise, sans même jeter un coup d'œil en arrière sur leur victime. Enfin, ils me déposent à l'autre bout de la ville, devant la Banque Russo-Chinoise.

C'est une maison de piètre apparence. Impossible d'approcher de la porte d'entrée, car elle est assiégée par une centaine de Célestes. Au bout de cinq minutes, un employé entr'ouvre la porte, laisse pénétrer un des compétiteurs et la referme aussitôt, non sans peine, vu la poussée qui se produit aussitôt de l'extérieur.

Je me vois déjà condamné à jouer des coudes au milieu de ces Chinois, à forte odeur d'ail, quand heu-

reusement un officier vient à passer. Voyant mon embarras, il m'indique complaisamment une seconde entrée secrète, dans une cour contiguë, par laquelle je puis pénétrer dans la banque. Le directeur de l'établissement m'explique que, depuis la bataille du Yalou, il est assailli tous les jours par plusieurs centaines de Chinois qui, craignant la baisse du cours des roubles, veulent à tout prix changer l'argent russe qu'ils possèdent, contre la monnaie du pays.

De nouveaux convois de blessés du Yalou sont arrivés dans l'après-midi à la gare de Liao-Yang. De même que la veille, le grand-duc va visiter les blessés dans le train sanitaire, avant leur départ pour Kharbine. Il y a parmi eux le prêtre blessé à Turentchen.

Un autre blessé a eu le corps transpercé de huit balles, et cependant sa vie n'est pas en danger. Le médecin du train nous montre aussi un soldat blessé à la tête ; son état ne donne lieu à aucune inquiétude sérieuse. La balle lui est entrée sous la pommette de la joue, a traversé la bouche, pour ressortir par l'autre joue. Cela fait supposer que ce soldat baîllait au moment où la balle l'a frappé.

On peut dire, d'une manière générale, que les balles japonaises sont humanitaires. Il en résulte que le nombre des soldats légèrement blessés est considérable, en proportion de celui des soldats gravement atteints, car, ou la blessure est sans conséquences dangereuses, ou elle entraîne immédiatement la mort.

Liao-Yang. Mardi 27 avril. — Enfin, voici une belle

journée, chaude comme en été, sans poussière et sans vent. Les rafales des jours précédents étaient, paraît-il, une conséquence du cyclone qui a visité les côtes de Corée et le golfe de Liao-Toung.

Trois trains militaires sont arrivés du sud avec les troupes d'In-Keou. Le grand-duc Boris a convié à déjeuner les deux attachés militaires allemands, colonel Lauenstein et baron Tettau, et les deux autrichiens, le colonel d'état-major Tchitchiritch de Bogchan et le capitaine comte Chepticki, frère de l'archevêque de Galicie. Tous les quatre parlent très bien le russe. Le baron Tettau a écrit un ouvrage remarquable sur l'armée russe, et son collègue, le colonel d'état-major Lauenstein, a été, pendant plusieurs années, attaché militaire à l'ambassade allemande à Saint-Pétersbourg.

En prévision des chaleurs intenses de l'été, on va nous construire, au-dessus de nos wagons, une sorte de tente, comme en a déjà le train du généralissime.

Il ne semble plus qu'on songe à évacuer la place. Liao-Yang a repris entièrement sa physionomie habituelle. Partout, aux environs de la ville, semblables à des fourmis, des milliers de coolies chinois creusent des tranchées et élèvent des forts. A propos de ces ouvrages, on m'a raconté que l'entrepreneur chinois, c'est-à-dire le chef de cette grande armée de terrassiers, a été arrêté, il y a quelques jours, sous l'inculpation d'avoir fourni aux Japonais des données concernant les forts de Liao-Yang.

Ce n'est pas là une des moindres difficultés avec les-

quelles l'état-major russe doit compter dans cette guerre. Il lui est presque impossible d'obtenir des renseignements concernant l'ennemi. Les Japonais, au contraire, dont le service d'espionnage est du reste très étendu et des mieux organisés, rencontrent partout l'appui tacite de la population. De cette façon, ils sont toujours parfaitement informés des positions fortifiées, des mouvements et de la force de leurs adversaires.

La ville chinoise de Liao-Yang abrite dans ses murs plus d'un espion japonais déguisé en Chinois et coiffé d'une tresse postiche. Au début de la guerre, un riche marchand chinois, le Ti-funta, s'est fait fort d'enrôler, au prix de plusieurs centaines de mille roubles, tous les espions de la contrée pour le service des Russes; mais le général Kouropatkine a décliné son offre, soit que la somme lui parût excessive, soit qu'il n'eût pas confiance dans l'affaire.

Liao-Yang. Mercredi 28 avril. — Rien de nouveau du Yalou. Les rayons du soleil commencent à chauffer comme en été, mais les nuits restent fraîches. Ce climat est soumis à de brusques changements de température, selon la direction du vent.

Le grand-duc part à cheval, avec le général Kouropatkine, pour aller inspecter les troupes. A son retour, il reçoit à déjeuner les attachés militaires anglais, le général sir Montagu Gérard, le colonel Waters et le capitaine Home.

Entre autres sujets de conversation, on aborde la

question de l'équipement du soldat. Rien n'est plus pratique, et en même temps plus durable, que l'équipement des troupes coloniales anglaises, comme nous l'avons vu à Aden et aux Indes. Les uniformes *khaki*, légers, solides et peu salissants, les casques tropicaux, les souliers lacés à fortes semelles, les leggings ou jambières de cuir ou de drap seraient bien ce qu'il faudrait, en été, au corps expéditionnaire de Mandchourie. Les bottes à semelles trop minces des soldats et aussi des officiers russes, se déforment trop vite et sont usées en un clin d'œil par les aspérités des routes. Mais l'équipement du soldat anglais coûte très cher à l'Etat, et je ne vois pas non plus nos moujiks en souliers lacés, leggings, et casques tropicaux.

Le colonel Lvoff, qui a accompagné le grand-duc Cyrille jusqu'à Irkoutsk, arrive, dans la soirée, de Kharbine, où il s'est arrêté un jour. Il dit que le grand-duc ne s'est pas ressenti des fatigues du voyage, et qu'il l'a laissé, en bonne voie de guérison, au comte Grabbe, l'aide de camp du grand-duc Wladimir, envoyé à sa rencontre à Irkoutsk.

Liao-Yang. Jeudi 29 avril. — La série des déjeuners offerts aux attachés militaires étrangers continue.

Aujourd'hui, le grand-duc reçoit les espagnols, le colonel marquis de Mendigoria et le capitaine de la Cerda ; l'italien, capitaine Camperio ; le bulgare, lieutenant-colonel Papadopoff ; et le chilien, capitaine Schönmeyer.

A trois heures de l'après-midi, le grand-duc part visiter, avec le généralissime, l'hôpital de la Croix Rouge, où plusieurs centaines de soldats blessés pendant les combats du Yalou, ont été reçus ces jours derniers. Quelques-uns ont déjà subi de douloureuses opérations.

Liao-Yang. Vendredi 30 avril. — De grand matin, le général Kouropatkine, accompagné du grand-duc Boris et de tout l'état-major, va inspecter les forts élevés aux alentours de Liao-Yang.

On dit que les Japonais avancent, mais, de fait, on ne sait rien de bien précis sur leurs mouvements, ni si toute l'armée commandée par Kuroki a déjà passé le Yalou.

La situation se compliquerait s'il se confirmait que le Japon a conclu avec la Chine une alliance secrète, soi-disant pour préserver la neutralité de la Chine, mais, en réalité, pour susciter des troubles militaires dans la Mandchourie du nord, et tracasser l'armée russe. L'attaché militaire suédois et le norvégien déjeunent aujourd'hui à la table du grand-duc, ainsi que le comte Ignatieff et le lieutenant Narischkine. Ces deux officiers sont commandés auprès des agents militaires des puissances étrangères.

Aucune nouvelle de Port-Arthur. La voie ferrée a été occupée près de Vafandiane par les Japonais, qui ont aussitôt coupé la communication télégraphique.

Un escadron de cosaques, commandé par le capi-

taine Volinski, est parti hier, en train, de Liao-Yang pour Ta-Tché-Kiao, avec la mission de se diriger sur Vafandiane et de franchir si possible, d'une manière ou d'une autre, les lignes ennemies. La tentative échoua, et les cosaques furent obligés de renoncer à atteindre Port-Arthur.

Liao-Yang. Dimanche 1er mai. — Le bruit court qu'une bande de trois cents Koungouses, commandés probablement par des Japonais, ont attaqué une patrouille de gardes-frontière, à quinze verstes au nord de Liao-Yang, près des charbonnages de Yentaï. Quelques coups de fusils ont suffi pour disperser ces brigands.

Sauf la Grèce, la Belgique, la Hollande et la Serbie, tous les États d'Europe ont envoyé des agents militaires pour suivre les opérations de l'armée de Mandchourie. La Confédération Suisse est aussi représentée par le colonel d'état-major Audéoud et par le capitaine Bardet. Ce dernier est né à Varsovie, et parle couramment le polonais.

Liao-Yang. Dimanche 2 mai. — La famille du grand-duc Wladimir fête aujourd'hui, simultanément, l'anniversaire de la naissance de la grande-duchesse Marie-Pavlovna, le jour de nom du grand-duc Boris et le jour de la naissance du grand-duc André, son frère cadet. Dès dix heures du matin, la petite église de Liao-Yang s'emplit de généraux, d'officiers et d'employés. Les

agents militaires étrangers sont également tous présents. Quand les chants commencent, le général Kouropatkine entre, suivi d'un nombreux cortège militaire, et, quelques instants après, le grand-duc Boris vient prendre place au premier rang, devant l'autel. Ce sont des soldats qui font l'office de chantres. Après le service religieux, le grand-duc reçoit devant l'église les félicitations de ses nombreuses connaissances, et invite le général Kouropatkine à déjeuner.

La tête du troisième corps d'armée de Sibérie est déjà à Kharbine. Ces nouvelles troupes porteront sous peu à cent cinquante mille environ, le nombre des soldats actuellement sur le théâtre de la guerre, y compris la garnison de Port-Arthur et les troupes des gardes-frontière. Défalcation faite de ces derniers facteurs, Kouropatkine n'aura encore que quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes à opposer aux armées ennemies.

Le docteur Eugène Botkine, de la Croix Rouge, nous raconte qu'après les combats de Turentchen, les Chinois se sont montrés très humains et bien disposés envers les Russes, en les aidant à ramasser les blessés sur le champ de bataille.

Liao-Yang. Lundi 3 mai. — La pluie que nous avions saluée hier avec bonheur, comme devant nous délivrer de l'abominable poussière des jours derniers, a bientôt fait de transformer les rues de Liao-Yang en véritables bourbiers. Dans ce pays-ci, le terrain n'ab-

sorbe pas l'eau, on n'a de choix qu'entre la poussière et la boue, une boue glissante qui s'attache aux chaussures et rend la marche difficile. Que sera-ce pendant la saison des pluies si vingt-quatre heures ont suffi pour mettre les routes en si mauvais état.

Et maintenant que font les Japonais? Vont-ils continuer leur marche dans la direction de Liao-Yang, ou de Moukden? La division de cavalerie du général Rennenkampf, qui surveille leurs mouvements sur la rive droite du Yalou, n'a pas rencontré de détachement japonais entre Feng-Hoang-Tcheng et Liao-Yang; il semble donc que l'ennemi se soit plutôt dirigé du côté de Haï-Tcheng.

En attendant, les Koungouses continuent à faire parler d'eux. La nuit dernière, une patrouille russe a de nouveau échangé des coups de feu avec une de ces bandes de brigands, à une quinzaine de verstes de la ville. Plusieurs ont été tués. L'officier qui commandait les gardes-frontière fit présent au grand-duc d'un fusil Mannlicher, de trois sabres et d'un arc, avec des flèches, ayant appartenu aux Koungouses.

Liao-Yang. Mardi 4 mai. — En rentrant hier soir de la gare par une pluie battante, et dans une obscurité complète, je trébuchai sur un être humain accroupi dans la boue. En me baissant, je reconnus un petit idiot chinois, borgne, que je voyais toujours se traîner dans le voisinage des cuisiniers ambulants établis dans la journée près de la gare.

Il m'avait toujours fait pitié, ce misérable être, auquel les coolies jetaient, de temps à autre, comme à un chien, quelques restes de leur repas.

En vérité, il faut avoir une constitution de Chinois pour dormir ainsi, à peine vêtu, dans la boue. Je lui tendis une pièce de monnaie qu'il saisit en grimaçant. Un Céleste, qui passa dans ce moment sur la route, ne se soucia pas de faire rentrer ce pauvre diable sous quelque toit de la cité indigène.

Cette absence totale de compassion pour les souffrances de leurs semblables, est un des côtés les plus répugnants du caractère chinois. En Chine, on rencontre à chaque instant de ces êtres ravalés à une existence de bête. Personne ne s'occupe d'alléger le sort cruel des idiots, des estropiés ou des aveugles. Le gouvernement abandonne, semble-t-il, entièrement le soin de ces malheureux aux missionnaires étrangers, qui sont loin de pouvoir porter remède à tant de misère.

Le grand-duc a reçu aujourd'hui les derniers arrivés des attachés militaires étrangers, le capitaine Reichmann (américain), et un capitaine de frégate danois, de passage à Liao-Yang, avant de se rendre à Vladivostock.

Dans l'après-midi, nous voyons défiler près de nos wagons le dernier convoi des blessés de Turentchen. Ils sont transportés par des Chinois, sur des brancards couverts d'une natte de gaolian, en forme de voûte.

Tous ces soldats ont été si grièvement blessés par des éclats de shrapnells qu'ils n'auraient pu supporter

le cahotement des chariots d'ambulance, durant un trajet de plus de cent verstes, sur de mauvaises routes.

Liao-Yang. Mercredi 5 mai. — Le temps s'est éclairci. Un vent léger dessèche les mares à vue d'œil. La boue n'a pas encore disparu, que déjà s'esquissent quelques légers tourbillons de poussière.

Un officier de nos amis prétend que les Japonais se préparent à remonter la rivière *Lao-Che*, dans des jonques; qu'ils ont accaparé à In-Keou des centaines de ces embarcations, et qu'un beau matin ils feront leur apparition sur le flanc de l'armée entre Liao-Yang et Moukden.

A propos des combats du Yalou, on a beaucoup épilogué ces jours derniers sur un régiment d'infanterie qui, à la bataille de Turentchen, n'a pas protégé la retraite de l'artillerie, comme le devoir lui en incombait.

Il est avéré, aujourd'hui, qu'après deux jours de marche forcée, durant lesquels le service de l'intendance a fait défaut, les soldats de ce régiment, composé en grande partie de jeunes recrues, furent exposés, l'estomac creux, pour la première fois, à un feu très nourri d'artillerie. Les officiers furent impuissants à réprimer la panique qui se produisit subitement dans les rangs, lorsque la grêle des projectiles ennemis commença à tomber. Plus tard, ce même régiment, sous un autre chef, s'est distingué en maintes occasions par sa bravoure.

Le lieutenant Constantin Strandtmann, arrivé le matin à Liao-Yang, a quitté Pétersbourg le lendemain du jour où la catastrophe du *Pétropavlovsk* a été connue. La consternation y était grande.

Les troupes des différents corps de Sibérie continuent à arriver. Huit trains militaires sont entrés aujourd'hui en gare de Liao-Yang. Actuellement, l'armée de Kouropatkine reçoit chaque jour mille cinq cents à deux mille hommes de renfort. C'est donc tout à l'avantage du généralissime de temporiser, pour ensuite pouvoir mieux parer aux premiers chocs de l'armée ennemie. En attendant, les Japonais, eux aussi, ne perdent pas leur temps, et continuent à débarquer des troupes à Port-Adams.

Liao-Yang. Jeudi 6 mai. — C'est aujourd'hui fête au quartier général. On se prépare à célébrer l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté l'Empereur. Le service solennel, dans la petite église orthodoxe, est suivi d'une parade des troupes récemment arrivées de Sibérie, puis d'un déjeuner de cinquante couverts dans la maison du général Kouropatkine. Le généralissime habite son train ; mais, s'il a beaucoup de monde à recevoir, il fait dresser la table dans la véranda d'une maison basse, en briques grises, située sur la place, à une centaine de pas du train.

Les généraux, les officiers, sont en tenue d'été, c'est-à-dire qu'ils ont revêtu des *kittels* blancs (jaquette de toile blanche à col montant et à deux rangs de

boutons). Tous les agents militaires étrangers ont été invités à la fête. Entre autres personnalités militaires, on me montre le général Zassoulitch, le commandant des troupes à la bataille du Yalou.

Après le déjeuner, le préfet chinois de Liao-Yang arrive en chaise à porteurs, précédé de gendarmes à cheval et de soldats munis de hallebardes, pour féliciter le généralissime à l'occasion du jour de la naissance de S. M. l'Empereur. En tête du cortège, un Céleste court, en portant une sorte de parasol rouge, l'emblème du pouvoir en Chine.

Liao-Yang. Vendredi 7 mai. — En Mandchourie, dans cette saison, les journées sereines et calmes sont une véritable rareté. De nouveau le vent siffle, et recommence à soulever d'innombrables nuages de poussière.

Accompagné du grand-duc Boris, le généralissime passe en revue, dans la matinée, douze mille soldats d'infanterie de Sibérie, ainsi qu'un certain nombre de batteries d'artillerie de campagne. Plusieurs de ces régiments sont composés exclusivement de grands hommes à fière tournure. Ils partiront aujourd'hui même pour le sud, et ne tarderont pas à se mesurer avec l'ennemi.

Dans la soirée, une nouvelle se répand au quartier général : les Japonais ont perdu simultanément deux bâtiments de guerre, le *Matsusé*, un de leurs plus grands cuirassés, qui a coulé bas en quelques minutes

près de Port-Arthur, et un croiseur, le *Yoshima*. Ce dernier manœuvrait devant Port-Arthur, par un brouillard épais, quand il fut abordé par un autre bâtiment japonais. Il disparut si rapidement dans les flots, que presque tout son équipage a péri.

De l'équipage du cuirassé, trois cents hommes seulement ont été sauvés.

Plus de huit cents hommes ont trouvé la mort dans cette catastrophe.

Depuis deux jours, les soldats travaillent à démolir en plusieurs points les grandes murailles d'enceinte de la ville indigène.

Les Chinois en sont désolés. Ils ne se sentent plus chez eux! et s'imaginent, sans doute, que les brèches pratiquées pour faciliter le passage des troupes à travers la ville, vont exposer cette dernière aux incursions des Koungouses! Il est certain que le général Kouropatkine n'aurait pas ordonné ces travaux s'il n'y avait pas été contraint par des considérations stratégiques. Les rares portes de la ville, étroites et contournées, formaient un obstacle constant à la circulation de ses troupes, dans la direction de l'est.

Liao-Yang. Samedi 8 mai. — Si solides et endurants qu'ils soient, il n'y a pas de chevaux qui puissent résister aux difficultés du terrain, dans la région sauvage du massif montagneux connu sous le nom général de Tchan-Bo-Chan, et qui s'étend, d'une part, entre les vallées de la Sungari et de l'Oussouri, de l'autre, entre

la Corée et la péninsule de Kouang-Tung. Avec leurs nombreuses ramifications, ces montagnes forment une ligne de démarcation des eaux, et divisent naturellement le pays en Mandchourie du nord, et Mandchourie du sud.

Près de la frontière coréenne, elles sont couvertes de forêts inextricables, et manquent entièrement de routes; aussi est-il très difficile d'opérer dans ces parages avec de la cavalerie ou de l'artillerie.

La division de cosaques de Sibérie, commandée par le général Rennenkampf, a déjà perdu, dans cette région inhospitalière, un si grand nombre de chevaux, qu'elle sera bientôt obligée de se retirer pour procéder à la remonte des escadrons.

Presque chaque jour, maintenant, on entend parler de nouveaux exploits des Koungouses.

Hier, ils ont assailli un employé de chemin de fer qui se rendait en wagonnet, avec une équipe de coolies, pour réparer la voie à quelques verstes au sud de Liao-Yang. A l'approche des Koungouses, les coolies s'enfuirent, abandonnant le malheureux employé, qui fut dépouillé de tout ce qu'il portait sur lui, puis mutilé d'une façon barbare par les brigands.

Les Chinois sont passés maîtres dans l'art de torturer leurs semblables. Tout ce qui a été inventé au Moyen âge est loin d'égaler, en fait de raffinement cruel, les supplices en usage dans l'Empire du Milieu.

Quand les fermiers chinois réussissent à se saisir de la personne d'un Koungouse, ils lui font subir les plus



LIAO-YANG — BRÈCHE PRATIQUÉE PAR LES SOLDATS RUSSES
DANS LA MURAILLE DE LA VILLE INDIGÈNE

affreux traitements. Que dites-vous, par exemple, de ce genre de torture très simple, en usage en Mandchourie, qui consiste à mettre la victime dans un chaudron vide qu'on chauffe à blanc? Comme par ironie, les Célestes ont donné à ce procédé une dénomination empruntée à la civilisation occidentale. Ils appellent cela « le chemin de fer ».

Liao-Yang. Dimanche 9 mai. — Sous les arbres, à l'abri des murs séculaires qui entourent la vieille tour coréenne, un Caucasien entreprenant a établi un jardin restaurant.

La musique militaire y joue plusieurs fois par semaine. Par les belles soirées, toutes les tables sont occupées. C'est un endroit très couru des officiers, des employés des administrations, des correspondants de journaux, et aussi des quelques femmes publiques que les péripéties de la guerre n'ont point effrayées.

Comme récréation, le jardin possède, en outre, un jeu de boules bien installé, et un spectacle de cinématographe sur une petite scène en plein vent. Depuis qu'un officier de cosaques s'est adonné, un soir, à une galopade effrénée entre les tables des consommateurs, il est défendu d'entrer, dans le jardin, à cheval. Quand il se fait tard, les disputes, les bagarres à la suite de trop copieuses libations n'y sont pas chose rare, et dégénèrent parfois en coups de sabre.

Plusieurs missionnaires étrangers sont établis à Liao-Yang. J'ai souvent rencontré, dans mes promenades,

les deux missionnaires américains, avec leurs femmes.

Les missionnaires protestants sont presque tous mariés. Le grand-duc veut bien recevoir, aujourd'hui, le missionnaire français, le père Corbel. C'est un brave homme, qui est depuis quinze ans en Chine. Vêtu d'une soutane, et coiffé d'un chapeau à larges bords, il porte un petit panier rempli de produits de son jardin, de radis, de jeunes salades, d'asperges, de fruits, qu'il demande la permission d'offrir à Son Altesse Impériale.

Le père Corbel est fortement intimidé à l'idée qu'il va être présenté au cousin du Tsar; mais le grand-duc, qui est touché de l'aimable attention du missionnaire, a bientôt fait de le mettre à l'aise en l'accueillant avec son affabilité habituelle, et en le questionnant sur sa vie parmi les Chinois.

Le père Corbel nous raconte alors plusieurs épisodes intéressants de la dernière guerre. Ainsi, il s'est défendu dans un village, avec une quarantaine de Chinois convertis, pendant vingt et un jours, contre plus de deux cents Boxers. Ceux-ci réussirent à démolir l'église à coups de canon. Les assiégés n'avaient que de vieux fusils se chargeant par la culasse, et fort peu de poudre; mais la plupart des obus que leur envoyaient les Boxers n'éclataient pas, et purent leur servir de munitions, histoire d'ouvrir les projectiles avec précaution.

Une seule fois un obus éclata pendant cette opération périlleuse et tua plusieurs des assiégés.

Il y a maintenant en Mandchourie environ treize mille Chinois convertis au christianisme. Les missionnaires catholiques y mènent une existence plus souvent pénible, et partagent le modeste genre de vie de leurs fidèles.

Quand le père Corbel sortit du wagon du grand-duc, je l'accompagnai encore quelques pas, et lui demandai ce que les Chinois du peuple pensaient de l'approche des Japonais.

« Les Japonais, me dit-il, lors de leur occupation du pays pendant la guerre de Chine, ont laissé une bonne impression parmi la population indigène. Non seulement ils n'ont point abusé de celle-ci, mais encore leur domination passagère a-t-elle marqué une période d'ordre et de sécurité pour le pays.

Il ne faudrait pas s'étonner si le peuple envisage leur venue comme celle de libérateurs qui mettront un terme à l'oppression des mandarins, mais ils craignent cependant pour leurs récoltes, pour leurs fermes, de voir arriver les masses armées dans le pays. »

Liao-Yang. Lundi 10 mai. — Journée monotone, à ciel couvert. Il n'est plus question de se retirer de Liao-Yang et les travaux de protection et d'assainissement de la place sont poursuivis plus activement que jamais.

Dans la soirée, nous avons la visite de notre ami C. Greaves. Parti avant nous de Pétersbourg, avec le train sanitaire organisé par la grande-duchesse

Wladimir, il est resté un mois et demi à Touloune, en Sibérie, où il a été obligé d'attendre que la voie encombrée de trains militaires fut ouverte aux trains sanitaires.

Le train dont il a la charge est resté à Yentaï, à quelques verstes au nord de Liao-Yang.

Liao-Yang. Mardi 11 mai. — Dans la matinée, nouvelle revue des troupes des régiments de Sibérie.

Le capitaine Markosoff, qui campe avec sa sotnia de cosaques à 4 verstes de la gare, invite le grand-duc à venir dîner et passer la soirée dans la *fansa*, ou ferme chinoise, qu'il habite. Demidoff fait charger sur une charrette des boîtes de conserves, et quelques bouteilles de vin; on trouve toujours des œufs pour faire une omelette, et il y aura de quoi se régaler et passer agréablement la soirée.

Liao-Yang. Mercredi 12 mai. — C. Greaves nous fait les honneurs du train hôpital, organisé sur l'initiative de la grande-duchesse Wladimir. C'est un train superbe, composé de dix-sept wagons spacieux, bien aérés, avec un wagon-salle à manger pour le personnel, un wagon-cuisine, un wagon-pharmacie, un wagon servant de salle d'opération, plusieurs cabinets de bain, etc.

Il peut recevoir aisément deux cents malades ou blessés. Le personnel se compose du colonel Buch, chef du train, du docteur en chef Doukat, d'un docteur auxiliaire, d'un chirurgien, d'une quinzaine de sœurs



LIAO-YANG — LA PRISON CHINOISE

et de quelques aides sanitaires recrutés parmi des étudiants en médecine.

Le soir, à sept heures, le grand-duc est invité à dîner à la Croix Rouge par l'écuyer de la cour, Radzianko, un grand seigneur russe, qui a organisé à ses frais une équipe sanitaire, et un hôpital mobile.

CHAPITRE VIII

Une prison chinoise. — L'accident du prince de Bourbon. — Une conférence à Moukden. — Les Japonais s'emparent de Kin-Tchéou. — Mouvement offensif de l'armée russe au sud-est. — Dalny est évacué. — Proverbe sibérien. — La chaleur et l'équipement du soldat. — L'artillerie japonaise. — Les cosaques. — Un échec à Vafangau.

Liao-Yang. Jeudi 13 mai. — Le prince de Bourbon, qui ne manque aucune occasion de voir décapiter des Chinois, me propose aimablement de l'accompagner au *Yamen*, dans la ville indigène.

Deux gendarmes chinois en gardent l'entrée; mais ils nous laissent pénétrer librement dans la cour.

La prison est un hangar infect, fermé comme un poulailler par une forte grille de bois, devant laquelle se tient le geôlier, un vieux Chinois, à la figure canaille, portant un paquet de grosses clés attaché à sa ceinture.

Au fond de cette cage, une trentaine de malfaiteurs à peine vêtus, les pieds chargés de lourdes chaînes, sont accroupis dans la plus repoussante saleté.

Avec leurs yeux hagards, leurs cheveux ébouriffés et leur air affamé, les prisonniers ressemblent plutôt à des bêtes fauves qu'à des êtres humains.



LE GRAND-DUC BORIS ET LE PERSONNEL MÉDICAL ET SANITAIRE DU TRAIN-HÔPITAL DE S. A. I. LA GRANDE-DUCHESSE WLADIMIR

Plusieurs d'entre eux sont enfermés dans cet antre depuis plus d'un an. En Chine, la prison ne figure pas parmi les pénalités. C'est simplement un lieu de détention où l'accusé, le témoin et le condamné attendent que la justice ait parlé! Sous le rapport de la nourriture, les malheureux en sont réduits à ce que leur apportent leurs parents. Le gardien, peu scrupuleux, extorquera autant d'argent qu'il pourra des parents riches, et laissera mourir de faim les pauvres diables qui sont abandonnés par leur famille. Malheur à ceux qui cherchent à cacher leur argent dans la bouche au moment où ils sont incarcérés. Pour le leur faire rendre, il est d'usage de leur faire plonger la tête dans le baquet aux ordures, qui est le seul ustensile de la prison.

Si l'accusé meurt en prison, ce qui arrive assez souvent, il n'y aura pas de poursuite.

Les juges et les greffiers habitent des maisons basses, rangées autour de la cour.

Mais voici le mandarin préposé à l'application de la justice. Il sort à grand apparat d'une cour contiguë, le gong résonne et la sentence de mort par décapitation est lue à haute voix devant les trois condamnés.

Ces derniers ont été portés hors de la prison, car les pièces de bois qui enserrent leurs chevilles les empêchent de faire un pas.

Les gendarmes s'approchent d'eux, leur font endosser une blouse, puis leur lient les mains derrière le dos, leur mettent une baguette en travers la bouche, pour qu'ils ne puissent pas crier, et les placent chacun sur une

charrette. Tous les trois sont des Koungouses convaincus de meurtre ou de vol, crimes qui en Chine entraînent également la peine de mort. Durant toutes ces opérations ils n'ont pas bronché. Impossible de lire la moindre émotion sur leur visage. L'un d'eux ne cesse de sourire hideusement ; qui sait, du reste, quelles tortures ils ont déjà subies?

Pour faire avouer leurs crimes aux accusés, les magistrats chinois emploient les moyens les plus cruels. Il est très rare qu'ils aient recours au serment, car ils sont persuadés qu'il n'y a pas de serment qui tienne quand un homme est décidé à ne pas dire la vérité.

Pressuré cruellement, torturé, l'accusé finit généralement par avouer le crime qui lui est imputé. Il ne gagnerait rien, du reste, à nier jusqu'au bout, car s'il nie, il n'échappera pas non plus à la sentence de mort. On lui coupera la tête pour ne pas avoir avoué son crime. Une fois les condamnés attachés sur les charrettes, le mandarin entra dans sa chaise à porteurs et le cortège, composé de soldats, de gendarmes armés de grands sabres à deux mains, et de représentants de la justice munis de longs fouets, se mit lentement en marche.

Une cinquantaine de curieux, parmi lesquels plusieurs agents militaires étrangers à cheval, suivirent cette sinistre procession à travers les rues de la ville, jusqu'à la place où les condamnés furent décapités. Vu leur fréquence, les spectacles de ce genre ne sont pas très courus par le peuple.



LIAO-YANG — KOUNGOUSES SORTIS DE LA PRISON POUR ÊTRE EXÉCUTÉS

Nous déjeunons aujourd'hui dans le train sanitaire de la grande-duchesse Wladimir, avec C. Greaves, le personnel médical, les sœurs. Plusieurs de ces dames sont de bonne famille. Le service est fait à tour de rôle par les deux plus jeunes. Partout, à la cuisine comme à la salle à manger, règne la propreté la plus minutieuse.

Dans l'après-midi, le train recevra une centaine de soldats malades et quelques blessés, puis il repartira pour Kharbine.

Selon son habitude, le prince de Bourbon était parti à cheval pour faire sa promenade du soir aux alentours du camp. En galopant dans une prairie, son cheval s'est pris la jambe dans un trou profond, et a culbuté si malheureusement que le cavalier fut précipité à terre la tête la première.

Au dire du médecin, appelé pour le soigner, le prince aura besoin d'une huitaine de jours pour être guéri de ses blessures à la joue gauche, mais il y a lieu d'espérer que cet accident n'aura pas de conséquences sérieuses.

Liao-Yang. Vendredi 14 mai. — L'anniversaire du couronnement de Sa Majesté l'Empereur est célébré à l'église par un service religieux. Après cette cérémonie, le grand-duc reçoit les derniers arrivés des agents militaires, un capitaine d'artillerie américain, et deux Roumains, le capitaine Gaïsseanu et le major Charalambi, ainsi que le colonel Buch et le docteur Doukat, du train sanitaire de la grande-duchesse Wladimir.

On commente beaucoup, à Liao-Yang, le départ du

général Kouropatkine. Il s'est rendu dans l'après-midi à Moukden, pour conférer, dit-on, avec le vice-roi, au sujet de la situation militaire.

A en croire les plus initiés aux secrets d'état-major, le vice-roi, désirant porter secours à Port-Arthur, serait d'avis de faire avancer des troupes dans la direction du sud, tandis que le général Kouropatkine voudrait se concentrer à Liao-Yang, et préconiserait une tactique de temporisation pour pouvoir agir ensuite avec une masse plus forte. Depuis hier, le bruit court que les Japonais se sont emparés de la forte position de Kin-Tchéou, c'est-à-dire de la clé de la péninsule de Kouang-Tung.

A onze heures du soir, le train du général Kouropatkine entre en gare de Liao-Yang, mais ne revient pas à sa place habituelle sur la ligne de garage. Dans quelques heures, il va continuer sa route dans la direction du sud.

Demidoff, qui a été à la gare, aux informations chez les aides de camp du général, revient à la hâte annoncer que le généralissime a proposé au grand-duc de l'accompagner à Haï-Tcheng. Les ordres sont aussitôt donnés pour que le wagon du grand-duc soit détaché de notre train, et attaché à celui du commandant en chef. Haï-Tcheng est sur la ligne du chemin de fer, à 60 verstes au sud de Liao-Yang.

Nolens, volens, le général Kouropatkine s'est décidé à faire avancer sur Vafangau le corps commandé par le général Stackelberg.

C'est pour faire l'inspection des troupes qui vont

marcher au-devant de l'ennemi, qu'il se rend cette nuit à Haï-Tcheng.

Liao-Yang. Samedi 15 mai. — A qui faut-il ajouter foi? aux Chinois, qui assurent que la prise de Kin-Tchéou a coûté dix mille hommes à l'ennemi, ou aux télégrammes de Tokio, d'après lesquels l'armée japonaise n'aurait perdu le premier jour à l'assaut de cette position que huit cents soldats?

Le combat ayant duré plusieurs jours, on ne sait pas encore d'une façon précise quel a été le chiffre total des pertes réciproques, mais les chiffres accusés par les Japonais, pour la première journée, paraît très en dessous de la vérité.

Le prince Jaime de Bourbon, encore très ébranlé de sa chute de cheval, reste alité dans notre wagon.

A quatre heures de l'après-midi, le grand-duc revient de Haï-Tcheng, avec le train du général Kouropatkine, après avoir assisté à la revue de la Ire division des tirailleurs de Sibérie, qui va partir pour le sud.

Liao-Yang. Dimanche 16 mai. — Dès le matin, le grand-duc se joint au général Kouropatkine pour faire, à cheval, l'inspection des forts construits aux environs de Liao-Yang.

Le cortège militaire du généralissime, au milieu duquel flotte un étendard blanc, l'emblème du commandement suprême de l'armée de Mandchourie, est toujours très imposant.

A la Croix Rouge, le chambellan Alexandrowsky, l'habile organisateur du service sanitaire, vient d'augmenter son domaine d'une maison et d'un jardin. Pour l'inauguration, il a invité aujourd'hui le grand-duc, sa suite et plusieurs officiers de l'état-major du généralissime. Le jardin est très abrité, et les pavillons où l'on nous sert du thé seront d'une grande ressource pour les convalescents durant les chaleurs de l'été.

Liao-Yang. Lundi 17 mai. — Protégée par la flotte, la deuxième armée japonaise, forte de trois divisions et d'un corps de réserve, a débarqué librement sur la péninsule. Le général Oku, qui la commande, a pu mettre en ligne, devant Kin-Tchéou, des forces bien supérieures en nombre à celles des troupes commandées par le général Fock.

Ce dernier n'a pu lui opposer, en effet, que dix mille hommes, mais la position était défendue par des batteries et de nombreux retranchements. Pour s'en emparer, les Japonais furent obligés de livrer trois jours de suite des assauts désespérés, qui ont coûté la vie à des milliers de soldats. A mesure qu'ils approchaient des bastions, des bataillons entiers étaient littéralement fauchés par les batteries russes.

L'état-major nippon avoue maintenant une perte totale de huit mille hommes, tués et blessés. De leur côté, les Russes ont perdu, dit-on, un peu moins de deux mille soldats, dont mille deux cents blessés, et se sont repliés sur Port-Arthur. Quant aux pièces d'artillerie

de gros calibre, qui défendaient la position, elles sont presque toutes tombées entre les mains de l'ennemi.

Heureusement que la plupart de ces canons étaient de vieux modèle; ils avaient été enlevés aux Chinois en 1900, et les artilleurs russes, avant de les abandonner, eurent le temps de les mettre hors de service.

Possédant Kin-Tchéou, les Japonais sont désormais maîtres de l'isthme. En se repliant lentement sur Port-Arthur, les Russes détruisent ce qu'ils peuvent sur leur passage, et ne cèdent que pas à pas devant l'ennemi.

Liao-Yang. Mardi 18 mai. — Des officiers de cavalerie revenus du front de l'armée racontent que la population indigène, à Feng-Hoang-Tcheng, est très peu contente de la venue des Japonais et qu'elle souhaite ardemment le retour des Russes. Les Japonais paient très mal, disent-ils, et le plus souvent en assignats; ils ne se gênent pas non plus pour violenter les femmes, point sur lequel le Chinois est très susceptible.

En outre, ils répandent depuis quelque temps dans le pays une grande quantité de faux billets d'un rouble. On nous montre quelques-unes de ces contrefaçons; elles sont si bien imitées, qu'il est facile de s'y méprendre. Les Célestes en font maintenant commerce, et vendent cent billets faux d'un rouble pour 30 roubles.

Près de *Vansaline*, un succès de la cavalerie russe a été signalé. Deux escadrons de cosaques ont surpris et mis en complète déroute un détachement de cavalerie japonaise.

En poursuivant l'ennemi avec leurs piques, les cosaques ont eu vingt-cinq hommes blessés et six tués. Le cosaque se sert, à l'attaque, d'une pique, arme redoutable, au moyen de laquelle il empale l'adversaire; il abandonne généralement la pique avec la victime, et continue à charger avec son sabre. C'est très rare, du reste, que la cavalerie japonaise accepte le combat. Le plus souvent elle se retire à l'approche de l'ennemi, et l'infanterie, dont elle ne s'éloigne jamais beaucoup, avance aussitôt pour la soutenir.

Liao-Yang. Mercredi 19 mai. — Comme c'était à prévoir, après l'occupation de Kin-Tchéou, les troupes de la garnison de Dalny ont abandonné la place et se sont repliées sur Port-Arthur. Les habitants, pour la plupart des employés: n'ont eu que trois heures pour faire leurs paquets et prendre la route de Port-Arthur. Beaucoup d'entre eux ont été obligés de faire à pied les 50 verstes qui les séparaient de la forteresse.

Actuellement, les Japonais sont maîtres de Dalny. Ils ont occupé par voie de terre et sans coup férir la perle de la baie de Talien-Wan, qu'une ligne de mines sous-marines et quelques forts protégeaient seuls du côté de la mer. Espérons qu'ils ne vont pas détruire la coquette cité, qui était à juste titre l'objet de la fierté des Russes en Extrême-Orient, en même temps que le plus remarquable témoignage de leur esprit d'entreprise.

Malheureusement, quelques heures avant l'arrivée des



LIAO-YANG — SOLDATS CHINOIS

Nippons, les brigands chinois, semblables aux oiseaux de proie qui fondent sur les cadavres, ont eu le temps de s'adonner au pillage des habitations désertées. Il est clair maintenant que c'est contre Port-Arthur que se portera le prochain effort des Japonais. Déjà bloquée par la flotte ennemie, la citadelle va être investie par l'armée de terre.

Avec les troupes de la marine, c'est-à-dire avec les équipages des bâtiments de guerre, le général Stœssel dispose environ de quarante mille défenseurs, mais, si inexpugnable, si bravement défendue qu'elle soit, une forteresse doit forcément tomber le jour où elle vient à manquer de vivres et de munitions.

Suivant les uns, la place est fournie d'immenses approvisionnements et d'un stock de munitions suffisant pour une résistance d'un an et plus. Selon les autres, ce n'est pas le cas, et si la citadelle est abandonnée à ses propres ressources, il ne faut pas compter qu'elle puisse tenir plus de trois mois. On espère cependant que Port-Arthur pourra résister jusqu'à l'arrivée de l'escadre de la Baltique, attendue impatiemment pour le mois de septembre ou d'octobre, car si les Japonais réussissaient à s'en emparer avant cette époque, quel serait le sort de la flotte russe de renfort? Mais il est un point sur lequel tout le monde est d'accord : Port-Arthur, qu'il soit pris ou non, coûtera très cher aux Japonais.

Liao-Yang. Jeudi 20 mai. — L'événement de la

matinée est l'arrivée au quartier général d'un officier de cosaques de Port-Arthur, le prince Gantimouroff, le dernier des princes d'une tribu de Bouriates. Déguisé en bonze, grâce à sa connaissance de la langue chinoise et à son type mongol, il a réussi à passer la ligne des avant-postes ennemis. Les soldats japonais le fouillèrent et le questionnèrent, mais croyant qu'ils avaient à faire à un Chinois, ils le laissèrent continuer sa route.

Il ne faut pas s'imaginer que, depuis l'investissement, les communications avec Port-Arthur soient interrompues d'une façon absolue.

De temps à autre, de courageux officiers parviennent encore à rompre les lignes ennemies. Récemment, sur mer, un torpilleur russe commandé par le lieutenant Bourakoff, a profité d'un brouillard épais pour forcer le blocus et arriver en rade d'In-Keou, au grand étonnement des Anglais.

Parfois aussi, quelque hardi torpilleur se risque jusqu'à Tche-Fou pour expédier les dépêches du général Stœssel.

Liao-Yang. Vendredi 21 mai. — Le prince de Bourbon, rétabli de son accident, nous quitte, pour joindre à Haï-Tcheng le corps commandé par le général Stackelberg.

Liao-Yang. Samedi 22 mai. — Petit de taille, mais solide et alerte, simple d'allures, le général Kouropatkine

n'a rien du général de panache, du beau sabreur. C'est avant tout un travailleur infatigable.

Levé dès sept heures du matin, il ne se couche jamais avant minuit, et ne s'accorde guère qu'une sieste d'une demi-heure après le déjeuner, quand la chaleur est intense. Tous les jours, à huit heures du matin, nous le voyons, dans le wagon qui lui sert de cabinet de travail, entouré de ses généraux, étudiant des cartes et discutant des questions de tactique. Après quoi il monte à cheval, accompagné du grand-duc Boris et des officiers de son état-major, pour inspecter les travaux de fortification du camp, ou passer en revue quelque régiment nouvellement arrivé de Russie.

Dans l'après-midi, il lit les rapports qui lui sont envoyés par ses généraux, et accueille toujours aimablement les nombreux visiteurs qui se présentent à lui. Il visite fréquemment les ambulances, les hôpitaux; a pour chaque blessé une parole de consolation et d'encouragement. Aucun train hôpital ne quitte Liao-Yang sans avoir été inspecté par le généralissime.

Tous les soirs, il réunit des généraux et des officiers à sa table pour dîner, puis il se retire dans son cabinet de travail, et rédige le rapport quotidien qu'il expédie à Sa Majesté l'Empereur.

Les dépêches urgentes lui sont remises à n'importe quelle heure de la nuit.

Liao-Yang. Dimanche 23 mai. — Le grand-duc a reçu un grand nombre de caisses du comité de la Croix

Rouge d'Odessa, cadeau d'une société de bienfaisance serbe contenant des cigarettes, des couvertures, du linge. Il en surveille le déballage et se réserve de les distribuer personnellement aux blessés et aux malades, car il visite aussi presque chaque jour les ambulances. En attendant, nous casons cela dans un fourgon qui fera désormais partie intégrante de notre train. Avec ces dons précieux il y aura de quoi faire beaucoup d'heureux.

Liao-Yang. Lundi 24 mai. — Aucune nouvelle concernant les opérations militaires. Le grand-duc assiste dans la matinée à une revue de troupes et se rend, l'après-midi, dans le train hôpital de la grande duchesse Wladimir, qui est revenu à Liao-Yang chercher des soldats malades et des blessés. Jusqu'ici, l'état sanitaire des troupes est satisfaisant, mais le soldat se ressent de la forte chaleur du jour. La plupart des malades souffrent de l'estomac, de la dysenterie. « Le choléra et le typhus sont l'ami du soldat », nous disait en plaisantant, il y a quelques jours, un attaché militaire espagnol qui a fait la campagne de Cuba.

En Mandchourie, l'époque la plus à craindre pour les épidémies est celle qui suit la saison des pluies, c'est-à-dire la fin d'août et le commencement de septembre. Dans la dernière guerre de Chine, les troupes russes ont perdu deux mille hommes par le feu, tandis que près de sept mille hommes ont été évacués, ou sont morts de maladie.



LE GRAND-DUC BORIS DANS LES JARDINS DE L'HOPITAL DE LA CROIX ROUGE A LIAO-YANG

Au service religieux, célébré en l'honneur du jour de la naissance de Sa Majesté l'Impératrice Alexandra Féodorowna, succède, devant l'église, une parade d'un régiment sibérien. Le capitaine Zabotkine, qui sert sous les ordres du général Rennenkampf, est revenu pour soigner à Liao-Yang une légère blessure qu'il a reçue à la main.

Dans les régions sauvages avoisinant la frontière Coréenne, les cosaques ont un service très dur.

Malgré son excellente organisation, l'intendance ne saurait être toujours à même de suppléer à la nourriture des hommes et des chevaux durant leurs incursions aventureuses.

Faute de mieux, raconte Zabotkine, nos petits chevaux dévoraient les toits de gaolian des « fansa » ou fermes abandonnées. Les officiers eux-mêmes n'avaient bien souvent pour nourriture que du thé et des biscuits, et ne dédaignaient pas de manger des corbeaux, quand ils réussissaient à abattre quelques-uns de ces oiseaux.

En Mandchourie, comme en Chine, les montagnes ne sont guère habitées, on n'y rencontre pas de villages, et les quelques pâtres qui errent avec leurs troupeaux sur les hauteurs s'enfuient à l'approche des troupes.

Liao-Yang. Mercredi 26 mai. — Messe et service funèbre à l'église pour le repos de l'âme du colonel Starkoff, commandant du septième régiment de cosaques de Sibérie, tombé à la bataille du Yalou. Le

général Kouropatkine et le grand-duc accompagnent le corps du défunt à sa dernière demeure.

De jour en jour la poussière et la chaleur augmentent.

Je me suis souvent demandé pour quelle raison les Chinois se rasent le devant du crâne. C'est certainement aussi peu logique en été qu'en hiver. Les coolies portent un énorme chapeau de paille rond, en forme de bouclier ; mais les Chinois des classes aisées se promènent le plus souvent avec une simple calotte de soie et se contentent de garantir leur front des rayons brûlants du soleil au moyen d'un éventail. Toute l'année les Chinoises sortent nu-tête.

Connaissez-vous le proverbe sibérien, me dit un jour un officier plein d'esprit, mais très porté à la critique? Le voici : « Laisse-moi te nourrir aux frais de l'État et je te bâtirai une maison ! »

J'y pense involontairement, toutes les fois que j'entends parler des abus invétérés, dit-on, plus spécialement dans certains régiments de Sibérie et de cosaques.

Dans ces racontars, il faut sans doute faire la part de l'exagération, de la calomnie, mais s'il est vrai qu'il n'y a pas de fumée sans feu, les chefs peu consciencieux qui remplissent leurs poches au détriment du bien-être matériel du soldat, ne seraient pas du domaine de la fiction.

Voilà pourquoi, me dit-on, certains chefs d'escadron

tiennent tant à rester le plus longtemps possible dans leur charge, dont ils tirent un revenu mensuel considérable en majorant les prix de la nourriture des hommes et du fourrage des chevaux.

Toujours pas de nouvelles du rayon des hostilités.

Liao-Yang. Jeudi 27 mai. — La chaleur est accablante ; les soldats portent tous maintenant de larges blouses en toile grise, et les officiers, dont les équipements sont du reste parfois très fantaisistes, se font faire au plus vite, par les tailleurs indigènes, des blouses en toile de soie écrue. Cela n'a rien de militaire, mais c'est commode.

Quant à la « papach », ou bonnet à poils du soldat, tant vantée, elle est très agréable à porter en hiver, et fait aussi bon usage en été, au Caucase, où la température est sèche, mais par les chaleurs humides de l'été mandchourien, c'est une coiffure gênante et peu pratique. D'un autre côté, la petite casquette de toile du soldat ne garantit pas du tout la tête des rayons du soleil. Il faut s'attendre à de nombreux cas d'insolation parmi les troupes.

Liao-Yang. Vendredi 28 mai. — Le bruit court, à Liao-Yang, que la division de croiseurs de Vladivostock, se composant de trois grands croiseurs cuirassés de premier rang, le *Gromoboï*, la *Rossia* et le *Rurik*, a réussi à forcer le blocus et à rejoindre l'escadre de Port-Arthur, après avoir livré un combat naval, au cours

duquel un cuirassé japonais et deux croiseurs auraient été coulés.

La nouvelle est de source chinoise et, par conséquent, sujette à caution. A l'état-major on ne sait encore rien de cette affaire. De tous les côtés, j'entends vanter l'excellente organisation de la Croix Rouge, qui est toujours et partout à la hauteur de sa tâche difficile. Par contre, au dire des officiers, le service médical militaire laisse parfois à désirer. Il est vrai que son activité est limitée par certains règlements, que les moyens matériels dont disposent ses chefs sont beaucoup plus restreints et que, par conséquent, l'outillage médical et chirurgical est forcément moins complet.

La Croix Rouge peut se permettre, dans l'aménagement des hôpitaux et l'outillage chirurgical, un luxe qui ne saurait être de mise dans une institution strictement militaire.

Liao-Yang. Samedi 29 mai. — Dans un pays montagneux où les routes font défaut, où les seuls chemins existants suivent souvent des ravins que les pluies transforment subitement en torrents impétueux, il n'est guère possible d'opérer avec des batteries de campagne. Les canons légers d'artillerie de montagne peuvent seuls surmonter les difficultés du terrain.

Tandis que les Japonais sont largement fournis en artillerie légère, cette dernière fait encore presque entièrement défaut aux troupes russes, nullement préparées à faire la guerre dans les montagnes.

Il est arrivé maintes fois aux artilleurs d'être obligés de laisser en arrière des pièces de canon embourbées que les chevaux étaient hors d'état de traîner.

Tous les officiers qui ont été témoins des combats du Yalou sont unanimes à reconnaître la précision du tir et la mobilité de l'artillerie ennemie.

De nos jours, c'est surtout l'artillerie qui décide des victoires, et il est certain que l'armée japonaise dispose dans ce moment d'un nombre de canons bien supérieur à celui de l'armée russe en Mandchourie. Il paraît aussi que les cartes de l'état-major nippon sont plus exactes que celles de l'état-major russe. C'est là un point d'une grande importance pour le tir à grande distance.

Si la cavalerie japonaise, peu nombreuse, évite autant que possible tout engagement, pour ne faire qu'un service de reconnaissance, les cosaques, eux, sont non seulement de précieux éclaireurs, mais aussi des cavaliers intrépides. Par leurs raids audacieux, ils jettent continuellement l'alarme dans les bivouacs ennemis, et résistent même aux plus fortes fatigues.

Le cosaque adore réquisitionner, trouve partout quelque chose à se mettre sous la dent, et partagera volontiers son modeste repas avec ses officiers, si ces derniers sont à court de provisions.

A l'attaque, le cosaque entend que l'officier marche à la tête de sa compagnie; mais, une fois que l'officier a fait preuve de bravoure devant ses hommes, ces derniers se sacrifieront volontiers pour lui.

Il arrive cependant que les cosaques tournent bride

au premier feu. Ne croyez pas que ce soit une fuite. Après avoir mis leurs chevaux à l'abri des balles, ils retournent courageusement à l'attaque avec leurs fusils. Vous rencontrez parmi les cosaques d'excellents tireurs.

Comme les Japonais ont une double ligne d'avant-postes, les éclaireurs russes qui échappent à la première réussissent rarement à éviter la seconde. Nombre d'officiers et de cosaques ont disparu de cette façon.

Jusqu'ici, rarement les Russes sont parvenus à faire des prisonniers. Plutôt que de tomber vivants entre les mains de l'ennemi, le soldat nippon se donnera la mort. Les officiers japonais font croire à leurs soldats que les Russes infligent les pires traitements aux prisonniers. Le combat terminé, les Japonais trouvent presque toujours moyen de retirer leurs blessés et leurs morts, ils ne les abandonnent presque jamais à leurs adversaires.

D'après le témoignage des officiers revenus du front de bataille, l'infanterie japonaise ouvre habituellement le feu à une très grande distance. Elle est prodigue en cartouches, mais son tir laisse à désirer comme précision. Les tirailleurs sont bien embusqués et savent merveilleusement tirer parti de tous les avantages du terrain ; avec les fusils à longue portée, et l'emploi de la poudre sans fumée, il est parfois difficile, dans les montagnes, de découvrir d'où vient le feu.

« Quand, en passant dans quelque vallon boisé, nous entendions siffler les balles, me disait un officier, nous étions obligés de descendre de nos chevaux pour exa-

BARBIERS CHINOIS PRÈS DE LA GARE DE LIAO-YANG

miner les trous qu'elles faisaient sur le sol, et pouvoir nous rendre compte approximativement de la direction du feu de l'ennemi. »

Liao-Yang. Dimanche 30 mai. — Au cours de ma promenade quotidienne, je suis entré ce matin dans une petite *fansa*, ou habitation chinoise, de pauvre apparence. Des pourceaux noirs et quelques chiens, semblables à des hyènes, mais nullement agressifs, erraient dans la cour. Dans la maison, dont les murs étaient d'argile, deux Chinois et une Chinoise fumaient, paresseusement étendus sur le *kang*, ou poêle en brique, qui sert de lit à toute la famille, tandis que de jeunes enfants se roulaient par terre, nus comme des vers, à côté d'un gros porc qui dormait près du foyer.

Quelques écuelles grossières, une bassine pour faire la cuisine et des nattes de *gaolian* constituent tout le mobilier de ces taudis, où la lumière ne pénètre que par une petite fenêtre tendue de papier huilé.

Quand on s'est rendu compte de la saleté qui règne dans un intérieur chinois, on ne s'étonne plus que les Célestes soient couverts de vermine.

Dans un groupe de coolies qui font la sieste, vous en voyez toujours quelques-uns s'adonnant sans pudeur à la chasse aux parasites importuns, opération parfois difficile, et pour laquelle ils se rendent mutuellement de petits services.

Le Chinois du peuple est un être foncièrement malpropre ; il ne fait guère usage de l'eau pour sa toilette,

et ne répare jamais ses vêtements, qui finissent par pendre en loques sur son corps.

La tresse de ses cheveux marque toujours une tache graisseuse dans le dos, sur le sarrau bleu, sous lequel il ne porte aucune espèce de linge. Quant aux enfants, qui passent la journée à se traîner dans la boue ou dans la poussière, ils ne sont jamais lavés. Avec leurs pieds mutilés, les femmes sont, du reste, incapables de se rendre utiles dans les travaux du ménage. Je n'en ai jamais vu portant un fardeau quelconque, sauf parfois des enfants en bas âge. Elles n'ont de soin que pour leur coiffure, et sont tout aussi malpropres que les hommes.

Liao-Yang. Lundi 31 mai. — Le général Kouropatkine est parti, dans la nuit, pour aller donner des ordres au général Stackelberg. Comme la fois précédente, le grand-duc Boris a fait attacher son wagon au train du généralissime, et a quitté Liao-Yang, accompagné de ses aides de camp, pour ne revenir que dans la soirée.

Les avant-postes des troupes commandées par le général Stackelberg ont engagé aujourd'hui même le combat.

Comme hôtes de passage, nous avons maintenant dans notre train le colonel Kaufmann, le capitaine Markosoff et C. Greaves.

Liao-Yang. Mardi 1er juin. — Les deux armées

russe et japonaise sont, dans ce moment, aux prises, sur les hauteurs avoisinantes de Vafandiane.

On attend anxieusement de savoir si les troupes commandées par le général Stackelberg réussiront à vaincre la résistance des divisions japonaises qui leur disputent la route du sud. Peut-être serait-ce le signal d'un mouvement offensif, plus général, du côté russe.

Le comte Adam Zamoyski, arrivé dans la matinée de Moukden, est invité à déjeuner par le grand-duc Boris. Il porte la petite tenue de l'uniforme de maître des cérémonies de la cour impériale, et a été préposé par S. M. l'Impératrice à la distribution des cadeaux destinés aux soldats et aux officiers.

Dans sa sollicitude pour les soldats de l'armée mandchourienne, Sa Majesté a destiné, de sa cassette privée, un million de roubles pour l'achat de ces cadeaux.

Liao-Yang. Mercredi 2 juin. — L'avance, au sud-est, du corps commandé par le général Stackelberg n'a pas réussi. En face de forces très supérieures en nombre, le général a été obligé d'abandonner les positions conquises le premier jour, au prix de grandes pertes. On parle de plus de deux mille soldats blessés ou disparus, et de huit cents tués. Une trentaine d'officiers sont morts, soixante-quinze sont blessés. Plusieurs canons à tir rapide ont été perdus. Ce n'est qu'après avoir livré, pendant un jour, une résistance acharnée, que les Russes se sont repliés sur Vafangau.

On se demande, maintenant, si les Japonais vont

poursuivre leurs adversaires, ou s'ils se contenteront de l'avantage remporté, et retourneront leurs forces contre Port-Arthur.

Deux aides de camp du général Kouropatkine, le prince Ouroussoff et le comte Bobrinski, dînent ce soir chez le grand-duc. Ils nous disent que le généralissime ne s'est pas départi de son calme habituel, et qu'il a craint un instant que les pertes ne fussent plus grandes.

Liao-Yang. Jeudi 3 juin. — Nous étions très inquiets, depuis plusieurs jours, sur le sort d'un de nos amis, le comte Benckendorff, officier de cosaques, qui a été envoyé par son commandant, le général Rennenkampf, en reconnaissance avancée dans le rayon ennemi.

Les camarades craignaient déjà qu'il n'ait disparu, ainsi que ses soldats; soit qu'ils fussent tombés frappés par les balles japonaises, soit qu'ils eussent été les victimes de quelque guet-apens de la part des Koungouses.

Heureusement que ces craintes n'étaient pas fondées. Le comte Benckendorff vient d'arriver sain et sauf au quartier général; il nous raconte les péripéties de son intéressante chevauchée, et les circonstances périlleuses qui ont fait croire à sa disparition.

On connaît aujourd'hui les détails des combats sanglants de Vafandiane et de Vafangau.

Malgré des prodiges d'élan et de courage, malgré la

supériorité de leur artillerie, durant la première journée, les Japonais n'ont pas réussi à déloger les Russes des positions qu'ils occupaient.

L'aile gauche russe a brillamment repoussé toutes les attaques; mais, durant la nuit, le général Oku reçut une division de renfort et, le deuxième jour au matin, il fit avancer ses troupes contre la droite russe. En même temps, le général Stackelberg, confiant dans les succès que son aile gauche avaient remportés la veille, lui ordonnait d'avancer et de tourner le flanc droit de l'ennemi. Ces deux mouvements tournants furent exécutés simultanément par les deux armées.

Les Russes, sous les ordres du général Gerngross, avançaient toujours et se battaient avec un acharnement héroïque. Dans l'ardeur du combat, les soldats croyaient à la victoire. Ils ignoraient qu'ils risquaient d'être enveloppés par les forces ennemies.

La situation des Russes étant devenue fort critique, pour éviter une défaite, la retraite fut ordonnée et les régiments russes se retirèrent, en combattant, sur Vafangau, soutenus par la cavalerie du général Samsonoff.

On se battit encore désespérément aux abords de la voie ferrée. Pendant que les trains partaient, les obus tombaient sur les maisons de la station. Des monceaux d'approvisionnements furent livrés aux flammes, pour que l'ennemi ne puisse pas s'en emparer.

Plusieurs centaines de morts et de blessés furent laissés sur le terrain, et une dizaine de canons à tir rapide tombèrent entre les mains des Japonais. Encore

une fois, faute de renseignements suffisants, on s'était trompé sur les forces numériques de l'adversaire, qui put placer cinquante mille hommes en rang de bataille, et faillit cerner les deux divisions russes.

On commente beaucoup l'échec de Vafangau, et comme il faut toujours qu'il y ait une brebis galeuse sur qui l'on puisse rejeter toute la faute, les histoires les plus invraisemblables courent sur le compte du général Stackelberg. On va jusqu'à prétendre, ce qui est une pure calomnie, qu'il dormait dans son wagon durant la bataille.

Il est avéré, au contraire, que le général a fait preuve de beaucoup de bravoure pendant le combat.

Liao-Yang. Vendredi 4 juin. — Le train hôpital de la grande-duchesse Wladimir est arrivé du sud dans la nuit, avec quatre cent cinquante blessés, dont quelques officiers. Il continue sa route sur Kharbine, suivi de près par deux autres trains sanitaires, également bondés de soldats, la plupart légèrement blessés.

Si nous en croyons les dépêches de Tokio, les Japonais n'auraient perdu dans le combat près de Vafangau que mille hommes, dont sept cents blessés ; mais, au dire des commandants des régiments qui ont pris part aux journées de Vafandiane, et de Vafangau, les pertes japonaises sont au moins égales à celles des Russes.

En relevant leurs morts, les Russes ont trouvé des cadavres mutilés par l'ennemi. Procès-verbal en a été dressé, sur la demande du général Samsonoff, en

présence de plusieurs attachés militaires étrangers.

Les Japonais ont une véritable terreur des cosaques et nourrissent contre eux une haine féroce. Quand ils les attrapent, vivants ou morts, cette haine se traduit par des actes de barbarie qui font douter de leurs sentiments d'humanité.

Un infirmier prétend avoir vu les Japonais se ruer sur les blessés, les transpercer, les taillader en morceaux. Quoi qu'il en soit, cette constatation a produit la plus pénible impression. Il se peut aussi que les Koungouses, ces rôdeurs de champs de bataille, ne soient pas étrangers à ces crimes abominables.

Liao-Yang. Samedi 5 juin. — La bataille de Vafangau continue à défrayer toutes les conversations. Les réserves auraient été trop éloignées, et les flancs de l'armée n'auraient pas pu être protégés d'une façon efficace par la cavalerie, à cause du terrain montagneux.

Ici aussi, la proportion des officiers tués est relativement forte. L'officier russe est très courageux, et s'expose volontiers, trop peut-être; il considère comme une chose humiliante de se baisser, de se mettre à terre avec les soldats. Les Japonais, eux, tirent parti de tous les avantages du terrain pour l'attaque; ils rampent, se cachent, et leurs officiers, qui le plus souvent restent en arrière de leurs hommes, se dissimulent comme eux, s'ils le jugent avantageux.

Faisant porter une partie de son bagage par des

coolies, le fantassin japonais est beaucoup plus libre dans ses mouvements que le fantassin russe, qui est obligé de traîner son sac et un lourd manteau roulé en bandoulière autour de l'épaule. Il ne faut pas s'étonner que l'infanterie japonaise soit très rapide dans ses mouvements.

J'entends dire, aussi, que les soldats de certaines batteries des corps de Sibérie n'ont pas eu le temps de se familiariser avec les canons de système nouveau qu'ils ont reçu quelques mois avant la guerre.

On attend prochainement l'arrivée de la tête du onzième corps, de Karkoff. Il est suivi de près par celui de Varsovie. En tout, ce sont quatre-vingt mille hommes qui arrivent à point.

Nous avons passé notre journée à visiter des blessés dans les trains sanitaires. Le grand-duc leur a distribué à tous des cigarettes. A Liao-Yang, à Moukden, et à Kharbine, les hôpitaux et les ambulances regorgent de blessés. Que fera-t-on des soldats blessés si une nouvelle bataille meurtrière était livrée à bref délai?

Le prince de Bourbon est revenu à Liao-Yang, après avoir pris part à la bataille de Vafangau. Il a été témoin des cruautés révoltantes commises par des soldats japonais sur des blessés russes.

Avant de quitter la station de Vafangau, il a écrit sur un mur, en grosses lettres, avec du charbon, une protestation à l'adresse des officiers japonais.

Vraie ou fausse, une grosse nouvelle fait le tour du

camp : l'escadre de la Baltique aurait quitté les eaux russes, forte de cinquante-deux unités!

D'ici à deux mois, se plaît-on à dire, la situation aura changé entièrement, et l'armée japonaise pourrait bien être coupée de ses communications maritimes.

CHAPITRE IX

Le grand-duc Boris part pour le sud. — Sort des fermiers chinois. — Le Transmandchourien. — Marchands chinois. — Les renforts arrivent. — La Corée. — Le train sanitaire de l'Impératrice. — Charretiers chinois. — Mandchourie et colonisation. — Retour du grand-duc.

Liao-Yang. Lundi 7 juin. — On se fait générale ment une conception erronée de la puissance militaire du Japon, et des effectifs dont il dispose.

Ce matin, un attaché militaire étranger a cherché à me démontrer que les Japonais auront facilement sur le théâtre de la guerre quatre cent mille combattants, bien avant que leurs adversaires ne parviennent à en amener un nombre égal, par la voie du Transsibérien.

Il est certain que la Russie se trouve actuellement dans la situation pénible de ne pouvoir développer sa force en Mandchourie, à cause des dix mille kilomètres qui séparent son armée de la mère patrie.

Nul doute, qu'en gagnant du temps, elle ne parvienne à concentrer une armée de cinq cent mille hommes sur le théâtre de la guerre; mais alors se posera la question du ravitaillement.

Le Transsibérien suffira-t-il pour fournir des vivres

à un demi-million d'hommes, et jusqu'à quel point le pays, bientôt épuisé par le séjour des masses militaires, pourra-t-il contribuer à la nourriture des soldats ?

Cependant le général Huber, chef du service de l'intendance, ne doute pas qu'on puisse nourrir une armée de cinq cent mille hommes en Mandchourie.

« Ce n'est pas contre la Russie, mais bien contre quelques régiments russes, que les Japonais se battent. Nos ennemis ont fait, en outre, avancer l'élite de leurs troupes, pour nous porter les premiers coups, tandis que nous avons été obligés de leur opposer, en premier lieu, ce que nous avions sous la main. Certains régiments de Sibérie sont composés de 60 pour 100 de réservistes, c'est-à-dire d'hommes d'âge mûr, qui ne sont guère entraînés au service, et de 40 pour 100 de recrues, insuffisamment initiées au maniement du fusil. »

Liao-Yang. Mardi 8 juin. — La division des cosaques d'Orenbourg est arrivée de grand matin, et part directement pour le front. Elle est composée de beaux hommes, à figure martiale, montés sur de superbes chevaux. Si on se les représente en ligne serrée, chargeant l'ennemi avec leurs longues piques, on peut deviner les terribles ravages qu'ils doivent faire dans les rangs de leurs adversaires.

Il y a quelques jours, au sud de Kin-Tchéou, un petit détachement de cavalerie japonaise a été anéanti par un escadron de cosaques. « Nous les avons tous net-

toyés », disait le chef d'escadron, encore ensanglanté du carnage, en se passant les doigts sur la moustache.

Les plus à plaindre, dans cette campagne, sont certainement les pauvres fermiers chinois. Agriculteurs laborieux, ils n'aspirent qu'à pouvoir cultiver en paix le coin de terre où reposent leurs ancêtres, s'estimant heureux dans ce monde, s'ils peuvent se mettre à l'abri des rapines des Koungouses et des prévarications des mandarins.

Que leur importe la querelle que deux puissantes nations sont venues vider sur leur territoire?

Vainqueurs ou vaincus, les Russes et les Japonais n'en resteront pas moins, aux yeux des Chinois, sinon des ennemis, du moins des étrangers. Pour tous ces petits fermiers, quoiqu'il advienne, la guerre c'est la ruine. Quand on leur aura pris leurs bestiaux, détruit leurs récoltes, brûlé leurs villages, ils seront fatalement réduits à errer sans ressources dans la contrée. Maltraités, pourchassés de localité en localité par les obus et les balles, les uns iront grossir les rangs des Koungouses, des voleurs de grands chemins, des pillards de champs de bataille, tandis que les autres se réfugieront avec leurs familles, dans les villes, où ils accroîtront le nombre déjà considérable des mendiants.

A l'approche des soldats russes ou japonais, le paysan chinois prend peur, cache aussitôt sa femme et ses enfants, puis, s'il peut, les quelques pièces de bétail qui constituent sa fortune.

Les officiers en reconnaissance dans la montagne ont

souvent pris pour des espions les sentinelles que les indigènes postent au sommet des collines. C'est, en général, un vieillard, qui est chargé de faire la garde, et de prévenir les siens de l'approche de l'ennemi en leur faisant des signaux avec un petit drapeau. Plusieurs pauvres diables ont payé de leur vie les services qu'ils rendaient ainsi à leur famille, en lui donnant le temps de se sauver et de mettre le bétail en lieu sûr.

Les généraux russes ne sont pas inhumains, mais il leur est impossible d'éluder les cruelles nécessités de la guerre, de même que les généraux japonais ne se font pas faute, non plus, de canonner les villages chinois, de réduire à néant les fermes, et d'expulser les paisibles habitants de leur domaine paternel.

Il serait injuste d'accuser l'indigène de parti pris contre l'un des belligérants. Presque tous les officiers vous diront que le Chinois, quand il est mis sur la sellette, ne ment pas, et qu'il n'est pas difficile de lui faire dire ce qu'il sait, concernant la position et la force de l'ennemi. Mais si, quelques jours après, les Japonais viennent à occuper sa ferme, notre Chinois leur dévoilera tout naturellement ce qu'il aura appris sur les Russes.

En un mot, si le Chinois n'est pas toujours un ennemi, on ne peut guère compter sur lui comme sur un ami.

Un officier de cavalerie m'a raconté, cependant, qu'une fois, un Chinois lui a dévoilé la position d'un avant-poste japonais, et lui a indiqué en même temps

le meilleur moyen de le surprendre. Les renseignements du Céleste étaient parfaits, et l'opération réussit à merveille.

Questionné, plus tard, sur les motifs qui l'avaient poussé à agir de la sorte, il avoua que les Japonais lui avaient pris une vache, quelques jours auparavant. Pour se venger, il les trahit. Cela coûta cinquante hommes aux Japonais.

Liao-Yang. Mercredi 9 juin. — Depuis le départ du général Kouropatkine et de son état-major, la grande place de Liao-Yang, où stationnait son train, paraît déserte. On n'y voit plus ni généraux, ni officiers, ni estafettes.

La gare, par contre, est plus animée que jamais. Les trains militaires débarquent maintenant chaque jour, en moyenne, trois mille hommes. Si ce mouvement continue d'une façon aussi régulière, d'ici trois mois Kouropatkine aura quatre cent mille hommes sous ses ordres. Certaines parties de la Mandchourie sont très riches. Les récoltes promettent d'être bonnes en dehors du rayon des hostilités. Il sera donc aisé de ravitailler les troupes. Rien ne manque jusqu'à présent; sauf, pourtant, l'avoine pour les chevaux. L'esprit du commerce est très développé chez les Chinois. Un régiment a-t-il établi son bivouac quelque part, aussitôt les Célestes arrivent, avec leurs petits paniers ronds. Ils s'installent près des tentes, et vendent aux soldats du pain, du saucisson, des œufs, des cigarettes, des concombres.

LIAO-YANG — ARBA CHINOISE

Le soldat russe fait bon ménage avec eux, il s'explique par signes, tant bien que mal; marchande longtemps; montre la monnaie et finit toujours par s'entendre. Mais le Chinois ne lâche sa marchandise que monnaie en main, car il craint un peu de n'être pas payé. Il est pourtant très rare qu'un soldat se saisisse de la marchandise sans la payer.

Actuellement, les Chinois vendent beaucoup de blouses aux soldats. Donnez un modèle à un artisan chinois, et il vous fabriquera tout ce que vous voudrez.

J'ai vu des selles de cosaques, avec leur harnachement compliqué, parfaitement travaillées par des Chinois.

Ces derniers ne dédaignent aucun commerce de détail, si minime ou peu lucratif qu'il soit, et ils s'entendent fort bien au commerce en gros et à la spéculation.

On peut dire, d'une façon générale, que le marchand chinois est un homme de parole, qu'il respecte ses engagements, ce qui ne l'empêche pas de frauder, s'il le peut, sur la qualité ou le poids de la marchandise.

Tous les commerçants établis en Extrême-Orient, vous diront qu'ils préfèrent traiter des affaires avec des Chinois, qu'avec des Japonais; mais, comme dans l'Empire du Milieu la valeur du temps est chose inconnue, il faut s'armer de beaucoup de patience pour la plus petite transaction commerciale.

Liao-Yang. Jeudi 10 juin. — Un correspondant de

journal anglais demandait hier, à l'officier d'état-major chargé de contrôler les télégrammes et les lettres expédiés par les journalistes, quand la guerre pourrait bien finir? « Finir? lui répondit l'officier; mais elle n'a pas encore commencé! »

Beaucoup d'officiers pensent que la guerre ne sera même pas finie au printemps de 1905.

On sait que la presqu'île de Kouang-Tung a été donnée à bail à la Russie par la Chine, pour une période de vingt-cinq ans, et que le chemin de fer transmandchourien a été bâti, pour les deux tiers, avec des capitaux chinois. La zone expropriée au profit de la Russie, pour la construction de la ligne, comprend une étroite bande de terre, large de quelques centaines de « sagènes. » (La sagène est d'environ deux mètres.) C'est sur cette zone que le gouvernement russe a construit les gares et leurs annexes, les casernes, les maisons des employés, et autres bâtiments qui forment les agglomérations européennes tout le long de la ligne.

En une certaine mesure, la population indigène admet les avantages de la civilisation occidentale, surtout en ce qui concerne les chemins de fer. Elle fera volontiers usage des facilités de transport qu'on lui offre et, sous ce rapport, les Chinois ne sont pas exigeants. Ils aiment à s'entasser, à se serrer comme des harengs dans des fourgons, et sur les plates-formes des wagons de marchandises.

Cela ne veut pas dire qu'ils soient disposés à adopter, même superficiellement, notre civilisation et nos usages.

« Si nous cessons d'occuper le pays, m'assure un connaisseur de l'Empire du Milieu, les Célestes abandonneront, aussi vite qu'ils les ont adoptées, toutes les créations, toutes les innovations de la civilisation occidentale, pour en revenir à leurs anciens usages, à leurs moyens primitifs de transport, à leur routine séculaire. »

A leurs yeux nous sommes, et nous resterons, malgré tout, des barbares.

Qui sait, cependant, si les succès des Japonais ne serviront pas d'exemple et de leçon au gouvernement chinois ?

On entend dire couramment que les Européens qui connaissent le mieux la Chine, sont précisément ceux qui en désespèrent le plus. En tous cas, le jour où, confiant dans sa propre force, le Chinois refusera de courber plus longtemps la tête devant la supériorité des blancs, ce jour-là le péril jaune cessera d'avoir une acception purement économique.

La cause de la Russie, en Extrême-Orient, pourrait bien être aussi celle des Européens en Asie.

Liao-Yang. Vendredi 11 juin. — Une quinzaine d'espions et Koungouses, surpris quand ils faisaient des signaux aux Japonais, sont amenés ce matin devant les autorités russes.

S'ils sont reconnus coupables, ils seront livrés au gouverneur chinois de Liao-Yang, qui se chargera de les faire décapiter. C'est sans doute pour cette raison,

que le gouverneur chinois arrive au quartier général, dans sa chaise à porteurs, précédé du parasol rouge emblématique. Ses coureurs vont aussi vite que les petits chevaux que montent les mandarins et les soldats de sa suite. Beaucoup de Chinois s'adonnent à l'espionnage. Un de leurs moyens préférés est de se servir des chapeaux de paille, qui contiennent des indications sur le nombre et la position des troupes russes.

Liao-Yang. Samedi 12 juin. — A la gare de Liao-Yang, le passage des troupes continue.

C'est maintenant le 10e corps, celui de Kiew, qui défile chaque jour, dans sept ou huit trains. Les soldats n'ont pas l'air fatigué de leur voyage de quarante jours. Ils chantent, fument, grimpent les uns sur les autres à la porte des fourgons pour respirer l'air du dehors, voir ce qui se passe sur le quai de la gare. Ce sont de beaux hommes pour la plupart. La chaleur tropicale ne les incommode pas outre mesure, et ils ne se plaignent de rien. A un signal de clairon, ils se précipitent du côté de la petite baraque où l'on trouve toujours de l'eau chaude pour faire du thé.

Liao-Yang. Dimanche 13 juin. — Les mouches commencent à devenir insupportables, et la chaleur augmente de jour en jour.

Hier, à minuit, le thermomètre, dans mon compartiment, marquait encore 26° Réaumur. Sans mousti-

quaire, il serait presque impossible de fermer l'œil de la nuit.

Les officiers de l'état-major restés à Liao-Yang, après le départ du généralissime, ayant reçu l'ordre de se rendre à Ta-Tché-Kiao, s'apprêtent à partir demain. A la Croix Rouge, on fait tous les préparatifs nécessaires pour recevoir jusqu'à dix mille blessés. Tout porte à croire qu'il faut s'attendre à de graves événements.

Liao-Yang. Lundi 14 juin. — Décidément, la chaleur est loin d'avoir atteint son maximum. Les soldats, dans les wagons surchauffés par ce soleil tropical, sont vraiment à plaindre, de même que le personnel des trains sanitaires. Les officiers d'état-major se disposaient à partir pour Ta-Tché-Kiao. Aujourd'hui, ils ont reçu l'ordre de rester, jusqu'à nouvel avis, à Liao-Yang, ce qui fait supposer que le généralissime aurait l'intention de revenir.

Liao-Yang. Mardi 15 juin. — Le grand-duc est parti pour plusieurs jours de bivouac, dans la direction du col de Dalinski, que l'avant-garde de l'armée de Kuroki a occupé hier, après avoir repoussé les Russes. Ces derniers, au nombre de cinq mille, se seraient trouvés dans l'impossibilité de défendre la position contre des forces ennemies quatre fois supérieures.

En passant à la gare, j'ai vu, ce matin, des soldats du régiment de Poltava (10e corps), dansant devant

leurs wagons, au son d'un violon. Cela faisait la joie des Chinois, qui suivaient leurs évolutions avec un visible intérêt.

Plus loin, quelques fantassins causaient avec un interprète chinois. « Pourquoi ne voit-on pas vos femmes? » lui demande un brave moujik à barbe blonde. « Est-ce vrai que vous les attachez à une poutre, comme des poulains, pour les empêcher de se sauver? » Tous ses camarades éclatèrent de rire, tandis que le Céleste leur explique, qu'en Chine, les femmes ne sortent presque pas de leurs maisons.

Liao-Yang. Mercredi 16 juin. — Dans ce pays, il suffit de vingt-quatre heures de pluie pour rendre les chemins impraticables.

Serait-ce la saison des pluies qui commence?

La boue est déjà si épaisse, les mares si profondes, que j'ai peine à franchir à pied l'espace de 300 mètres qui sépare nos wagons, de la gare.

Comme toujours, quand il pleut, les Chinois se font rares. N'aimant pas à être mouillés, ils disparaissent dans leurs maisons à la première averse, et attendent que le soleil se montre pour reprendre leur travail. L'ouvrier chinois aime ses aises, et interrompt fréquemment son ouvrage pour faire de longues siestes, et fumer à l'ombre des nattes de gaolian.

S'il fait très chaud, il n'hésite pas à se dévêtir entièrement, et à travailler ainsi, nu comme un ver. J'ai vu des centaines de coolies, occupés à creuser des tran-

chées, ayant pour tout vêtement un large chapeau de paille.

La pudeur est, du reste, un sentiment inconnu des Célestes. Impossible de faire une promenade en dehors de la ville sans être exposé à chaque instant à des spectacles choquants.

L'indigène choisit précisément comme lieu de ses... méditations, les endroits les plus en vue. Les femmes ne sont guère plus réservées que les hommes sous ce rapport.

Liao-Yang. Vendredi 18 juin. — Toujours la pluie! Malheureusement la température n'a pas baissé. Cette chaleur humide est encore plus pénible.

Les mouches sont devenues un véritable fléau. Durant les repas, elles vous disputent avec un tel acharnement tout ce que vous portez à la bouche, qu'il est impossible de manger sans les chasser d'une main avec un éventail. Dans les wagons, elles pullulent, bien que nous en attrapions tous les jours des milliers avec des papiers tue-mouches.

J'ai vu, à la gare, un pauvre soldat qui, accablé de fatigue, s'était endormi par terre, la bouche ouverte. Des centaines de mouches se promènaient sur son visage comme sur un cadavre, lui entraient dans le nez, dans la bouche, dans les oreilles.

Fait connaissance, ce matin, d'un jeune Anglais fort aimable. Fils d'un lord, n'ayant pu être envoyé en Mandchourie comme attaché militaire par son gouver-

nement, il s'est fait correspondant d'occasion d'un journal conservateur, pour avoir la possibilité de se rendre sur le théâtre de la guerre. Nullement russophobe, il me témoigne, au contraire, une admiration sans réserve pour le soldat russe et la puissante armée qui est aux prises, dans un pays difficile, avec des adversaires aussi redoutables que les Japonais. Après avoir passé plusieurs semaines à Moukden, il s'est installé à Liao-Yang, avec son domestique anglais, deux boys chinois et un interprète, dans une maison de la ville indigène, et paraît goûter le côté pittoresque de sa résidence.

Il a, avec lui, plusieurs chevaux et des tentes; aussi a-t-il l'intention, quand il fera trop chaud dans la plaine, d'aller bivouaquer quelques semaines dans la montagne, sans se préoccuper des Koungouses.

Liao-Yang. Samedi 19 juin. — Enfin, voilà le beau temps! Un soleil tropical pompe, presque à vue d'œil, l'humidité de la terre; mais il se passera encore quelques jours jusqu'à ce que les mares et les lacs aient disparu des routes.

En attendant, chariots, cavaliers et voitures pataugent à l'envi dans une boue noirâtre et collante.

Durant la saison des pluies, les pauvres chevaux et les mules sont vraiment à plaindre, en Mandchourie. Toutefois, je n'ai pas remarqué que les charretiers chinois les maltraitent. Ils les dirigent et les encouragent surtout de la voix, et rarement ils se servent du fouet.

Près de la gare, une *arba*, ou chariot chinois, attelé de trois mules, s'est embourbé dans une fondrière. Malgré toute son éloquence, le conducteur chinois n'arrive pas à faire avancer ses bêtes. Viennent à passer six soldats russes. Sans que le charretier ait fait un geste, ces braves troupiers se mettent trois à chaque roue, et d'un vigoureux effort sortent l'équipage de ce mauvais pas. C'est bien là une preuve du caractère foncièrement bon du paysan russe. Jamais des Chinois ne rendraient semblable service à des Européens.

Plus de nouvelles des Japonais. Ils se sont arrêtés après leurs premiers succès du Yalou.

Pour Kouropatkine, chaque jour équivaut maintenant à deux mille soldats de renfort. Le généralissime n'a donc rien à perdre à rester encore sur la défensive, d'autant plus qu'il faut s'attendre à ce que les pluies rendent les opérations très difficiles.

Liao-Yang. Dimanche 20 juin. — A plusieurs reprises, la cavalerie cosaque a fait des raids audacieux en Corée, pour inquiéter les derrières de l'armée ennemie.

On sait que la suzeraineté séculaire de la Chine, sur la Corée, a pris fin après la guerre Sino-japonaise, quand les Japonais occupèrent le palais du roi à Séoul, et conclurent avec ce dernier un traité d'alliance offensive et défensive. Un an après, au cours d'une mutinerie militaire, la reine, qui était très hostile aux

Japonais, fut massacrée, dans son palais, à leur instigation. Le roi, effrayé, se réfugia à la légation de Russie. Depuis lors, les rôles furent renversés. Les Japonais avaient trop bien montré leur jeu. La Russie prit le contre-pied du travail d'assimilation inauguré par les Japonais en Corée, et y substitua une sorte de protectorat à deux (convention de Séoul), partageant les rôles entre le Japon et la Russie.

Les relations réciproques entre les deux États, leurs sphères d'influence en Corée, firent plus tard l'objet d'une seconde convention.

En même temps, le Japon et la Russie stipulaient de s'abstenir de toute ingérence dans les affaires intérieures de l'empire coréen, dont ils reconnaissaient la souveraineté et l'entière indépendance.

Ils allèrent même plus loin, en s'engageant à ne prendre aucune mesure en Corée, sans accord préalable entre eux.

Aujourd'hui, le pacte est rompu. L'armée japonaise a pris la Corée comme base de ses opérations contre la Mandchourie ; elle a occupé le pays militairement.

De tout temps, la Corée a été l'objet des convoitises du Japon, qui a besoin de cette péninsule pour y déverser le trop-plein de sa population, et depuis que le Japon a entrepris la conquête du pays, ses rapports commerciaux ont suivi une progression constante.

Liao-Yang. Lundi 21 juin. — Une pluie torrentielle a de nouveau tout submergé. Pauvres troupes, que l'on

LIAO-YANG — ARBAS CHINOISES

envoie planter leurs tentes dans les champs transformés en marais!

Les approvisionnements pourrissent dans les entrepôts. Seules, les silhouettes des Célestes, cavalcadant sur des petits chevaux, avec leurs grands parapluies, jettent une note comique dans ce morne paysage diluvien.

Un cheval, attelé à un chariot, s'est affaissé à cinquante mètres de notre wagon, dans une mare profonde, et s'est noyé, car on n'est pas parvenu à le relever à temps.

Tous les soirs, maintenant, les grenouilles s'adonnent à des concerts fantastiques autour de notre train. D'où peuvent bien venir ces milliers de batraciens, qui peuplent les fossés et les mares? On croirait qu'ils sont tombés du ciel avec la pluie.

Liao-Yang. Mardi 22 juin. — Visité, ce matin, le train sanitaire de S. M. l'Impératrice Alexandra Feodorowna, composé de quatorze wagons peints en blancs, blindés et réunis entre eux par des soufflets. C'est le plus luxueux des trains hôpitaux. Le personnel médical y est largement logé, et les blessés, vêtus de linge blanc, étendus sur de confortables couchettes, sont à l'abri des mouches sous des moustiquaires de gaze. Chaque wagon contient vingt lits. Dans un coin, il y a une petite bibliothèque; dans un autre, une petite chapelle avec des images saintes.

Malgré la chaleur ambiante, les wagons sont frais, bien ventilés.

Le train ramenait du sud un certain nombre de cosaques de la division Mitschenko, blessés il y a quelques jours, au sud de Ta-Tché-Kiao, lors d'une rencontre avec un détachement de cavalerie japonaise. L'ennemi a été mis en déroute et s'est enfui, en laissant les blessés et les morts sur le champ de bataille.

Depuis le commencement de la guerre, les pertes russes sont évaluées à environ douze mille hommes. Plus de quatre mille ont été tués aux combats du Yalou, de Kin-Tchéou et de Vafangau; le reste a été évacué, et comprend tous les blessés et malades.

Quant aux Japonais, ils doivent certainement avoir perdu au moins trente mille hommes. Ils ont avoué, récemment, que la prise de Kin-Tchéou, à elle seule, leur avait coûté huit mille soldats tués et blessés.

Liao-Yang. Jeudi 24 juin. — Belle journée chaude. La saison des pluies n'est décidément pas établie.

Les derniers bataillons du 10e corps sont arrivés, et ont été envoyés pour renforcer l'armée de l'est.

Partout les Chinois travaillent comme des fourmis aux retranchements. Pour transporter la terre, ils se servent de leurs paniers ronds, suspendus en balance sur leurs épaules. Les Chinois emploient aussi une brouette à plate-forme, très ingénieuse; le poids de la charge repose sur le pivot de la roue, et non, comme chez nous, sur les bras de l'ouvrier. Si la charge est très lourde, un second Chinois s'attelle devant la brouette, et la tire au moyen d'une corde.

Dans les ports ouverts de la Chine, le *pigin* anglais, jargon moitié anglais, moitié chinois, est la langue des indigènes, dans leurs rapports avec les colons européens. En Mandchourie, depuis l'occupation, il s'est formé un *pigin* russe.

C. Greaves est revenu du col de Dalinski, où il a été envoyé avec l'équipe sanitaire qu'il a formée, et qui porte le nom du grand-duc Boris. Il a recueilli des blessés sous le feu de l'ennemi.

Le chambellan Katkoff, au service de la Croix Rouge, et le lieutenant Chéremétieff, ont également pris place dans notre train.

Liao-Yang. Vendredi 25 juin. — Le vent souffle du nord. Après la chaleur étouffante des jours derniers, on respire avec bonheur un peu d'air frais.

J'ai eu, ce matin, devant les yeux, un exemple de la résignation philosophique et de la patience du Chinois.

Près de la voie de garage, où l'on décharge chaque jour les trains de l'intendance, les chars ont creusé, par leur passage continuel, une fondrière dans laquelle une *arba*, chargée de sacs de farine, s'est profondément enlisée.

Après quelques vains efforts, les trois mules attelées au char se refusent à faire un pas en avant. Sans maugréer, le charretier chinois entre alors dans la fange jusqu'aux genoux, prend un à un les sacs sur son épaule, et les dépose près de la route. Quand l'équipage fut

suffisamment allégé, les mules parvinrent facilement à le tirer hors du fossé, et sans proférer une parole, ni trahir la moindre contrariété, notre Chinois se mit à recharger ses sacs.

L'opération avait duré environ dix minutes.

Une demi-heure après, en revenant de la gare, je vis au même endroit encore un char en détresse. Il était chargé de pains pour les troupes.

Les soldats qui le conduisaient, juraient et fouettaient les deux chevaux, jusqu'à ce que, rouée de coups, une des pauvres bêtes fît un effort désespéré, se cabra et retomba en cassant le timon du véhicule.

Le Céleste s'était montré plus perspicace que nos deux soldats.

A propos des *arbas*, ces véhicules primitifs, dont la solide construction défie les pires chemins, on m'a raconté que les autorités militaires en avaient fait acheter des centaines, pour le transport des bagages et des approvisionnements des troupes dans les montagnes.

Si solides qu'ils soient, les petits chars à deux roues, employés dans l'armée russe, *dvoukolki*, ne résistaient pas aux abominables routes de ce pays. Le prix ordinaire d'une *arba*, avec un cheval et deux ou trois mules, était, avant la guerre, de 300 à 350 roubles. L'intendance a été obligée de les payer de 600 à 700 roubles. Puis, on s'est aperçu que les mules ne veulent pas se laisser conduire par des soldats russes, qu'elles n'obéissent qu'à la voix des Chinois. Il fallut donc

remettre la conduite des équipages aux charretiers indigènes.

Mais, parfois, au premier coup de feu de l'ennemi, Chinois, mules et *arbas*, disparaissaient aux quatre coins de l'horizon.

Liao-Yang. Samedi 26 juin. — Le temps reste beau. On peut circuler plus librement maintenant ; mais un grand nombre de mares verdâtres, non encore desséchées par les rayons du soleil, exhalent des miasmes insupportables.

Si le prix de toutes choses continue à augmenter de la sorte, la Mandchourie sera, à bref délai, le pays le plus cher du monde.

Le Russe est porté à gâter le Chinois, à s'en faire un serviteur en payant tout trop cher, et en subissant ses exigences.

Pour prendre un exemple, il y a trois mois, une petite course en *riksha* était bien payée avec vingt copecks, ce qui représente un gain considérable pour un Chinois. Aujourd'hui, vous ne pouvez plus vous servir des pousse-pousse sans débourser 50 copecks. Les hommes-chevaux sont devenus d'une arrogance incroyable.

La première qualité d'une colonie est de se suffire à elle-même, puis d'être une source de revenus pour la mère patrie.

En sera-t-il ainsi de la Mandchourie avec le temps ?

Il n'est pas question que le moujik russe parvienne à

se substituer, ou même à faire concurrence au cultivateur chinois. Pour cela, il est trop paresseux et trop ignorant.

D'un autre côté, l'œuvre de colonisation entreprise par la Chine, en Mandchourie, est loin d'être terminée. Elle prendra, certainement, après la guerre, un essor nouveau, car d'immenses espaces de terres arables sont encore incultes.

La Mandchourie est sûrement destinée à devenir un grenier à blé d'une extrême importance. L'avenir de la Transbaïkalie, celui de beaucoup de vastes régions de la Sibérie, que leur rude climat prive de ressources agricoles, est intimement lié au développement de l'agriculture mandchourienne.

Nul doute que les nombreuses richesses minières du pays, le trafic considérable qui se développera sur la ligne du Transsibérien, ne rétribuent largement les millions que le gouvernement a sacrifiés pour assurer à la Russie une porte toujours ouverte sur le Pacifique.

Liao-Yang. Dimanche 27 juin. — A six heures du matin, le grand-duc Boris, qui vient d'arriver de Ta-Tché-Kiao, vient frappper à la porte de mon compartiment. Son wagon a repris sa place habituelle.

Liao-Yang. Lundi 28 juin. — Comme hôtes de passage, nous avons le comte Zamoyski, arrivé ce matin de Moukden, et le lieutenant Liniévitch, qui a fait, au

commencement de la guerre, une campagne d'artillerie dans le nord de la Corée.

La large hospitalité que le grand-duc exerce envers ses amis, le confort relatif qu'offre un wagon protégé par des tentes contre le soleil brûlant, où l'on peut dormir sur des couchettes et se laver dans une toilette, a valu à notre train l'épithète pompeuse de « Paradis de la Mandchourie ».

Pendant les chaleurs de l'été, les cyclones en miniature sont un phénomène fréquent dans ce pays.

En nous mettant à table, sur notre balcon, nous observons, non sans quelque anxiété, qu'une véritable colonne de poussière se forme sur la place, du côté de la gare. Cette trombe s'élève à une dizaine de mètres dans les airs, parcourant l'espace en tourbillonnant avec une grande vitesse, et vient soudainement se briser contre notre train.

A cet instant, nous fûmes comme aveuglés; quand il nous fut possible de rouvrir les yeux, nous étions tous noirs comme des nègres, et une couche de plusieurs pouces d'épaisseur couvrait la nappe et les assiettes.

Liao-Yang. Mardi 29 juin. — Aucun engagement n'a été signalé ces jours derniers dans le rayon des hostilités. La chaleur est redevenue si accablante que nous passons la journée étendus sur notre balcon.

Par ces chaleurs extrêmes, tout le monde a une soif

désordonnée. Malheureusement, les flacons d'eau de seltz deviennent rares ; on les paie déjà 50 copecks. Quant à la bière, il est presque impossible de s'en procurer, même au prix d'un rouble 25 copecks la bouteille.

CHAPITRE X

Le général Rennenkampf blessé. — Cadeaux impériaux. — La brigade du Caucase. — Le grand-duc Boris chez le général Keller. — Combat de Ta-Tché-Kiao. — In-Keou est évacué. — Une fausse alarme. — Retour du grand-duc à Liao-Yang.

Liao-Yang. Mercredi 30 juin. — Le grand-duc Boris, accompagné de ses aides de camp Lvoff et Demidoff, et d'une escorte de cosaques, part rejoindre le détachement commandé par le général Keller dans les montagnes, à l'est de Liao-Yang.

On s'attend un de ces jours à une bataille de ce côté.

Parmi les blessés que le train de la grande-duchesse Wladimir ramène de Ta-Tché-Kiao, se trouve un soldat japonais. Il est tout petit, comme la majorité de ses compatriotes, a une figure intelligente, et s'évente tranquillement, étendu sur une couchette au milieu des soldats russes blessés.

Sur la ligne de garage où stationne notre train, un wagon sert d'atelier d'imprimerie à une gazette, le *Mandchourski Viestnik*, qui paraît plusieurs fois par semaine, reproduit les dépêches officielles, et ouvre ses lignes aux correspondances des officiers stationnés dans le rayon des opérations militaires.

Cette publication catalogue les événements qui se déroulent chaque jour au quartier général, et sur le théâtre de la guerre, et forme un recueil des plus intéressants; on s'en arrache les numéros, à la gare, dès qu'ils ont paru.

Le *Journal de Kharbine* est aussi très lu, bien qu'il ne soit pas toujours fort exactement renseigné.

Au début de la guerre, tant qu'il y avait communication avec Port-Arthur, on pouvait lire aussi à Liao-Yang le *Novi-Kraï*, qui continue probablement à paraître dans la forteresse assiégée.

Liao-Yang. Jeudi 1er juillet. — En temps de guerre, la discrétion la plus rigoureuse doit être gardée en ce qui concerne les opérations militaires.

Les correspondants des journaux étrangers, jusqu'ici parqués à Liao-Yang, ont reçu cependant la permission, déjà octroyée à quelques journalistes russes, de rejoindre les divers corps pour suivre les opérations militaires.

La plupart des grands journaux ont ici leurs correspondants. Ainsi : *le Temps, le Journal, l'Écho de Paris*, le *Berliner Tageblatt*, le *Berliner Lokal-Anzeiger*, le *Daily Telegraph*, le *New-York Herald* (édition française), la *Tribuna*.

L'association de la presse américaine et l'agence Reuter ont aussi leur représentant à Liao-Yang.

Vous pouvez voir tous les jours ces messieurs se promener sur le quai de la gare, à l'affût des nouvelles.

Comme signe distinctif de leurs fonctions, ils portent un brassard rouge autour du bras. Démêler le vrai du faux dans tous les récits qu'ils entendent, dans le fouillis des rumeurs contradictoires qui circulent journellement, n'est certes pas une tâche facile.

En outre, chacun de leurs télégrammes, chacune de leur correspondance, est soumise à la censure. Toutes les fois qu'ils veulent expédier un télégramme, les correspondants qui ont été autorisés à se joindre aux troupes sur le front, doivent revenir à Liao-Yang pour faire visite au censeur. L'office télégraphique de Liao-Yang est, du reste, le seul qui accepte les dépêches en langues étrangères.

Il en résulte que ces malheureux représentants de la presse doivent parfois consacrer quatre ou cinq jours pour l'expédition d'une dépêche. Dans ces conditions, il est probable que les journaux européens ne sont point débordés par les nouvelles télégraphiques que leur envoient leurs correspondants. Il paraît, du reste, que les correspondants attachés à l'armée ennemie sont loin d'être à meilleure enseigne.

Liao-Yang. Vendredi 2 juillet. — La maladie des pays chauds, la dysenterie, commence à sévir parmi les troupes, mais elle ne revêt pas jusqu'ici de caractère épidémique.

Chaque jour, les trains sanitaires, revenant du sud, transportent un grand nombre de soldats atteints de cette maladie.

En descendant la côte d'une montagne, le général Rennenkampf a été surpris par le feu d'une embuscade de tirailleurs japonais. Blessé à la jambe, il est tombé de son cheval, pendant qu'une balle frappait en même temps son aide de camp, Vlassoff.

Quand les soldats du Mikado virent tomber le général qui faisait depuis deux mois la terreur des avant-postes, ils crièrent frénétiquement *banzaï*, c'est-à-dire hourra!

Les cosaques ont emporté leur chef blessé hors de la portée des balles ennemies. On attend demain l'arrivée des blessés à l'hôpital de la Croix Rouge de Liao-Yang.

Liao-Yang. Samedi 3 juillet. — Le comte Zamoyski a reçu aujourd'hui plusieurs wagons remplis de cadeaux pour les soldats et les officiers de l'armée de l'est.

Je l'aperçois près du chemin de fer, contrôlant consciencieusement avec des soldats les sacs que les Chinois vont charger sur les *arbas*.

Chaque sac pour soldat contient une chemise, un caleçon, des chaussettes, des mouchoirs, du papier à lettres, du tabac, une petite pipe, du thé, du savon, du sucre, et un petit flacon d'extrait de citron.

Les officiers reçoivent du linge, du chocolat, des cigarettes, de l'extrait de café et des biscuits.

Le convoi, composé de deux cents *arbas*, se mettra en route dans la journée, avec escorte militaire, dans la direction de l'est, pour rejoindre le détachement commandé par le général Keller.



LIAO-YANG — LE COMTE ZAMOYSKI CONTROLANT LES SACS RENFERMANT LES CADEAUX IMPÉRIAUX POUR LES SOLDATS

On a beaucoup commenté ces temps derniers la formation de la brigade du Caucase.

Arrivée hier, elle campe à quelques verstes de Liao-Yang; coiffés de *papachs* noires ou de bonnets d'astrakan, revêtus de longues tuniques brunes, ces volontaires caucasiens, parmi lesquels se trouvent du reste quelques hommes remarquablement beaux, ont un petit air de brigands des montagnes. Par la température actuelle, leur équipement doit être assez chaud. En voici déjà un qui, pour être plus au frais, a échangé son bonnet fourré contre un chapeau de paille chinois.

La brigade est commandée par le prince Orbeliani, et une grande partie des officiers ont été recrutés dans les régiments de la garde, hussards et gardes à cheval, ou dans l'aristocratie caucasienne. Plusieurs d'entre eux sont pour nous d'anciennes connaissances, ainsi notre ami C. Greaves, un des compagnons du grand-duc Boris pendant son voyage autour du monde.

La brigade du Caucase sera spécialement affectée à la guerre dans la région montagneuse. Elle se dispose à rejoindre les troupes du général Keller.

Dans beaucoup de régiments d'infanterie, on a formé des corps de volontaires, appelés *okhotniki*, c'est-à-dire en russe, chasseurs, placés sous les ordres d'un officier spécial, et composés d'hommes audacieux, prêts à marcher pour toutes sortes d'entreprises dangereuses.

Il y a cette différence entre les cosaques et les *okhotniki*, que ces derniers, sorte de tirailleurs montés,

se battent à pied comme des fantassins, et n'usent du cheval que comme moyen de transport.

Étant continuellement aux prises avec l'ennemi, et ne laissant échapper aucune occasion de le harceler, ils rendent aux avant-postes des services appréciables.

Dans la soirée, on apprend que le général Rennenkampf est installé à la Croix Rouge, et que son aide de camp a succombé à sa blessure.

Liao-Yang. Dimanche 4 juillet. — Le bruit court que la bataille a commencé hier, chez le général Keller. Nous attendons anxieusement des détails sur cet engagement, auquel le grand-duc Boris doit avoir pris part. Tout ce qu'on sait aujourd'hui, c'est que les troupes russes ont tenu tête aux Japonais, mais en subissant des pertes évaluées à mille hommes, tués ou blessés.

Espérons pour les braves soldats qui se battent sur les montagnes, que la chaleur n'y est pas aussi accablante que dans la plaine, car à Liao-Yang on étouffe littéralement.

Liao-Yang. Lundi 5 juillet. — Je suis heureux d'apprendre, par un télégramme, que le grand-duc Boris est en bonne santé. Il a assisté à la bataille du 4 juillet. La communication entre Liao-Yang et les positions avancées des différents détachements est maintenue par un réseau télégraphique de campagne.

Dans la soirée, le général Kouropatkine arrive, avec son état-major, de Ta-Tché-Kiao.

Il ira à Moukden, sans doute pour conférer de nouveau avec le vice-roi.

Liao-Yang. Mardi 6 juillet. — Il y a quelques jours, un sous-officier japonais a été recueilli mourant par une équipe volante de la Croix Rouge. On a trouvé sur lui, entre autres, un petit sac renfermant de la terre, « la terre du sol natal », ainsi qu'un assignat de 10 roubles, payable sur la contribution de guerre de la Russie!

Des officiers m'ont raconté aussi que les Japonais coupaient les têtes de leurs morts et les renvoyaient au pays. Jusqu'ici, ils ont presque toujours pu enlever leurs blessés et enterrer leurs morts. C'est un avantage de l'offensive, tandis que beaucoup de soldats russes sont tombés, morts ou blessés, entre leurs mains.

Liao-Yang. Mercredi 7 juillet. — Le général Kouropatkine est de retour de Moukden.

Des troupes fraîches continuent à arriver de Russie. Liao-Yang est plus animé que jamais. Les premiers bataillons du 17e corps ont déjà défilé.

Avec tous les renforts qui ont afflué depuis quelques semaines, le généralissime doit avoir maintenant près de deux cent mille hommes sous ses ordres.

Méconnaissable, noir de poussière, bronzé par le soleil, le comte Zamoyski arrive de l'est, après avoir franchi à cheval 45 verstes. Nous avons par lui des nouvelles du grand-duc, qu'il a quitté en bonne santé, dans son bivouac. Même sur les hauteurs, la chaleur du

jour est considérable. Le comte en sait quelque chose. N'ayant pu résister au désir de se plonger dans les eaux limpides d'un torrent de montagne, il a attrapé instantanément un terrible coup de soleil dans le dos.

Il se confirme que, dans l'affaire du 4 juillet, le général Keller a perdu mille trois cents hommes, morts et blessés. Parti dans la nuit, pour surprendre de grand matin les Japonais, et occuper une position avantageuse, il ne put s'y maintenir ; l'ennemi l'avait devancé, en postant sur les hauteurs avoisinantes de l'artillerie de montagne.

Le général Keller dut retirer son infanterie, qui essuya, en outre, le feu des tirailleurs japonais embusqués.

Au dire des officiers qui ont pris part à des engagements dans la montagne, bien souvent, même avec le secours d'excellentes longues-vues, il est impossible de distinguer l'ennemi.

En pays montagneux, les Japonais sont de très redoutables adversaires, car ils sont maîtres dans l'art de tirer parti du relief du terrain, de s'embusquer, de déplacer rapidement leur feu. Ils grimpent les collines avec une agilité extraordinaire, se cachent dans des trous qu'ils recouvrent de branches, et laissent parfois leurs képis bien en vue, à une certaine distance, pour tromper l'ennemi. Bien que très prodigues en cartouches, ils ne semblent jamais être à court de munitions.



LIAO-YANG — TYPES DE CHINOIS ET DE CHINOISE

Liao-Yang. Jeudi 8 juillet. — Port-Arthur a brillamment résisté aux premiers assauts de l'ennemi.

Il est certain que l'armée assiégeante a eu de grandes pertes, mais tandis que les Chinois ont répandu ici la nouvelle que vingt mille Japonais ont trouvé la mort devant les forts de la citadelle, l'état-major de Tokio déclare que les premières attaques lui ont coûté deux mille hommes.

De l'avis de tous les militaires, la place est très forte, bien que plusieurs de ses ouvrages de fortification n'aient pas été entièrement terminés.

Toutefois, on s'inquiète au sujet des stocks de provisions et de munitions dont dispose le général Stœssel pour sa défense. Il a environ deux cents pièces de forteresse, et une soixantaine de canons de campagne espacés sur une ligne de défense de près de 20 verstes, mais combien a-t-il de projectiles pour chaque pièce?

Suivant les uns, cinq cents, suivant les autres deux cents seulement! C'est peu, aussi se demande-t-on avec anxiété combien de temps la résistance, si héroïque qu'elle soit, pourra durer.

Liao-Yang. Vendredi 9 juillet. — On apprend que le grand-duc a pris part à un engagement chez le général Romanoff.

Samedi 10 juillet. — Le général Kouropatkine est parti ce matin, à sept heures, rejoindre à l'est la division du général Hoerschelmann. Dans la journée,

le bruit court qu'on se bat près de Ta-Tché-Kiao Espérons, cette fois, que les troupes russes seront à même de tenir tête à l'ennemi, de l'empêcher d'avancer plus au nord. La retraite influe forcément sur le moral des soldats, bien que, sous ce rapport, je crois le soldat russe plus résigné, moins impressionnable que le soldat de mainte armée européenne.

Les premiers échecs n'ont pas entamé la discipline du soldat. Je n'ai pas entendu parler de cas d'insubordination parmi les troupes. Par contre, les officiers de la garde, qui servent maintenant dans l'armée, sont parfois stupéfiés de la facilité avec laquelle la conversation des officiers traite d'une façon irrévérencieuse les généraux, à l'impéritie desquels on attribue tous les revers. Il faut dire cependant, à l'honneur de l'armée, que les diatribes de ce genre sont presque toujours prononcées sous l'influence de fortes libations d'eau-de-vie.

Liao Yang. Dimanche 11 juillet. — A la gare, l'encombrement est énorme, car maintenant les trains qui arrivent du sud sont aussi pleins que ceux qui arrivent du nord.

Que se passe-t-il? Depuis hier la bataille est engagée près de Ta-ché-Kiao, qu'on commence à évacuer, ainsi que la ville d'In-Keou.

Les troupes russes, commandées par le général Stackelberg, occupent des positions fortement retranchées en face du corps d'armée commandé par le général Oku.

Sur le flanc gauche, elles sont, en outre, menacées par une grande partie de la deuxième armée japonaise, sous les ordres du général Nozu.

Voulant rejoindre à tout prix la division de cavalerie du général Mistchenko, le prince Karageorgevitch monte sur la locomotive d'un train de munitions en partance pour Ta-Tché-Kiao.

Liao-Yang. Lundi 12 juillet. — A deux heures de la nuit, mon domestique me réveille pour m'annoncer qu'on a entendu plusieurs coups de feu, et que la garnison est alarmée !

Cela nous paraît fort curieux qu'un détachement japonais ait pu pousser une reconnaissance jusqu'au quartier général ; aussi supposons-nous plutôt que des Koungouses ont tenté quelque attaque nocturne contre les soldats qui gardent le chemin de fer. Quoi qu'il en soit, il n'est resté à Liao-Yang qu'un régiment de réservistes pour défendre la place. Toutes les troupes ont été dirigées sur les fronts de bataille à l'est et au sud.

Le capitaine Markosoff, qui dormait dans notre wagon, est parti au galop rejoindre sa sotnia, campée près de la Croix Rouge. La nuit est tout à fait claire.

Habillé à la hâte, je sors de mon compartiment pour rejoindre le comte Zamoyski qui se promène près du train. Nous entendons, en effet, au loin, à intervalles rapprochés, comme un bruit de salves dans la direction de Moukden.

Il semble qu'on se bat près du chemin de fer. Le per-

sonnel du train est très agité. Mais, bientôt, tout rentre dans le calme le plus complet. Une batterie d'artillerie qui était partie dans la direction du feu a rebroussé chemin, et revient à sa place près de la ville chinoise.

Les brigands ont été sans doute exterminés, ou bien c'était une fausse alerte. Rassurés, mais intrigués tout de même, nous rentrons dormir dans nos compartiments. Au matin, le mystère s'est éclairci. Au lieu de Koungouses, on trouva des Chinois, qui déchargeaient tout tranquillement des wagons de bois, pour la construction du petit chemin de fer à traction animale qui doit relier Liao-Yang à Antoung, sur la route du Yalou.

En jetant les planches les unes sur les autres, ces paisibles coolies avaient, sans s'en douter, causé l'alarme de la garnison!

Mauvaises nouvelles de Ta-Tché-Kiao. Les Russes battent en retraite. La station télégraphique est entre les mains des Japonais, et déjà plusieurs centaines de blessés ont été ramenés à Liao-Yang dans un train de marchandises.

Il semble que Kouropatkine veuille attirer l'ennemi au nord, et lui porter alors un coup sérieux avec ses forces réunies.

A quatre heures de l'après-midi, le grand-duc Boris revient à Liao-Yang, accompagné de ses aides de camp. Il a fait depuis ce matin plus de cinquante verstes à cheval, par une chaleur torride.

Nos cavaliers sont couverts de poussière, noirs comme des nègres, mais en bonne santé, quoique un peu

éprouvés par les fatigues et les émotions des derniers jours.

Voici ce qui s'était passé depuis leur départ.

C'est de la bouche du grand-duc Boris, lui-même, que je tiens le récit suivant :

« Pour rejoindre le détachement du général comte Keller dans les montagnes de l'est, il nous fallut faire, depuis Liao-Yang, le premier jour, environ 30 verstes à cheval, par une chaleur étouffante, sur des routes accidentées, où les cavaliers et les longues files d'*arbas* soulevaient une poussière aveuglante.

Un hôpital de campagne, installé par la Croix Rouge à la première étape, à *Saolidze*, au bord d'une rivière, nous offrit l'hospitalité pour la nuit.

Remontés en selle le lendemain de bon matin, nous atteignîmes, après midi, le village de *Niou-thaï*, où se trouvait l'état-major du général Keller. Aussitôt nos tentes furent dressées, et chacun de nous se mit à se débarbouiller tant bien que mal.

Le soir, un frugal dîner nous réunit à la table du général. Parmi les convives se trouvaient l'agent militaire italien, le capitaine Camperio, et une femme interprète, en costume d'homme, grandes bottes, blouse bleue, revolver à la ceinture et sabre en bandoulière.

Aucun événement militaire ne vint troubler la tranquillité de notre bivouac durant la journée qui suivit.

Dans la matinée du 3 juillet, le général Keller réunit un conciliabule militaire, et décida un mouvement de troupes en avant.

Nous quittons *Niou-thaï* à cinq heures du soir, pour nous rendre à *Tcha-ouan*, petit village de montagne, près duquel s'élève une vieille tour coréenne.

A onze heures du soir, les bataillons qui composaient l'expédition nocturne, commandés par le général Kachtalinsky, défilèrent, éclairés par les feux de campement, devant la ferme chinoise abandonnée dans laquelle nous nous disposions pour la nuit.

Après avoir avalé un verre de thé et mangé quelques sardines, chacun de nous gagna sa couche. Plusieurs officiers dormirent à la belle étoile, étendus sur des meules de foin. Nuit agitée, tourmentée par l'inquiétude et les émotions auxquelles, même les plus braves, ne sauraient se soustraire à la veille d'une bataille.

Malgré les fatigues de la journée, personne ne goûta un vrai sommeil réparateur. A chaque instant des éclaireurs apportaient des nouvelles à l'officier d'état-major de service, qui devait, en cas d'urgence, réveiller le comte Keller. Ce dernier dormait dans la cour, enveloppé d'une *bourka* (manteau de cosaque), la tête appuyée sur sa selle.

Il était quatre heures du matin, quand le premier coup de canon se fit entendre. Chacun endossa précipitamment son uniforme, les chevaux furent sellés, et le reste de l'armée se mit en branle, pour rejoindre les troupes parties la veille, et déjà engagées au feu.

Du haut de la colline de *Tcha-ouan,* sur laquelle se dresse la tour coréenne, le comte Keller, entouré de son état-major, observait la bataille avec une longue-vue.

Vers les neuf heures, voyant que le mouvement des troupes ne se développait pas d'une façon satisfaisante, le général se décida à partir lui-même pour le front de bataille. Il s'approcha de moi, et m'ordonna de rester avec le général Romanoff, qui commandait les troupes de la deuxième ligne de bataille.

Mieux vaut être au cœur de la bataille, en suivre toutes les péripéties et prendre une part active au combat que d'en voir le revers, comme ce fut notre cas ce jour-là.

Déjà les premiers blessés arrivent en petits groupes. Bientôt, ce fut un cortège ininterrompu de pauvres soldats éclopés, sommairement pansés de leurs blessures, se traînant à pied, ou gémissant étendus sur des charrettes.

D'autres n'avaient encore reçu aucun pansement, et arrivaient tout ensanglantés, soutenus par des compagnons trop heureux d'échapper quelques instants à la fournaise pour reconduire un camarade blessé, incapable de marcher tout seul.

Ce lamentable défilé dura tout l'après-midi.

En voyant un officier étendu, pâle et immobile, sur un brancard, je le pris pour un mort. Le prince Dolgorouki, qui se trouvait à mes côtés, me fit alors remarquer que cet officier respirait encore. Mais le malheureux blessé n'en avait plus pour longtemps. Quand je me retournai, quelques minutes après, je vis un aumônier, penché sur son grabat, et lisant les prières des morts.

On le dépouilla de son uniforme, et on trouva dans son portefeuille, entre autres, une lettre adressée à Sa Majesté l'Empereur, dans laquelle il recommandait humblement sa vieille mère, dont il était l'unique appui, et sa fille en bas âge, à la grâce charitable de Sa Majesté, s'il lui arrivait de mourir sur le champ de bataille.

C'était le capitaine Plechiviy.

J'ordonnai à mon aide de camp Demidoff de recueillir cette requête, que je désirais appuyer personnellement auprès de l'Empereur, si Dieu me permettait de rentrer sain et sauf en Russie.

Des soldats de la compagnie du mort creusèrent une fosse à quelques pas de la route, et le corps du pauvre capitaine y fut enterré sans cérémonie, mais accompagné des prières de ses compagnons d'armes, dont le recueillement touchant eut, en ces tristes instants, quelque chose de vraiment solennel.

En ce moment, deux batteries de campagne et une batterie de montagne débouchèrent dans un nuage de poussière. Elles s'étaient retirées de la ligne du feu, d'ores et déjà inutiles.

Trois compagnies d'infanterie suivaient à quelque distance, derrière les batteries, avec les drapeaux des divers régiments qui avaient pris part au combat, et avaient subi des pertes considérables.

Nous comprîmes alors que la bataille était décidément perdue, que le plan des généraux n'avait pu, cette fois encore, être exécuté. Si nous n'avions pas réussi à occuper de nouvelles positions, du moins nous pouvions

nous féliciter de ne pas avoir été obligés de céder nos anciennes positions à l'ennemi (1).

Il était cinq heures de l'après-midi, quand le comte Keller revint avec son état-major. Peu à peu les troupes battent en retraite, tandis que les montagnes retentissent encore un certain temps du bruit des salves.

Le comte Keller est très énervé de ce que son plan n'a pas été mené à bonne fin.

Au lieu de faire l'attaque de nuit, le général Kachtalinsky, chargé du commandement de l'expédition nocturne, tarda, et se porta seulement au petit jour au-devant des régiments japonais. Il leur laissa de la sorte tout le temps nécessaire pour placer leurs batteries sur les positions les plus avantageuses. Quand nos troupes arrivèrent, elles ne purent tirer aucun parti de leur artillerie ; et le coup de canon que nous avions entendu de grand matin, au lieu d'être le nôtre, était celui de l'ennemi, qui, nous ayant prévenu, s'assura par cela même le succès de la journée.

Cette dernière aurait pu être plus néfaste pour l'armée russe, si un de nos régiments de tirailleurs sibériens n'avait soutenu, avec une bravoure tout à fait remarquable, un feu meurtrier sur le flanc droit.

Quand le colonel Letchinsky, qui avait été le héros de ce combat, demanda à rejoindre ses blessés, le comte

(1) Les Japonais ne parvinrent à se rendre maîtres de ces dernières que quelques jours plus tard, après que le général Keller eut été tué.

Keller se leva, l'embrassa sur les deux joues, et le félicita chaleureusement de ses exploits.

Ému jusqu'aux larmes, le vieux colonel remercia son chef de ses bonnes paroles ; durant le combat du 4 juillet, il avait perdu environ la moitié de ses hommes.

Ce qui restait des troupes reçut l'ordre de battre en retraite, pour réoccuper les anciennes positions. Nous repartîmes à cheval avec le général Keller.

Il était onze heures du soir quand nous atteignîmes l'endroit désigné pour notre bivouac. Enfin, après avoir été en selle depuis quatre heures du matin, il nous fut possible de goûter un repos bien mérité.

Tandis que nous causions encore, étendus près de nos tentes, avec quelques camarades, le comte Adam Zamoyski arriva avec le convoi des cadeaux impériaux pour les soldats. Il avait parcouru d'un trait la distance qui nous séparait de Liao-Yang, soit plus de 50 verstes.

Mais nous étions brisés de fatigue, et sans tarder davantage, chacun de nous s'en alla dormir.

De bonne heure, le lendemain, il nous fallut repartir pour atteindre le village de *Holangau,* situé dans une vallée pittoresque.

Ce fut un délice de se plonger dans les eaux limpides et fraîches, mais hélas ! trop peu profondes, du torrent de montagne qui baignait notre campement.

Il faisait une chaleur tropicale. Le comte Zamoyski sortit de ce bain, rouge comme une écrevisse, frappé d'un violent coup de soleil sur tout le corps.

Le 8 juillet, nous apprenons que la division du géné-



LIAO-YANG — UNE VUE DE LA VILLE INDIGÈNE

ral Hœrschelmann, qui opérait au nord du détachement commandé par le comte Keller, avait rencontré des forces japonaises en nombre trop supérieur pour pouvoir risquer un engagement avec quelque chance de succès.

Afin de lui donner le temps de se concentrer, et pour empêcher l'ennemi de porter le gros de ses forces de ce côté, le général comte Keller résolut de faire une démonstration contre le général Kuroki, dont les troupes occupaient de fortes positions, à quelques kilomètres du village de Tcha-ouan.

Jamais encore, depuis le commencement de notre expédition, la chaleur n'avait atteint un pareil degré d'intensité. A cinq heures du soir, le thermomètre marque à l'ombre 35° Réaumur ; mais le ciel commence à s'assombrir, de gros nuages menaçants s'amoncellent à l'horizon et bientôt, précisément au moment où nous plions nos bagages pour nous mettre en route, l'orage éclate.

Une pluie diluvienne transforme en quelques minutes les chemins en véritables torrents de boue jaunâtre, où nos pauvres chevaux glissent, enfoncent et n'avancent qu'avec la plus grande difficulté.

Trempés jusqu'aux os, nous suivons le comte Keller et son état-major, dans la direction de la tour coréenne de Tcha-ouan.

Durant ce trajet, le général expliqua aux commandants des troupes d'infanterie que nous dépassions, l'idée qui présidait à cette démonstration. Il était

indispensable, en effet, de faire comprendre aux soldats, que, selon toutes les prévisions, nous serions obligés, malgré tout, au plus tard vers la fin de la journée du lendemain, de revenir à nos anciennes positions, pour qu'ils ne considérassent pas comme une retraite forcée, ce qui n'était réellement qu'un mouvement prévu, et devant être fidèlement exécuté, selon le plan du général Keller.

A notre arrivée dans le village, près de la tour coréenne, le comte Keller m'adjoignit au général Romanoff, qui devait commander le flanc droit.

Après un modeste repas, le comte Keller réunit de nouveau son état-major dans une *fansa* voisine, pour y tenir un dernier conciliabule militaire.

Les dispositions nécessaires furent prises, tous les ordres furent envoyés, et, vers neuf heures du soir, nous avions rejoint, pour y passer la nuit, le campement du général Romanoff. Je m'endormis avec bonheur sur mon lit de camp, tandis que Lvoff, Demidoff, le capitaine Scalon, et plusieurs autres officiers s'étendirent sur leur *bourka*, ou manteau de cosaque.

Nuit tourmentée, s'il en fût !

A chaque instant, nous sommes réveillés par des estafettes, auxquelles le général Romanoff donnait brièvement des ordres.

Vers cinq heures du matin, un officier d'ordonnance, le lieutenant Léon Narischkine, vint nous prévenir que le général comte Keller me priait de le rejoindre, désirant que j'aille avec lui sur la position des batteries

qui devaient ouvrir le feu sur l'ennemi. Aussitôt, nous montons en selle, et nous partons dans la direction d'une colline, éloignée d'environ 3 kilomètres.

Pour tromper l'ennemi, une fausse batterie avait été placée près de la tour coréenne.

Il était entendu que le général Keller, lui-même, donnerait le signal d'ouvrir le feu à la véritable batterie, dont les pièces avaient été soigneusement masquées.

Nous étions tous réunis au sommet de la colline, attendant impatiemment que le combat commençât. A vrai dire, nous présentions à ce moment un excellent point de mire à l'ennemi, pour peu que ce dernier eût voulu prendre l'initiative des hostilités. Mais, aucun de nous ne songeait au danger. Seul, l'agent militaire italien, le capitaine Camperio, trouva inutile de s'exposer de la sorte, et se dissimula derrière un arbuste.

A neuf heures du matin, le comte Keller s'approche du point le plus en vue et, avec son *stick*, au bout duquel il avait attaché un mouchoir blanc, fit signe à la batterie qui, à l'instant même, ouvrit le feu, et tira consécutivement une soixantaine de coups de canon. Durant tout ce temps, le silence le plus complet ne cessa de régner en face de nous, du côté de l'ennemi, mais nous entendîmes un feu très nourri sur notre flanc droit, que commandait le général Romanoff.

C'est alors — il était onze heures du matin — que le comte Keller m'envoya porter un ordre au général Romanoff. Suivi de mes aides de camp, et d'un peloton de cosaques, je fis trotter, malgré le soleil tropical,

mon vaillant petit cheval, durant trois quarts d'heure.

Le général et ses officiers venaient de s'être réconfortés. A notre tour, nous dévorons à la hâte un morceau de poulet froid et nous remontons en selle, pour suivre le général Romanoff, dans le rayon du feu de l'ennemi.

La fusillade augmente. A chaque pas, nous rencontrons des blessés, que je m'efforce d'encourager par de bonnes paroles, et auxquels je fais distribuer quelques roubles à chacun, épuisant tout l'argent que je porte sur moi.

Parmi eux, nous voyons un sous-officier, qui avait lâchement quitté les rangs. Il fut dégradé sur place, et contraint de rentrer sans galons dans sa compagnie où, grâce à la bravoure dont il fit preuve, il regagna son grade dans la journée, non sans avoir été blessé. Quelques jours plus tard, ce même sous-officier fut décoré de la croix militaire pour sa conduite courageuse.

Bientôt nous gravissons une *sopka* (sorte de monticule très répandu dans la formation des montagnes de Mandchourie), sur laquelle une chaîne de tirailleurs du 22e régiment de Sibérie ouvrit un feu de salve contre l'ennemi, à une distance de 1.200 mètres.

A quelques pas de nous, un soldat tombe blessé. Avec mes aides de camp, nous lui donnons les premiers soins, et un verre de rhum pour le réconforter. En avant, aux premières lignes, nous voyons quantité de soldats s'affaisser, frappés par les balles.

La chaleur augmente d'heure en heure, et devient

tellement suffocante que j'ai un instant de défaillance.

Quelques gouttes d'eau fraîche sur la tête suffirent heureusement pour me faire revenir à moi et, peu de minutes après, je pus suivre le général Romanoff vers une autre compagnie du même régiment, encore plus exposée au feu de l'ennemi.

Ce jour-là, nous perdîmes, sur le flanc droit, une cinquantaine d'hommes et un officier.

Avant de nous retirer, le général Romanoff fit allumer une quantité de feux, pour faire croire à l'ennemi que nous nous étions maintenus sur les positions.

A la tombée de la nuit, nous avions regagné le campement du général Keller, et le lendemain, nous replantions nos tentes non loin du village de Tcha-ouan.

Quelques minutes après, nous nous plongions, avec un bonheur sans pareil, dans les eaux fraîches de la petite rivière Tan-ché. »

Liao-Yang. Mardi 13 juillet. — Le vent du nord a considérablement rafraîchi la température. Dans l'après-midi, le général Kouropatkine est rentré de sa tournée d'inspection dans les montagnes de l'est.

Le grand-duc a invité ce soir à dîner le généralissime et son état-major, soit trente personnes. Jamais encore l'estrade couverte qui nous sert de salle à manger n'aura vu tant de monde à table. Il s'agit d'improviser, tant bien que mal, un menu qui tranche avec notre modeste ordinaire. Ce ne fut pas chose facile de trouver de la viande fraîche. Enfin, tout a été arrangé

pour le mieux, et le général commandant en chef arrive, avec une nombreuse suite de généraux et d'aides de camp.

Au dessert, le général Kouropatkine se lève et remet au grand-duc Boris la dragonne de l'ordre de Sainte-Anne pour la bravoure dont il a fait preuve durant les combats du 9 juillet; puis il lui donne l'accolade. Il lève ensuite son verre à la santé de Son Altesse Impériale. Tous les convives se joignent de grand cœur à ce toast, et félicitent le grand-duc.

C'est la première fois qu'un grand-duc reçoit cette distinction.

Après le dîner, le grand-duc s'en va encore, avec le généralissime, visiter à la Croix Rouge les blessés arrivés dans la journée de Ta-Tché-Kiao.

Liao-Yang. Mercredi 14 juillet. — Les troupes ont évacué Ta-Tché-Kiao et se retirent dans la direction de Haï-Tcheng.

On s'est battu plusieurs jours de suite, avec acharnement, par une chaleur accablante. Beaucoup de soldats, débilités par la fatigue, tombaient frappés d'insolation.

Quand, le 12 juillet, l'armée de Stackelberg fut vigoureusement attaquée sur le front, en même temps que sur sa gauche, l'artillerie russe placée sur de fortes positions cribla l'ennemi de projectiles, et lui fit subir de grosses pertes. Jamais, encore, la canonnade n'avait été aussi nourrie. Les Russes lancèrent dans cette seule



LIAO-YANG — L'ESTRADE SERVANT DE SALLE A MANGER ET DE DORTOIR

journée plus de dix-huit mille obus, et la fusillade continua jusque bien avant dans la nuit.

Au dire des officiers qui ont été témoins de ce duel formidable, l'air était à tel point imprégné de lyddite, que les soldats en éprouvaient des vomissements. Plusieurs perdirent la raison sous l'influence du feu de l'artillerie et de la grêle des shrapnells.

A la fin de la journée, les Japonais étaient à bout de munitions, et la victoire semblait incertaine; mais ils tentèrent dans la nuit une dernière attaque désespérée, et restèrent maîtres du champ de bataille.

L'armée du général Stackelberg battit en retraite dans un pays montagneux, difficile, et se concentra aux environs d'Haï-Tcheng.

In-Keou et Niou-Tchouang ont été évacués en toute hâte. Désormais, plus de communication possible, même d'une façon intermittente, par mer, avec Port-Arthur.

Le général Kouropatkine est parti dans la matinée pour Haï-Tcheng. S'il se décide à livrer bataille en cet endroit, il le fera savoir au grand-duc Boris, qui se rendra aussitôt sur les lieux.

Liao-Yang. Jeudi 15 juillet. — De nouveau, le bruit court que l'armée de Kuroki se dirige, par le nord, sur Moukden.

Les nouvelles de Ta-Tché-Kiao ont été acceptées calmement, je dirai même avec un certain fatalisme, comme un mécompte de plus, auquel il fallait s'attendre. Une fois de plus, l'absence d'informations posi-

tives concernant les forces et les positions de l'ennemi, a été fatale aux armes russes. On craint pourtant que les pertes subies ne soient considérables, qu'elles ne dépassent les chiffres de deux mille blessés et de mille morts.

C'est un fait bien connu maintenant que les Japonais ont abandonné un premier plan d'invasion de la Mandchourie. Ils avaient, en effet, espéré pouvoir arriver en juin jusqu'à Kharbine, avec neuf divisions, soit plus de deux cent mille hommes, avant que les Russes aient eu le temps d'avancer et de concentrer des forces suffisantes pour arrêter leur marche.

Dans le courant de février, ils changèrent de disposition et reprirent leur ancien plan de campagne contre la Chine, choisissant pour terrain de combat les parties montagneuses du sud de la Mandchourie.

Les débarquements de la deuxième et de la troisième armée japonaise se sont effectués à Pi-Tze-Wo et Port-Adams, c'est-à-dire aux mêmes endroits que durant la guerre sino-japonaise.

Kouropatkine fut obligé d'avancer du côté du sud, avec le peu de forces dont il disposait, afin de prendre contact avec l'ennemi.

Heureusement que l'état-major japonais, trop fidèle aux théories d'école, n'a pas su profiter des avantages immédiats qu'auraient pu lui procurer les premières victoires.

Après Turentchen, il est douteux que Kouropatkine, dont les troupes étaient très inférieures en nombre à

celles de l'ennemi, eût pu empêcher l'armée japonaise d'arriver jusqu'à Liao-Yang. Ce n'est plus un secret pour personne que, lors de la première attaque de Port-Arthur, la flottille de torpilleurs japonais aurait pu avarier la plus grande partie des bâtiments de l'escadre russe, et l'on sait aussi que la place, défendue seulement par une garnison de trois mille hommes, n'aurait pas pu résister à une forte attaque combinée de terre et de mer.

A l'occasion du jour de nom de son père, le grand-duc Boris a réuni ce soir, à sa table, une douzaine d'amis.

Parmi les invités : le colonel Kaufmann, le comte Zamoyski, le comte Wielopolski, les capitaines Scalon et Markosoff, le lieutenant Olive.

CHAPITRE XI

Chaleurs et maladies. — Mort du général Keller. — Conférence à Liao-Yang. — Engagements de Haï-Tcheng. — Le gaolian. — Aïsanzian, les pluies. — Un trait d'humanité.

Liao-Yang. Vendredi 16 juillet. — La chaleur est accablante.

Depuis quelques jours, presque tous les habitants de notre train se plaignent de maux d'estomac.

Les plus sceptiques ne tardent pas à être atteints à leur tour du mal général à Liao-Yang.

Bon gré mal gré, il faut se soumettre au régime conseillé par les médecins, tenir une diète sévère pendant quelques jours.

Pas de nouvelles du rayon des opérations militaires. Hier, on disait qu'il y aurait un mouvement général des troupes, dans la direction du sud, pour reprendre Ta-Tché-Kiao et In-Keou.

De Pétersbourg, le télégraphe nous apprend que le ministre de l'intérieur, de Plehwe, a été tué dans la rue, par l'explosion d'une bombe jetée sous sa voiture par des mains criminelles. Une vingtaine de personnes auraient été blessées par les éclats. La nouvelle, pourtant très grave, ne fait pas grande impression ici, où

l'on commence à s'habituer aux hécatombes des champs de bataille.

Liao-Yang. Samedi 17 juillet. — Encore une journée de chaleur tropicale. Les troupes qui sont exposées aux rayons brûlants du soleil sont vraiment à plaindre.

A minuit, le thermomètre marque encore 28° Réaumur sur notre balcon. Dans les wagons surchauffés, il y a deux degrés de plus, malgré les fenêtres ouvertes.

Nous installons des lits de camp sur notre estrade, mais les mouches plus agressives, plus collantes que jamais, ne nous laissent aucun repos. Je pense avec délice aux petits hôtels dans le sud des Indes, où toute la nuit un indigène, placé devant la porte de votre chambre, vous évente, en faisant mouvoir, au moyen d'une corde, le *panka* suspendu au-dessus du lit; aux chambres si confortable des clubs de Bombay et de Calcutta, où vous réglez à votre gré le courant produit par les moulinets électriques, aux « easy chairs » ou chaises longues, qui vous tendent leurs bras, et vous invitent à goûter, paresseusement étendu, le charme exquis des nuits tropicales.

Rien de tout cela à Liao-Yang, mais toujours et partout de la poussière, des mouches et des odeurs nauséabondes.

Malgré certaines précautions hygiéniques imposées aux troupes qui bivouaquent aux environs de la gare, tout le rayon du camp est infecté.

Quand un régiment de cavalerie a quitté le camp,

on met le feu aux résidus qu'il a laissés dans les champs et, pendant des jours entiers, une abominable fumée lourde, bleuâtre, se répand sur la ville ou la campagne environnante.

Sous le rapport de la nourriture, il faut se passer de beurre, de lait, de fruits, et s'estimer heureux de pouvoir manger des œufs, du riz, ou des poules chinoises dures comme du bois.

Liao-Yang. Dimanche 18 juillet. — On se croirait toujours à Singapour ou à Batavia. Les cas d'insolation deviennent fréquents dans les troupes.

Comme tous les dimanches, la gare, qui est le centre de la vie à Liao-Yang, est des plus animée. Les officiers causent en cercle sur le quai, commentent les récents événements et les éventualités de la guerre, ou bien sont attablés à prendre des rafraîchissements devant le buffet, car la salle est absolument noire de mouches.

Malheureusement pour les amateurs de boissons froides, il n'y a plus de glace. Les derniers morceaux qui restaient dans la glacière établie près de la station, ont été transportés à la Croix Rouge, pour l'usage des blessés. Il faudra attendre quelque temps, jusqu'à ce que de nouveaux wagons en apportent de Sibérie.

Les coolies sont très friands de glace. Ils sucent tous les morceaux qu'ils peuvent attraper. J'en ai vu un, l'autre jour, qui croquait alternativement un cristal de glace et un concombre. Décidément les Célestes ont

l'estomac solide. Il faut, du reste, qu'ils aient une nature de fer pour résister aux microbes, aux émanations infectieuses des rues de leurs villes.

Il fait bon être buffetier de gare sur la ligne transmandchourienne. Le tenancier du buffet de Liao-Yang a fait, en trois mois, 15,000 roubles de bénéfice.

Liao-Yang. Lundi 19 juillet. — Malgré l'absence de confort qui les caractérisent, les demeures des Chinois aisés dénotent du moins une certaine compréhension du *home*. Chacun y est bien chez soi.

En parcourant, ce matin, la ville indigène, plusieurs de ces habitations m'ont fait envie, par leurs cours garnies de verdure et leurs jardinets plantés de fleurs et de légumes. Dans un enclos, j'ai même vu des plants de vigne grimpante, sur des arches, qui rappellent les tonnelles de nos jardins européens.

Les légumes constituent, dans ce pays, un élément important de l'alimentation du peuple. Partout vous trouverez des concombres, des pois, des carottes, des radis, des courges.

En fait de viande, les Chinois ne mangent que du porc; ils s'abstiennent entièrement de la viande de bœuf et de mouton. Il n'y a guère d'habitation chinoise devant laquelle vous ne voyez rôder de gros pourceaux noirs. Ces animaux sont admis au foyer, et font pour ainsi dire partie de la famille.

Une légende couramment admise veut que les Chinois donnent leurs enfants à manger aux pourceaux. On

ne saurait la prendre à la lettre. Il arrive cependant que les Chinois abandonnent et exposent, quand ils sont malades, leurs enfants en bas âge, et que ces derniers deviennent alors la proie des pourceaux.

Dans l'après-midi, nous apprenons que le comte Keller, le commandant du détachement de l'est, a été tué.

Il était très aimé de ses soldats, dont il relevait, à chaque occasion, le moral et le courage, en donnant personnellement l'exemple de la bravoure.

Méprisant le danger, il était monté sur une colline exposée au feu de l'ennemi, afin de pouvoir mieux diriger le combat, quand il tomba mortellement frappé aux deux jambes et à la poitrine par une décharge de shrapnells. Tout près de lui se tenaient le chef d'état-major du détachement, Oronowsky, et notre ami, le lieutenant Narischkine, son officier d'ordonnance.

Le grand-duc Boris, qui était à ses côtés il y a quelques jours, sur cette même colline, est très affecté de cette mort.

Le fils du général, officier de cavalerie fraîchement arrivé de Russie, a diné hier avec nous. Il est parti ce matin pour rejoindre son père. C'est en route, sans doute, qu'il aura appris la triste nouvelle de sa mort.

Le comte Keller était un camarade d'enfance et un compagnon de guerre du général Kouropatkine. Ils avaient servi ensemble sous les ordres de Skobelev, pendant la campagne de 1877. Après avoir été, pendant plusieurs années, commandant du corps des Pages à Saint-Pétersbourg, il occupait depuis cinq ans le poste

de gouverneur de Iekatérinoslav, quand la guerre fut déclarée.

La brigade des dragons de Niéjin et de Tchernigoff est arrivée à *Yentaï*, petite station avant Liao-Yang.

Son commandant, le général Stepanoff, un ami de la famille du grand-duc Wladimir, vient voir le grand-duc Boris, qui est heureux de le retenir pour la nuit dans notre wagon.

A six heures du soir, à l'église, messe pour le repos de l'âme du général Keller.

Liao-Yang. Mardi 20 juillet. — Malgré la chaleur intense, la bataille a commencé à Haï-Tcheng. Le général Kouropatkine a promis aux officiers et aux soldats qu'il ne reculerait pas d'un pas! La première journée a dû être sanglante. Voici déjà quatre cents blessés qui arrivent avec le train hôpital de la grande-duchesse Wladimir.

Du côté russe, les pertes sont évaluées à deux mille tués et blessés. La position n'était pas fameuse pour la défense, aussi les troupes n'ont pu s'y maintenir.

De nouveaux transports de troupes japonaises arrivent à In-Keou.

Vous entendez dire que les Japonais auront sous peu quatre cent mille hommes en Mandchourie. Ces derniers renforcements de l'armée japonaise sont composés, en grande partie, de réservistes destinés à compléter les cadres des troupes de ligne.

Le jeune comte Keller a ramené le corps de son père

à la Croix Rouge, et nous montre l'uniforme ensanglanté du général.

Le shrapnell, en éclatant devant lui, presque au-dessus de sa tête, l'a blessé à trente-deux endroits différents. Un paquet d'éclats lui a troué la poitrine.

Vers six heures du soir, le grand-duc Boris se rend à la Croix Rouge pour assister à la cérémonie funèbre du transfert de la dépouille mortelle.

Jamais la tranquillité atmosphérique n'avait été aussi complète que ce soir. Comme pour illustrer les sanglants combats de Haï-Tcheng, le soleil s'est couché rouge pourpre et, sur l'horizon encore doré, les fines silhouettes des coolies qui regagnent leur demeure se dessinent comme de véritables ombres chinoises. D'interminables files d'*arbas* soulèvent une poussière si ténue, qu'elle s'étale dans les airs sous forme de nuage, et retombe lentement comme un brouillard dans les champs.

Liao-Yang. Mercredi 21 juillet. — Haï-Tcheng a été abandonné.

Dès le 15 juillet, les Japonais ont repris l'offensive. Les jours suivants, un mouvement de détachements considérables fut signalé. L'attaque était imminente.

Ce fut le 18 que s'engagea la véritable bataille. Au début du combat, l'artillerie russe réduisit les batteries japonaises au silence et les força à changer de position. Mais bientôt les Japonais, en forces considérables, dessinèrent, selon leur habitude, un mouvement tournant

fort rapide sur le flanc droit de leurs adversaires. Les Russes furent obligés de se replier.

Dans cette contrée, le terrain est tellement accidenté, que les combattants s'ignoraient parfois à moins d'un kilomètre de distance.

Revenu ce matin à Liao-Yang, le général Kouropatkine conféra sur la situation avec le vice-roi, qui vient d'arriver de Moukden. L'entrevue des deux chefs a lieu à la gare, dans le wagon-salon du vice-roi, et dure un peu plus de deux heures.

Les journaux étrangers ont prétendu savoir que les deux chefs se détestent, qu'ils sont en profond désaccord et ne manquent aucune occasion de se jouer mutuellement de mauvais tours.

De la façon cordiale dont le vice-roi serra la main au général, sur le quai de la gare, avant de repartir pour Moukden, il serait au contraire permis de conclure que leurs rapports mutuels n'ont pas cessé d'être parfaitement amicaux.

Qu'est-ce qu'ils ont bien pu décider? Serait-ce à Aïsanzian ou à Liao-Yang même, qu'aura lieu la prochaine grande bataille?

Aïsanzian, la dernière position stratégique avant Liao-Yang, n'est séparée de cette dernière ville que par 28 verstes.

Tout porte à croire que les belligérants chercheront à concentrer leurs forces, et que c'est devant les murs de Liao-Yang que sera livrée la première bataille générale de cette campagne. Kouropatkine n'évacuera

pas la place sans avoir opposé aux Japonais une résistance opiniâtre. En quelques mois, des milliers de coolies ont fait de Liao-Yang un véritable camp retranché. Des forts ont été établis tout autour de la place, d'immenses entrepôts ont été construits en quelques semaines, en prévision de la saison des pluies, et le stock de matériel roulant, accumulé dans ce moment sur les plates-formes de la gare et les voies provisoires de garage, comprend au moins huit cents wagons de toute espèce. Si, toutefois, les Japonais viennent à occuper la chaîne des montagnes qui dominent la ville à l'est, et qu'ils réussissent à y placer leur artillerie, la situation des troupes russes deviendrait précaire, et il ne serait pas impossible qu'elles ne puissent se maintenir à Liao-Yang.

En attendant, le général Kouropatkine est parti pour Aïsanzian, où le grand-duc Boris le rejoindra demain.

Jeudi 22 juillet. — Une pluie torrentielle a de nouveau transformé les rues en canaux, et les terrains non cultivés en véritables lacs. Encore deux jours d'un pareil déluge et les armées seront clouées sur place, faute de pouvoir faire un pas à cause de la boue. Cela pourrait bien compromettre l'offensive des Japonais.

Leur armée du sud cherche probablement à rallier l'armée de l'est, pour opérer conjointement contre Kouropatkine.

Quant aux troupes russes, elles se sont retirées hier sur toute la ligne.

Les médecins et les infirmiers de la Croix Rouge ont pansé plus de deux mille blessés sur le champ de bataille de Haï-Tcheng.

A cause de la chaleur intense, beaucoup de soldats furent frappés d'insolation.

En déposant leurs œufs dans les blessures des soldats, les mouches enveniment les plaies, et rendent aux médecins leur tâche plus difficile.

Quant aux blessures provoquées par les éclats des shrapnells, elles sont presque toujours très graves, à cause de la saleté inhérente à ces projectiles.

S'il éclate bien, c'est-à-dire en l'air, à une trentaine de pas devant l'ennemi, et sous un certain angle, un shrapnell peut blesser et tuer jusqu'à cent soldats à la fois. C'est comme un second petit canon qui se décharge en l'air et lance des centaines de projectiles. Il est rare cependant que l'effet soit si grand, car le maniement du shrapnell est difficile, la distance et la vitesse doivent être soigneusement calculées, et comme la seconde varie avec la direction du vent, il n'est pas toujours aisé de l'établir d'une façon précise.

A Haï-Tcheng, le 20 juillet, c'est le détachement de cavalerie et d'artillerie commandé par le général Mistchenko qui a été le plus fortement engagé.

Le général s'est particulièrement distingué, en passant toute la journée au centre du feu. A un moment donné, plusieurs régiments russes chargèrent à la baïonnette.

Nul doute, qu'après cette guerre, le mouvement de

réforme dans les armées européennes ne tende surtout à de puissantes formations d'artillerie.

Sur les champs de bataille à venir, la victoire appartiendra à celui qui aura le plus de canons, les meilleures pièces, et qui saura le mieux s'en servir.

Tandis que la cavalerie de tirailleurs restera de la plus grande utilité pour le service d'éclaireurs, au dire de beaucoup de militaires, la cavalerie proprement dite, qui est destinée à agir en masse, n'est plus guère appelée à jouer un rôle prépondérant dans le sort des batailles.

Encore est-ce une question de savoir si, dans la région montagneuse du sud de la Mandchourie, l'infanterie n'aurait pas pu remplacer avec avantage la cavalerie, pour le service des reconnaissances, puisque la plupart du temps les cosaques étaient obligés de laisser souvent bien loin derrière eux, leur monture, pour escalader à pied des hauteurs escarpées, inaccessibles à leurs chevaux.

Liao-Yang. Vendredi 23 juillet. — Don Jaime de Bourbon est revenu de Ta-Tché-Kiao ; le prince Karageorgevitch, C. Greaves, sont arrivés hier de Haï-Tcheng; le comte Zamoyski est aussi de retour de Moukden.

Le bruit court que les Japonais ont tenté un nouvel assaut contre Port-Arthur, qu'ils auraient subi d'énormes pertes, plus de vingt-cinq mille hommes! Si l'on ajoutait foi à tous ces chiffres, qui nous par-

viennent par les Chinois, et grossissent en passant de bouche en bouche, les Japonais auraient déjà perdu au moins cinquante mille hommes sous les murs de la forteresse !

Pas de nouvelles d'Aïsanzian.

Depuis quelques semaines, le gaolian, espèce de sorgho, qui occupe la première place dans la culture du pays, forme de véritables forêts, où même les cavaliers passent inaperçus. Pendant la bataille de Ta-Tché-Kiao, les champs de gaolian masquaient déjà fortement les mouvements des troupes.

Le *gaolian* constitue la richesse du Chinois en Mandchourie. Les grains servent de principale nourriture au peuple ; ses feuilles servent souvent de fourrage au bétail.

De ses longues tiges, les Célestes font des nattes et bâtissent des huttes. En hiver, faute de bois, ils les emploient comme combustibles. C'est également avec le *gaolian* que les Chinois fabriquent le *chanshin*, ou eau-de-vie ordinaire, grossièrement distillée, que le peuple consomme en grandes quantités et qui contient jusqu'à 50 pour 100 d'alcool.

On me dit que le *chanschin* est maintenant très recherché par les soldats japonais, et que ces derniers en font un usage immodéré avant la bataille.

Chaque année, la culture du pavot prend une plus grande extension en Mandchourie, surtout dans les environs de Moukden et de Tieling. L'opium indigène commence à faire une concurrence très sérieuse aux opiums importés des Indes.

On rencontre aussi de nombreuses plantations de tabac ; non seulement les hommes, mais aussi les femmes et même les enfants, le fument dans de petites pipes. Même en Chine, le tabac mandchourien est fort apprécié pour sa bonne qualité.

Quant aux fameuses racines de *ginseng*, si recherchées par les Chinois, qui leur attribuent entre autres propriétés celle de prolonger la vie, on les trouve principalement dans les vallées boisées du côté de la frontière coréenne.

Aperçu ce matin trois soldats, revenus de l'est, dans un piteux équipement.

N'ayant plus de bottes, ils ont été obligés de faire 40 kilomètres pieds nus dans la boue. Le premier a ramassé en route une pantoufle chinoise, le second s'est entouré le pied d'un lambeau d'étoffe, et le troisième porte, en guise de casquette, un grand chapeau de paille chinois.

Ils ont été envoyés à Liao-Yang pour compléter leur équipement.

Pas de chaussures ! n'est-ce pas la plainte générale du soldat dans toutes les guerres ? mais c'est tout particulièrement le cas dans cette campagne. La botte russe réglementaire ne résiste pas aux mauvaises routes et aux aspérités des chemins de montagne.

Les sociétés économiques militaires de Pétersbourg et de Moscou ont établi ici des succursales, qui rendent les plus grands services aux officiers.

Vous trouvez de tout dans ces bazars : des chaus-



LIAO-YANG — DANS LA VILLE INDIGÈNE

sures, des uniformes, du linge, conserves, vins, au même prix qu'en Russie, car ces sociétés bénéficient du transport gratuit de leurs marchandises sur le Transsibérien.

A la gare, je rencontre quelques officiers et des matelots de la canonnière *Sivoutch*, que nous avons visitée il y a deux mois à In-Keou.

Quand les Japonais se furent emparés de Ta-Tché-Kiao, que In-Keou fut évacué, le *Sivoutch*, préalablement désarmé, remonta le fleuve Lia-Ho, et fut mis hors d'usage par l'équipage. Après le départ des Russes d'In-Keou, les Anglais se sont chargés de la police de la ville, interprétant à leur façon un traité qui leur octroie l'intervention au cas où les Russes ne réussiraient pas à maintenir l'ordre.

Ils ont jugé que c'était le cas, et ont pris aussitôt les mesures nécessaires à la sûreté de la place, sans attendre l'arrivée des Japonais.

On m'assure que les Japonais ne s'attendaient pas à ce que les troupes russes abandonnassent si facilement Ta-Tché-Kiao, sacrifiant par cela même le port d'In-Keou, et qu'ils croyaient un instant à une manœuvre, masquant quelque ruse de guerre, de la part de leurs adversaires.

De fait, c'était par In-Keou que passait le flot des importations maritimes à destination de la Mandchourie.

Faut-il en conclure que ce flot sera dorénavant arrêté?

Le Chinois est le meilleur fournisseur du monde.

Dans quelques semaines, les mêmes marchandises étrangères qui venaient par In-Keou afflueront à Liao-Yang et Moukden, par quelque voie détournée, après avoir passé Shanghaï ou Tien-Tsin.

Le lieutenant Friderici, camarade du grand-duc Boris au régiment des hussards de la garde, arrive d'Aïsanzian.

Il nous dit que tout est tranquille sur le front de bataille.

Liao-Yang. Dimanche 25 juillet. — Va-t-on évacuer Liao-Yang?

Cela pourrait bien être le cas, s'il se confirmait que les Japonais sont en train de tourner l'armée russe avec des forces considérables, et qu'ils marchent en deux colonnes, par le sud et le nord, dans la direction de Moukden.

En attendant, on croit que les Japonais vont plutôt avancer sur Aïsanzian, où le général Kouropatkine se dispose à leur livrer un combat d'arrière-garde, puis, qu'ils marcheront de là directement sur Liao-Yang, à moins que les pluies ne viennent entraver les opérations et remettre à l'automne la bataille générale dont les environs de cette ville seront le théâtre.

Petit à petit, l'agglomération russe à Liao-Yang se dépeuple. Les malades, les femmes et les enfants des employés sont évacués par groupes, tandis que les boutiquiers se hâtent de vendre leurs derniers stocks de marchandises et s'apprêtent à quitter pour Kharbine.

Le voisinage des armées japonaises est devenu inquiétant.

Liao-Yang. Lundi 26 juillet. — Il pleut à verse.

En s'établissant pour de bon, la saison des pluies pourrait bien renverser tous les plans, condamner les armées à une inaction complète, du reste tout à l'avantage des Russes, qui reçoivent journellement des renforts de troupes fraîches.

Il ne faut pas s'imaginer que la saison des pluies soit en Mandchourie une période aussi nettement définie, aussi régulière, que dans les pays tropicaux. Les expériences faites sur divers points, ces dernières années, sont basées sur un trop petit nombre d'observations pour être concluantes.

Suivant les années, la quantité d'eau tombée a varié considérablement. En 1903, la pluie n'a pas cessé de tomber pendant six semaines, transformant le pays en un vaste marécage. Au mois d'août de l'an dernier, Liao-Yang était littéralement sous l'eau, et le service du chemin de fer fut interrompu à plusieurs reprises par les inondations.

Dans le sud de la Mandchourie, les pluies d'orage subites et torrentielles commencent déjà fin mai, et causent souvent de grands ravages dans la contrée.

Plus au nord, les premières averses tombent à la mi-juin. C'est l'automne qui est la saison la plus agréable dans ce pays, car elle offre une série de journées calmes et sereines.

Les Chinois ont prédit pour cette année un été relativement sec; ils prétendent qu'il n'y aura pas de véritable saison pluvieuse.

Tous les trains partant pour Kharbine sont bondés. Fourgons, compartiments, sont encombrés de bagages, de hardes et de paquets.

Forcés de quitter à la hâte, tous ces petits ménages d'employés, d'ouvriers, emportent ce qu'ils peuvent de leur modeste mobilier. Chaque membre de la famille a sauvé quelque ustensile de ménage, et avant tout le *samovar*.

Les filles publiques de Liao-Yang ont été entassées dans un wagon de troisième classe. Avec leurs robes de soie fripée et leurs chapeaux à falbalas, elles sont l'objet des quolibets des nombreux militaires attablés devant le buffet de la gare.

Deux demi-mondaines américaines, plus élégantes, bien connues en ville, sont très entourées par de jeunes officiers, qui regrettent leur départ, et leur disent au revoir, à Moukden!

Plus loin, un train de marchandises renferme tout l'hôpital des civils. Malades, personnel sanitaire, ameublement, tout a été casé tant bien que mal dans les fourgons, d'où s'échappe une odeur de phénol.

Quelques hommes ont l'air très malade; il est probable qu'ils vont mourir en route!

Liao-Yang. Mardi 27 juillet. — A en juger d'après l'épisode suivant, le cosaque, pas plus que le soldat

d'infanterie, ne nourrit de vrai sentiment de haine envers le Japonais.

Au cours d'une reconnaissance, deux cosaques, de race bouriate, aperçurent un fantassin ennemi encore armé. Le Japonais s'était affaissé sur la route, incapable de suivre les siens.

A bout de forces, les pieds meurtris, il ne fit pas un geste à l'approche des deux cosaques. Ceux-ci, voyant qu'il ne se défendait pas, se saisirent de sa personne et l'emmenèrent, sans même lui enlever son fusil, après lui avoir donné un lambeau de toile pour panser ses blessures.

Bientôt ils firent une halte dans la montagne, préparèrent du thé et en offrirent à boire à leur captif ; puis ils se remirent en route.

Quand ils eurent rejoint leur escadron, ils furent naturellement questionnés par leur chef, intrigué de savoir comment ces deux soldats s'étaient rendus maîtres de ce petit Nippon. « C'est notre Japonais », répondirent-ils fièrement, et ils parurent tout attristés d'être obligés de se séparer de leur compagnon de route.

Liao-Yang. Mercredi 28 juillet. — D'aucuns prétendent que les Japonais sont très forts dans l'art de bluffer, de faire des démonstrations, et qu'ils sont loin d'avoir des troupes aussi nombreuses qu'on le suppose généralement.

Il se pourrait qu'ils cherchassent à éviter maintenant

une bataille générale, pour diriger leur principal effort sur Port-Arthur.

La forteresse est, en effet, l'objet primordial de leur convoitise.

Ils savent bien que s'ils réussissent à s'emparer de ce redoutable bastion de la puissance russe en Extrême-Orient, la partie est à moitié gagnée. Aussi faut-il s'attendre à ce qu'ils ne reculent devant aucun sacrifice pour mener leur plan à bonne fin. Faut-il expliquer de cette façon le fait que pas un coup de fusil n'a été tiré, ces jours derniers, dans le rayon des opérations militaires aux environs de Aïsanzian?

Liao-Yang. Jeudi 29 juillet. — On croit que les Japonais se sont retirés près de Haï-Tcheng. La division de cavalerie, commandée par le général Mitschenko, a été dépêchée du côté du sud pour reprendre contact avec l'armée ennemie.

En tous cas, ce n'est pas la pluie et les mauvaises routes qui empêchent les Nippons d'avancer, car, depuis trois jours, il fait un temps radieux.

Liao-Yang. Vendredi 30 juillet. — Fait connaissance, cet après-midi, du fameux chirurgien professeur Zoege, de Manteuffel. Combien de jambes a-t-il déjà coupées dans son hôpital, à la Croix Rouge?

Dans sa clinique, à Riga, le professeur de Manteuffel a fait, jadis, une opération restée célèbre. Il a retiré une balle du cœur d'une jeune fille qui

avait tenté de se suicider et qu'on croyait perdue.

Aucune guerre précédente n'a été aussi meurtrière.

On se plaint, en général, dans les hôpitaux, du manque de médecins. Ceux qui sont là sont surchargés de travail.

Dans la soirée, le général Stepanoff quitte notre train pour rejoindre l'état-major du 17e corps.

Liao-Yang. Samedi 31 juillet. — L'escadre russe, commandée par l'amiral Witheft, est sortie, hier 30 juillet, au grand complet, de la rade de Port-Arthur, résolue à faire un effort suprême pour rejoindre l'escadre de Vladivostock.

Il faut s'apprêter à ce que l'hégémonie de la mer se décide ces jours-ci, par un terrible combat naval; si les vaisseaux ne réussissent pas à franchir le blocus, c'en est fait du sort de l'escadre russe en Extrême-Orient.

Le *Retvisan*, le *Césarévitch* et le *Pobieda*, ont réparé les avaries qu'ils ont subies en janvier; avec le *Poltava*, le *Sébastopol* et le *Peresviet*, cela fait six cuirassés de premier rang.

L'escadre comprend, en outre, quatre croiseurs cuirassés ou protégés de premier rang, le *Bayan*, le *Pallada*, qui a été remis en état, le *Diana*, l'*Askold*, plus un croiseur protégé de deuxième rang, le *Novik*, vingt contre-torpilleurs, et une douzaine de torpilleurs de haute mer.

CHAPITRE XII

Naissance de l'héritier au trône impérial. — Départ de Liao-Yang. — Une rencontre désagréable. — A travers la Mandchourie. — En Transbaïkalie. — La traversée du lac Baïkal. — D'Irkoutsk à Moscou. — Retour à Pétersbourg.

Liao-Yang. Dimanche 1er août. — De graves événements se déroulent en ce moment dans les eaux chinoises. L'inquiétude est générale. On ignore encore les résultats du combat naval que l'escadre russe a dû livrer à la flotte de l'amiral Togo.

Comme un rayon de soleil éclairant un paysage sombre et triste, l'heureuse nouvelle de la naissance d'un héritier au trône impérial de Russie se répand à Liao-Yang et parmi les troupes. Elle est accueillie avec une joie profonde.

Le dernier venu des membres de la famille impériale s'appellera Alexis.

Tous les officiers présents au quartier général assistent au *Te Deum*, qui a lieu, pour la circonstance, dans la petite église.

A Aïsanzian, la naissance de l'héritier tant désiré des augustes souverains, et du peuple russe tout entier, était déjà connue hier soir du généralissime et de son état-major.

Pendant le déjeuner, on m'apporte un télégramme du grand-duc, qui m'annonce son arrivée à Liao-Yang pour huit heures du soir, et qu'il repartira le soir même pour Pétersbourg.

Il n'y a pas une minute à perdre; les ordres sont donnés au personnel du train, le buffetier court en ville faire des provisions pour le voyage, et les officiers qui occupaient des compartiments dans notre wagon, se disposent, non sans regrets, à déménager.

Adieu, la tour coréenne, les entrepôts, l'estrade où nous passions nos journées! Reverrons-nous ce coin de terre mandchourienne, qui nous est devenu si familier? C'est angoissant de penser que ces lieux risquent d'être bientôt occupés par les Japonais.

A dix heures et demie du soir, le train d'Aïsanzian arrive. Le grand-duc Boris sort de son wagon, pendant qu'on forme notre train, salue cordialement les autorités militaires rassemblées sur le quai de la gare pour lui souhaiter bon voyage, puis remonte en voiture. Le train s'ébranle, et nous voilà partis.

A l'occasion de la naissance de l'héritier au trône impérial, le grand-duc Boris a été chargé, par le commandant en chef, de porter à l'Empereur les félicitations de l'armée de Mandchourie, et il espère arriver à temps à Pétersbourg pour la cérémonie du baptême.

Comme nous voyageons cette fois-ci en train spécial, il se peut que nous franchissions les 10.000 verstes, qui séparent Liao-Yang de la capitale, en quinze jours.

Sur l'invitation du grand-duc, l'écuyer de la cour Radzianko, le prince Karageorgevitch, le lieutenant de cosaques baron Wrangel, ainsi qu'un médecin militaire, prennent place dans nos wagons pour se rendre à Kharbine.

Un peu après minuit, à quelques verstes avant Moukden, le train s'arrête subitement au beau milieu d'un pont.

Aux cris du dehors, nous devinons qu'il est arrivé quelque accident.

En effet, la voie est obstruée par une troïka, dont les chevaux ont été tués sur le coup.

Les pauvres bêtes gisent, écrasées, devant la locomotive, dont les deux falots ont été brisés et éteints par le choc.

La cargaison de l'équipage a été renversée et dispersée sur le pont.

Si le mécanicien n'avait pas fait preuve de vigilance et de présence d'esprit, en ralentissant la marche de la machine dès qu'il aperçut une masse noire suspecte sur la voie, cette rencontre aurait pu avoir de funestes conséquences.

La locomotive pouvait facilement dérailler sur le pont étroit, protégé d'un léger garde-fou, et entraîner tous les wagons dans la rivière, fortement grossie par les dernières pluies. Un des soldats qui conduisait l'équipage s'est sauvé, l'autre est tellement abasourdi qu'il est impossible d'en tirer un mot ; mais fort heureusement il n'a eu aucun mal.

En attendant que les soldats du poste voisin arrivent pour aider à déblayer la voie, le personnel du train se met à l'œuvre et précipite, l'un après l'autre, dans la rivière, les cadavres des trois chevaux.

La nuit est si noire qu'on ne distingue pas l'eau qui bouillonne sous les arches du pont.

Les lourdes masses des chevaux plongent avec un fracas sinistre, et trahissent, par le temps qu'elles mettent à tomber, la hauteur du pont.

Quand les derniers débris de la troïka furent éloignés, notre train se remit lentement en marche.

A Moukden, nous changeons de locomotive.

Par quel malencontreux hasard cet équipage se trouvait-il sur un pont construit uniquement pour le passage des trains? Nous le sûmes bientôt.

Les soldats du poste de gardes-frontière, chargés de garder ce pont, long de presque un kilomètre, avaient reçu l'autorisation d'y faire passer une fois par jour le char qui allait aux provisions à Moukden. Par inadvertance ou négligence, la sentinelle postée à l'une des extrémités avait laissé l'équipage s'engager sur la voie, sans attendre que la sentinelle qui veillait à l'autre bout du pont ait répondu à son signal.

En Mandchourie. Mardi 3 août. — Onze heures du matin : station de Gounjouline.

Riantes campagnes; partout des champs de gaolian, avec leurs épis hauts de plusieurs mètres, des groupes d'habitations chinoises cachées sous les arbres. Tout

est vert, d'un vert très foncé. Heureux fermiers, ils ne se préoccupent pas de la guerre, ici.

Nous marchons vite maintenant, 30 à 35 verstes par heure.

A onze heures du soir, nous sommes à Kharbine. De nombreuses personnalités sont rassemblées à la gare pour saluer le grand-duc à son passage, entre autres le directeur du chemin de fer chinois de l'Est, le colonel Horvath, le chambellan Ivanenko.

La nouvelle gare est terminée. C'est un vaste bâtiment nouveau style.

Nous repartons à une heure du matin, et traversons, peu après, le grand pont du chemin de fer Transmandchourien, celui du fleuve Sungari.

En Mandchourie. Mercredi 4 août. — Voici les steppes jaunâtres voisins du désert de Gobi.

Il fait beaucoup moins chaud. La nuit a même été fraîche.

A Tsitsikar, deux heures d'arrêt. Près de la gare quelques marchands chinois vendent de superbes melons d'eau. Demidoff en achète aussitôt quelques-uns.

En Mandchourie. Jeudi 5 août. — Depuis trois mois, nous n'avons pas respiré comme ce matin. Quel air de montagne délicieux et frais! On ne voit que collines boisées, feuillages verts. L'horizon ondulé prend des teintes rosées et bleuâtres. De-ci de-là, de paisibles troupeaux de moutons, des chevaux, des Chinois fumant



DEMIDOFF ET LVOFF ACHETANT DES MELONS

tranquillement devant leurs huttes. Comme on se sent loin de la guerre !

Ial, est une petite gare très proprette, entourée de quelques isbas. Les chemises rouges des moujiks, les foulards de couleur des femmes, égaient le paysage et rappellent la Russie.

Sur le seuil des cabanes, des enfants blonds jouent en chemise avec des Chinois.

Depuis la station de *Buchedou*, le train, attelé de deux locomotives, grimpe lestement les contreforts du massif du *Chingan*.

Nous avons, cette fois-ci, la chance de traverser de jour le tronçon le plus pittoresque du Transmandchourien.

Sur tout ce parcours, l'établissement de la voie ferrée a nécessité des travaux considérables, beaucoup de ponts et de talus.

Avant de pénétrer sous la montagne du *Chingan*, la voie ferrée s'élève en cercle sur un remblai, c'est le cirque du Chingan. Le tunnel, long de plus de deux kilomètres, est à peine terminé. Beaucoup d'ouvriers russes et de nombreux coolies travaillaient encore aux voûtes, éclairés par la lumière électrique.

Après la station *Chingan*, située de l'autre côté du tunnel, le chemin de fer redescend la montagne.

En Mandchourie. Vendredi 6 août. — Dalaï-Nor, petite station isolée au milieu de prairies arides. C'est toujours le steppe, mais moins plat qu'entre Khar-

bine et Tsitsikar. Quelques troupeaux parcourent ces mamelons dénudés. Nulle part d'habitations.

A 25 verstes plus au sud, se trouve un grand lac, connu des chasseurs, à cause de la quantité énorme d'oies sauvages et de canards qu'on y rencontre.

A midi, nous sommes à la station frontière Mandchourie.

Le nouveau bâtiment de la gare ressemble à celui de Kharbine, et sera terminé sous peu.

Quant au mouvement des trains militaires, il est encore plus considérable qu'à notre passage en mars dernier. Nous en croisons une douzaine chaque jour. Au début de la guerre, les points de croisement étaient éloignés de 30 verstes, maintenant on a construit, toutes les 15 verstes, des voies de garage.

Au dire des ingénieurs, si le service était mieux organisé, le personnel des gares plus nombreux, il serait possible de faire circuler de quinze à vingt trains par jour dans les deux sens.

Dans ce moment, c'est le 5e corps, de Riazan, qui est en cours de transport.

En distribuant plusieurs milliers de cigarettes, le grand-duc Boris fait la joie des soldats des trains stationnés à la gare.

Avant d'arriver à la frontière russe, la voie ferrée traverse 16 verstes de territoire chinois, pays de prairies, légèrement ondulé, peuplé seulement d'innombrables marmottes grosses comme de petits chiens. Partout, dans l'herbe rase, on voit ces petits animaux



STATION DE MANDCHOURIE — LE GRAND-DUC BORIS DISTRIBUANT, DE SON WAGON, DES CIGARETTES AUX SOLDATS

dressés, comme en observation, sur leurs pattes de derrière.

Depuis la fenêtre de son wagon, le grand-duc s'amuse à leur envoyer quelques balles avec son pistolet Mauser, ce qui les fait disparaître aussitôt dans leurs terriers.

Après une journée entière de voyage à travers le steppe, nous atteignons, à six heures du soir, la première petite gare située sur le territoire russe.

La frontière est gardée par les cosaques, qui sont campés à quelques cents pas de la gare.

Profitant de l'arrêt du train, le grand-duc va visiter l'escadron, qui est commandé par le comte Keller, un parent du général défunt.

Les hommes sont tous des Bouriates, habitués à la vie nomade. Plusieurs d'entre eux sont de riches propriétaires de troupeaux.

En Mandchourie. Samedi 7 août. — Toujours des prairies rases, des mamelons pelés, dépourvus de végétation.

La monotonie du paysage est rompue seulement par quelques troupeaux, quelques huttes, et parfois, au loin, par une caravane de chameaux, les plus précieuses bêtes de somme des populations nomades de ce pays.

Les pierres dressées que vous apercevez de temps à autre dans les prairies sont des tombeaux de Bouriates. Elles ressemblent aux monuments druidiques.

A mesure que nous avançons, la région change, devient plus accidentée.

Le bouleau fait son apparition, formant d'abord de petits bois clairsemés, puis bientôt de véritables forêts, séparées les unes des autres par de vastes espaces de terre rougeâtre, bien cultivés.

Après la station de *Bouriatskaïa,* située près d'un village peuplé de Bouriates, la voie ferrée s'engage dans la montagne, monte en serpentant au milieu des forêts de bouleaux et de mélèzes, traverse des gorges profondes, creusées dans le roc, jusqu'à *Siedlovaïa*, puis redescend la côte, en décrivant de fortes courbes sur des talus élevés.

Près de *Karimskaïa*, on se croirait en Suisse ou en Thuringe. Partout des pâturages et des forêts de sapins.

La végétation de cette région est beaucoup plus variée.

Les petits chênes de Mongolie, les ormes, les noyers, couvrent les parties basses des vallées.

Les maisonnettes de bois, sortes de chalets, sont entourées de petits parcs pour les bestiaux. Partout de l'eau, des ruisseaux, des rivières, de petits lacs. L'air est exquis.

Nous croisons un train qui porte les premiers contingents du régiment de Wiborg, du 1er corps d'armée. Les soldats chantent en chœur dans les wagons avant de s'étendre pour la nuit.

A *Tchita*, le grand-duc Boris reçoit un télégramme du quartier général, qui, hélas! ne nous apprend rien de bon. L'escadre russe sortie le 28 juillet de Port-



PRÊTRE LAMAÏSTE ET COSAQUES BOURIATES

Arthur n'a pas réussi à forcer le blocus, et a dû renoncer à gagner Vladivostock.

Après un combat acharné, durant lequel l'amiral Witheft fut tué à bord du *Césarévitch*, les vaisseaux russes, cernés par les nombreux croiseurs de la flotte ennemie, furent dispersés.

Avant de mourir, l'amiral Witheft passa le commandement à l'amiral Ouchtomsky, qui regagna Port-Arthur avec le *Retvisan*, le *Sébastopol*, le *Peresviet*, le *Poltava*, et le *Pobieda*.

On craint que le *Pallada* n'ait coulé. Le *Césarévitch* et le *Diana* se sont réfugiés, fortement avariés, à Kiau-Tchou, où ils furent obligés de désarmer; l'*Askold* atteignit Shanghaï, et l'on suppose que le *Novik* a cherché à gagner Vladivostock, en contournant l'archipel japonais.

Quelques jours plus tard, le 3 août, le *Rossia*, le *Rurik* et le *Gromoboï*, qui composaient l'escadre de Vladivostock, quittèrent le port dans la direction de Fousan, sur la côte de Corée, quand ils aperçurent cinq bâtiments japonais, suivant un cours parallèle au leur.

En manœuvrant pour gagner la haute mer, le *Rurik*, paralysé par un accident de son gouvernail, fut canonné par les vaisseaux ennemis et s'enfonça dans les flots.

Pendant le combat, cent trente-cinq matelots furent tués et trois cent sept furent blessés à bord du *Rossia* et du *Gromoboï* qui, bien que très avariés, parvinrent à rentrer au port de Vladivostock.

Ces nouvelles sont évidemment très graves, car bien

qu'il soit probable que la flotte japonaise ait subi, elle aussi, de sérieux dommages, il n'en reste pas moins vrai que les Japonais sont désormais maîtres de la mer.

En Transbaïkalie. Dimanche 8 août. — Deux heures d'arrêt à *Mogson*, petit village situé dans une vallée verdoyante.

Des moujiks, des femmes et des enfants en vêtements de couleur se rendent lentement, par les rues gazonnées, à la petite église, dont les cloches appellent les fidèles au service divin.

En face de l'église se trouve l'école, un joli bâtiment en bois. Dans les pays où, comme ici, le bois abonde, les plus pauvres peuvent se construire une maisonnette.

Devant une cabane, plusieurs cosaques bouriates causent avec un prêtre lamaïste, vêtu d'une sorte de jupe brune, d'une blouse de soie violette et d'un petit bonnet de feutre gris à bords relevés.

Les cosaques vivent principalement du produit de l'élevage des bestiaux. Il n'en reste plus beaucoup dans la contrée, car la plupart sont partis pour la guerre, abandonnant trop souvent leurs femmes et leurs enfants au hasard d'une existence problématique.

C'est la troisième fois depuis dix ans que les cosaques de Transbaïkalie sont soumis à la mobilisation.

Pendant la guerre de Chine, le cosaque a pu butiner, mais, de cette guerre meurtrière, il ne rapportera pas grand'chose.



COIN DE VILLAGE A CHILOK

Heureux ceux qui en reviendront les os intacts!

Les vastes territoires de l'Amour et de l'Oussouri ont été colonisés par les cosaques de Transbaïkalie.

En temps de guerre, leurs communautés doivent fournir douze régiments de cavalerie, composés chacun de six sotnias, ainsi que trois batteries d'artillerie. Le gouvernement leur a abandonné plusieurs millions d'hectares de terrain en échange de leurs services.

En Transbaïkalie, les gares sont construites en bois. Etant neuves, elles ont bonne apparence et sont très proprettes. On ne s'est pas payé ici le luxe de bâtiments en briques ou en pierre, comme en Mandchourie.

Les rails aussi sont trop minces et devront être remplacés par des rails plus résistants. De même qu'en Sibérie, on a cherché avant tout à faire les choses économiquement. Le luxe est la prérogative du Transmandchourien, c'est-à-dire du chemin de fer chinois de l'Est. Là-bas, sans doute pour en imposer davantage aux Chinois, on n'a reculé devant aucune dépense.

A *Chilok*, autre village pittoresque situé sur une élévation au bord d'une rivière, nous nous arrêtons deux heures pour laisser passer des trains militaires. On voit partout de vastes dépôts de bois et des scieries.

En Transbaïkalie. Lundi 9 août. — Matinée radieuse. Nous sommes toujours au milieu des pins. Dans les clairières, les paysans récoltent du foin. A mesure qu'on se rapproche du Baïkal, les vallées s'élargissent, offrent de plus grands espaces à la culture.

Sans son implacable climat, son hiver de sept mois, cette contrée serait riche et bien peuplée. Bien que l'agriculture se développe chaque année davantage en Transbaïkalie, le flot des émigrants se dirige aujourd'hui de préférence vers les territoires de l'Amour, plus favorables à la culture sous le rapport de la terre et du climat.

Un peu avant Werchneoudinsk, le drapeau de la Croix Rouge flotte au-dessus de plusieurs hameaux, transformés en asiles pour les blessés convalescents.

Des soldats éclopés se promènent avec des béquilles à l'ombre des pins ; d'autres ont la tête bandée ou le bras en écharpe.

La riante vallée de la Selenga forme la région la plus fertile et la mieux colonisée de la Transbaïkalie.

A la nuit tombante, nous apercevons dans le lointain les eaux du lac Baïkal, mince filet d'argent baignant une chaîne de montagnes bleuâtres.

Voici *Missovaia*, une petite ville située au bord du lac. Ici, nous croisons un train de passagers qui emmène en Mandchourie, entre autres connaissances, la comtesse Steinbock et la princesse Ouroussoff, deux sœurs qui comptent parmi les plus jolies femmes des salons pétersbourgeois. Elles se rendent à Liao-Yang pour rejoindre leurs maris, tous deux aides de camp du général Kouropatkine.

Une demi-heure après nous sommes à *Tanhoï*. La soirée est superbe, très chaude, sans un souffle de vent. Sous les pâles rayons de la lune, les eaux du

lac, plates comme un miroir, ont des reflets d'acier.

Ici nous abandonnons une partie de notre train. Seul, le wagon-salon du grand-duc Boris et le fourgon des bagages seront embarqués sur le ferry-boat *Baïkal*, pour être transportés sur l'autre rive.

Traversée du lac Baïkal. Mardi 10 août. — Réveillé à quatre heures du matin par des sifflets de locomotive et un bruit infernal de chaînes.

Un léger balancement du wagon-salon du grand-duc, où je m'étais étendu pour la nuit, me révèle que nous avons quitté la gare, et que nous sommes déjà sur l'élément liquide.

Le ferry-boat, ou bateau-transport *Baïkal*, construit en Angleterre par la maison Armstrong, a coûté plus de 5 millions de roubles.

Il est long de 200 pieds, large de 57, et possède trois machines, dont celle de l'avant est destinée à faire fonctionner le brise-glace. Des rails placés sur l'entrepont, parallèlement à l'axe du bateau, lui permettent de transporter vingt-cinq wagons.

Au-dessus, se trouve un vaste salon, et quelques cabines réservées aux passagers de première classe.

Tout l'avant du pont supérieur est destiné aux passagers de deuxième et troisième classe, tandis que l'arrière-pont a été arrangé pour recevoir les chevaux et les bestiaux.

Bientôt le vent fraîchit et la vague imprime au bâtiment un léger roulis.

Le soleil fait une courte apparition à l'horizon, mais il se cache presque aussitôt derrière de gros nuages. On se croirait en mer.

Également réveillé par le tapage de la manœuvre, le grand-duc Boris vient me rejoindre à l'avant-pont. Il est cinq heures du matin.

Le capitaine nous raconte que les brouillards sont fréquents sur le lac et que de violentes tempêtes rendent parfois la navigation très difficile. Depuis plusieurs mois, le bateau *Baïkal* fait la traversée huit fois par jour. Nous descendons ensuite au salon prendre le thé. Un ingénieur et un capitaine de gendarmerie sont les seuls passagers à bord.

La traversée dure deux heures et demie.

A six heures et demie du matin, nous entrons dans le port de la station *Baïkal*. Le wagon du grand-duc est amené en gare, où un nouveau train est bientôt formé.

Avant de continuer son voyage, le grand-duc Boris reçoit le prince Khilkoff, ministre des voies et communications, et le général baron Meindorff, commandant du 1er corps, qui est en cours de transport pour Liao-Yang.

Le chemin de fer de jonction autour du lac sera terminé en automne. Depuis notre passage, une nouvelle gare a été construite à *Baïkal*; l'ancienne gare, très petite et primitive, étant devenue tout à fait insuffisante pour les exigences du trafic considérable de cette station.



LE DÉBARCADÈRE A LA STATION BAÏKAL

De *Baïkal* à *Irkoutsk* la voie ferrée longe les rives verdoyantes de l'Angara, large rivière navigable en été; mais dont le courant est très rapide au sortir du lac.

A mesure qu'on se rapproche de la capitale de la Sibérie, la rivière s'élargit et ses rives deviennent plus plates.

En l'absence du comte Koutaïssoff, le vice-gouverneur Molarius est venu, ainsi que plusieurs autorités militaires, saluer le grand-duc à son passage.

Après toute une série d'audiences, le grand-duc, accompagné de Demidoff, vient nous rejoindre, Lvoff et moi, à l'Hôtel Continental, où nous déjeunons.

Avant de rejoindre notre train, nous avons le temps de faire une promenade en ville.

Dans la rue principale, bordée de larges trottoirs, les étalages des magasins ne le cèdent certainement pas à ceux des grandes villes russes de province.

Bien que ses maisons soient pour la plupart construites en bois, et que ses rues ne soient pas pavées, Irkoutsk n'en est pas moins une des plus belles villes de Sibérie. Elle possède une trentaine d'églises orthodoxes, deux cathédrales, deux synagogues, une mosquée, ainsi qu'un grand nombre d'établissements d'instruction supérieure.

On y compte, en outre, une centaine de fabriques. Ses 51,484 habitants, la placent au deuxième rang des villes de Sibérie. Tomsk a environ mille habitants de plus, et sa population, quoique renfermant des élé-

ments d'une valeur morale très diverse, n'est cependant pas composée, comme on l'entend dire parfois, exclusivement d'anciens forçats, de criminels ou de réfugiés politiques.

Les environs d'Irkoutsk sont plats et déboisés. Dans un ravin près de la voie ferrée, j'aperçois une masse de neige qui n'a pas eu le temps de fondre. On frissonne en songeant combien l'été est éphémère dans ces pays.

Nous continuons à voyager avec tout le confort désirable, en train spécial. Comme notre wagon-restaurant, ainsi que notre cuisine, sont restés à Tanhoï, depuis Irkoutsk, nous avons un wagon-salle à manger; le buffetier des gares nous apporte les mets aux stations d'arrêt.

A *Polovina*, petite gare où nous passons à huit heures du soir, le tenancier du buffet, qui a fait son école de cuisine chez un riche docteur de Moscou, s'est vraiment surpassé. Tout est exquis; mais il est inconsolable que les garçons du restaurant aient apporté du bouillon comme potage, au lieu du « potage princesse » qu'il destinait au grand-duc! Le brave homme est très sensible aux compliments que le grand-duc lui fait sur sa cuisine.

En Sibérie. Mercredi 11 août. — Après les riants paysages transbaïkaliens, comme les forêts sibériennes au sol marécageux paraissent tristes! surtout quand il pleut comme aujourd'hui.



VUE D'IRKOUTSK

Les coins de terre cultivés sont rares; de temps en temps seulement vous apercevez une meule de foin, ou plutôt d'herbes jaunâtres à moitié pourries.

Cependant, les conifères et les bouleaux, qui composent la forêt vierge, atteignent des dimensions plus considérables qu'au delà du Baïkal.

Le sol de la forêt reste toujours humide et marécageux, car les rayons du soleil n'y pénètrent jamais. On a beaucoup gaspillé le bois pour la construction du chemin de fer.

Tout le long de la voie gisent de grands troncs d'arbres à moitié brûlés, car c'est en allumant des feux au pied des arbres que la forêt a été abattue. Pour se protéger des moustiques, qui sont une véritable plaie durant la saison chaude, les ouvriers qui travaillent à la ligne s'enveloppent la figure dans un voile noir, serré autour du cou.

A la petite gare d'Ilanskaïa, une musique militaire joue quand notre train s'arrête. Le grand-duc cause avec le chef du régiment. Les soldats ont mis vingt-cinq jours pour arriver jusqu'ici, depuis le gouvernement de Pétersbourg!

Avant *Kansk*, la région moins boisée, plus plate, parsemée seulement de quelques bouleaux, se prête mieux à la culture.

En Sibérie. Jeudi 12 août. — Nous avons quitté hier soir le gouvernement d'Irkoutsk, pour pénétrer dans celui de Ienisseisk.

A neuf heures du matin, *Atchinsk*, petite ville au bord d'une rivière.

C'est l'époque des moissons. Dans les champs, les paysannes en jupes courtes attachent les gerbes de blé. Plus loin, des paysans labourent, pour ensemencer de nouveau, des terres noirâtres. Partout des vaches, des moutons, des chevaux, paissent dans les pâturages. On aperçoit des moulins à vent à l'horizon ; bref, la campagne est assez fertile et plus cultivée que dans maintes régions septentrionales de la Russie d'Europe ; aussi cette partie de la Sibérie est-elle très recherchée des colons.

Comme en Transbaïkalie et en Mandchourie, sur toute la ligne transsibérienne, des stations provisoires de croisement ont été établies toutes les 15 verstes, pour activer la circulation des trains militaires.

Entre Irkoutsk et Tcheliabinsk, il n'y a pas moins de de deux cent vingt-trois stations, ou points de croisement, sur un parcours de 3.947 verstes.

De vieux wagons, placés au bord de la voie, servent d'abris et de bureaux aux employés de ces petites gares improvisées.

Les derniers échelons du 1er corps d'armée, dont nous avons rencontré la tête en Mandchourie, ont déjà passé.

Dans la soirée, nous traversons de nouveau, pendant des heures, d'immenses forêts vierges.

A *Taïga*, station importante, d'où un embranchement du chemin de fer se dirige sur Tomsk, le grand-duc

reçoit le gouverneur de Tomsk, qui est venu le saluer à son passage.

Les repas qu'on nous apporte en wagon, deux fois par jour, aux stations d'arrêt, ne valent pas notre dîner de *Polovina*. Presque toujours un bifteck, plus ou moins tendre, forme la pièce de résistance. Pour avoir des pommes de terre, il faut les commander par télégramme, sans cela les buffetiers des gares s'imaginent que cet aliment n'est pas digne de figurer sur la table d'un membre de la famille impériale, et les excluent régulièrement de nos menus.

En Sibérie. Vendredi 13 août. — Enfin, nous sommes définitivement sortis de la région des grandes forêts.

Le paysage ici ressemble tout à fait à la campagne russe.

Des prairies à hautes herbes fleuries alternent avec des bois de bouleaux.

Nous voici à *Kainsk*. La région est plate et marécageuse. A une petite gare de croisement nous rencontrons un train militaire rempli de réservistes.

Le grand-duc est acclamé par les soldats, quand il se montre à la fenêtre de son wagon.

Il y a foule à la gare d'*Omsk*, quand nous y entrons, à dix heures du soir. Trois généraux, en grande tenue, le commandant de la place, le gouverneur et le chef d'état-major, se présentent au grand-duc dans son wagon.

Dans le public, le bruit court que Kouropatkine a remporté un grand succès, qu'il aurait défait l'armée de Kuroki. Il se pourrait que la bataille générale, attendue sous les murs de Liao-Yang, ait déjà commencé.

En Sibérie. Samedi 14 août. — Journée tout à fait chaude. Cette contrée est moins marécageuse, couverte de prairies et aussi de champs de blé, d'avoine et de lin. J'aperçois même une faucheuse mécanique, traînée par deux chevaux, dont l'un est monté par un jeune moujik à blouse rouge.

A *Kourgane*, un homme de petite taille est arrêté par des gendarmes, sur le perron de la gare, devant le wagon du grand-duc. Il vient de planter son couteau dans la nuque de l'officier de gendarmerie qui se disposait à monter dans notre train.

Le grand-duc sort de son wagon pour assister à son interrogatoire. C'est un fou, paraît-il. Il gesticule, et prend le public à témoin que les gendarmes l'ont arrêté pour lui prendre son argent.

En attendant, l'officier blessé est transporté à l'hôpital. Le soir, à neuf heures, nous passons *Tcheliabinsk*, et une heure après nous quittons la Sibérie pour entrer en Russie d'Europe.

En Russie. Dimanche 15 août. — Délicieux réveil dans les monts Ourals. Le train longe les eaux limpides d'une petite rivière, ombragée par des arbres superbes.

Le bouleau ne domine plus dans le paysage. On ne voit que des chênes, des hêtres, des érables, dont les feuilles ont déjà subi les premières attaques de l'automne, et sont colorées de rouge et d'or.

Nous descendons maintenant le versant sud des monts Ourals, qui forment une barrière naturelle entre l'Europe et l'Asie, et pénétrons bientôt dans la région des terres noires. Les champs sont détrempés et dénotent que les pluies ont été abondantes ces derniers temps.

A *Oufa*, le vice-gouverneur Bogdanovitch, et les autorités de la ville, ont préparé au grand-duc Boris une réception officielle.

Les habitants de la ville se sont rendus en foule à la gare, et la musique du corps des pompiers joue, à l'arrivée du train grand-ducal.

La ville, très bien située sur une hauteur qui domine la rivière Bielaïa, est une place de commerce importante. Au départ du train, le public crie frénétiquement hourra!

Dans l'après-midi, nous sommes en plein pays tartare, dans une contrée dénudée où les villages sont rares et ont piètre apparence. Beaucoup de huttes sont délabrées, comme abandonnées.

A la station *Abdoulino*, à sept heures du soir, de nouveau une foule acclame le grand-duc Boris.

En Russie. Lundi 16 août. — Comme en venant, nous avons passé de nuit le grand pont du Volga.

Nous traversons maintenant les riches gouvernements de Samara et de Pensa. Les blés sont partout moissonnés, mais l'avoine n'est pas encore récoltée.

La campagne est couverte, de distance en distance, par quelques belles forêts de pins et de chênes.

Depuis notre départ de Kharbine, nous n'avions pas eu aussi chaud qu'aujourd'hui.

C'est jour de fête, les paysans et les paysannes ont fait leur toilette du dimanche.

Les femmes portent des jupes courtes, et ont toutes l'air d'être enceintes de huit mois, même celles qui ont sur leurs bras des nouveau-nés.

Dans le gouvernement de Tamboff, les champs s'étendent à perte de vue sans un arbre, et forment comme un océan de terre noire.

Le soleil est près de disparaître à l'horizon quand nous approchons de la petite ville de *Morchansk*.

Elle apparaît, au loin, entourée d'une forêt de moulins à vent, au milieu desquels brillent les coupoles de nombreuses églises.

Moscou. Mardi 17 août. — Très verts les environs de Moscou.

Beaucoup de jolies *datcha,* ou maisons de campagne, construites en bois, dont les couleurs vives se détachent sur le feuillage des bouleaux.

Nous nous arrêtons une heure à la gare de *Koursk*. Comme le wagon du grand-duc est attaché le dernier à l'express de Pétersbourg, il est tellement secoué par

moment que les tables et les fauteuils s'adonnent à une danse effrénée. Il n'y a pas de quoi s'étonner que les ressorts de la voiture soient un peu fatigués, après un voyage de dix-sept jours. Plusieurs amis du grand-duc sont venus à sa rencontre à la station de Bologoje.

Deux correspondants du journal *le Matin*, montent également dans l'express, et demandent à interviewer le grand-duc, qui leur permet gracieusement de visiter son wagon.

A neuf heures du soir, nous débarquons à la gare Nicolas, à Saint-Pétersbourg. Le grand-duc Boris est chaleureusement accueilli sur le quai par ses parents, le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir, ses frères, les grands-ducs Cyrille et André, le prince et la princesse Nicolas de Grèce, et de nombreux amis, qui le trouvent très changé, à cause de la barbe touffue qu'il a laissée pousser pendant son séjour en Mandchourie.

Avec ses inscriptions russes et chinoises, le wagon-salon du grand-duc est un objet d'étonnement et d'admiration pour tout le monde; mais il est temps qu'il subisse une remonte dans les ateliers de Reval, où il a été construit, car ses ressorts ont faibli et la voiture s'incline sensiblement d'un côté. Ses voyageurs ont aussi besoin de repos. Depuis six mois, les fatigues, les émotions, les soucis, les inquiétudes patriotiques ne leur ont pas manqué. L'important c'est que, malgré les sombres jours qu'elle traverse, l'étoile de la Russie ne cesse pas de briller.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

AU QUARTIER GÉNÉRAL DE LIAO-YANG

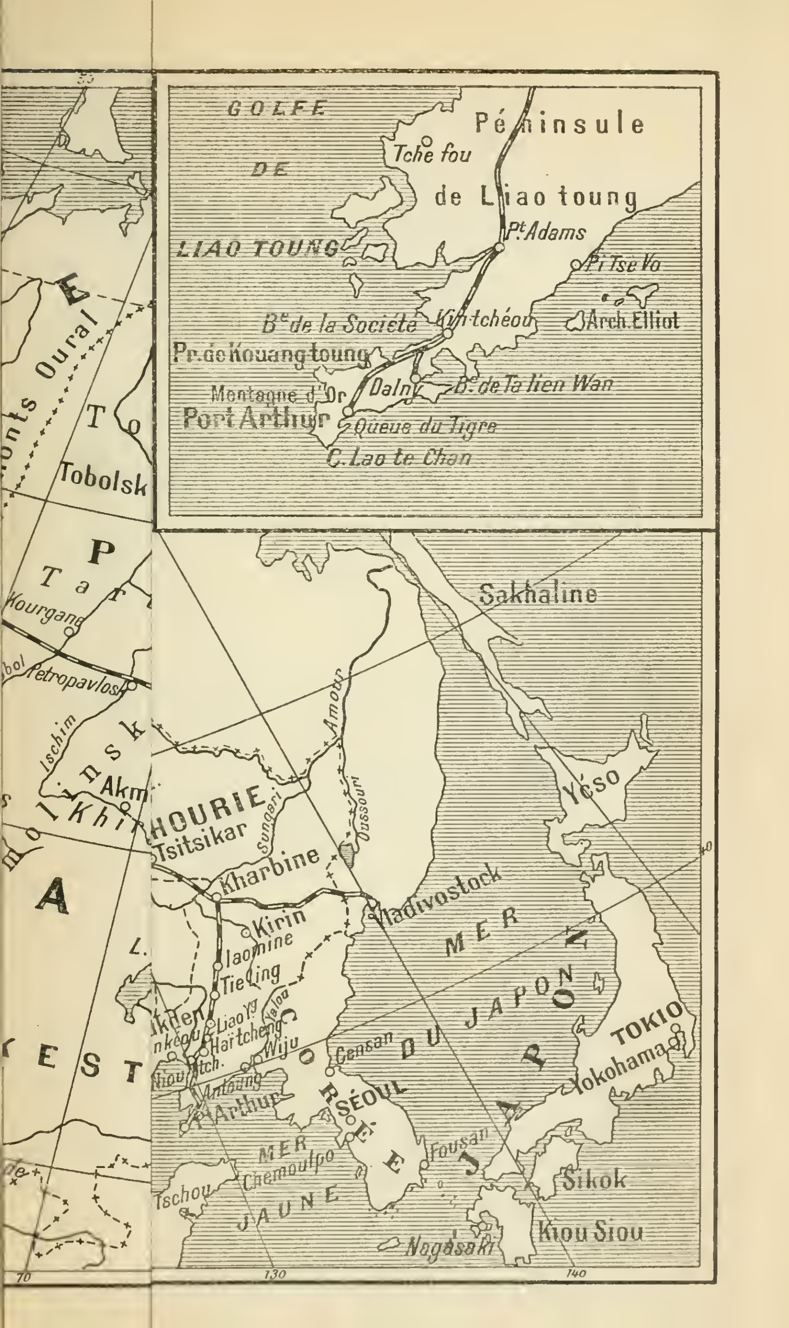
CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

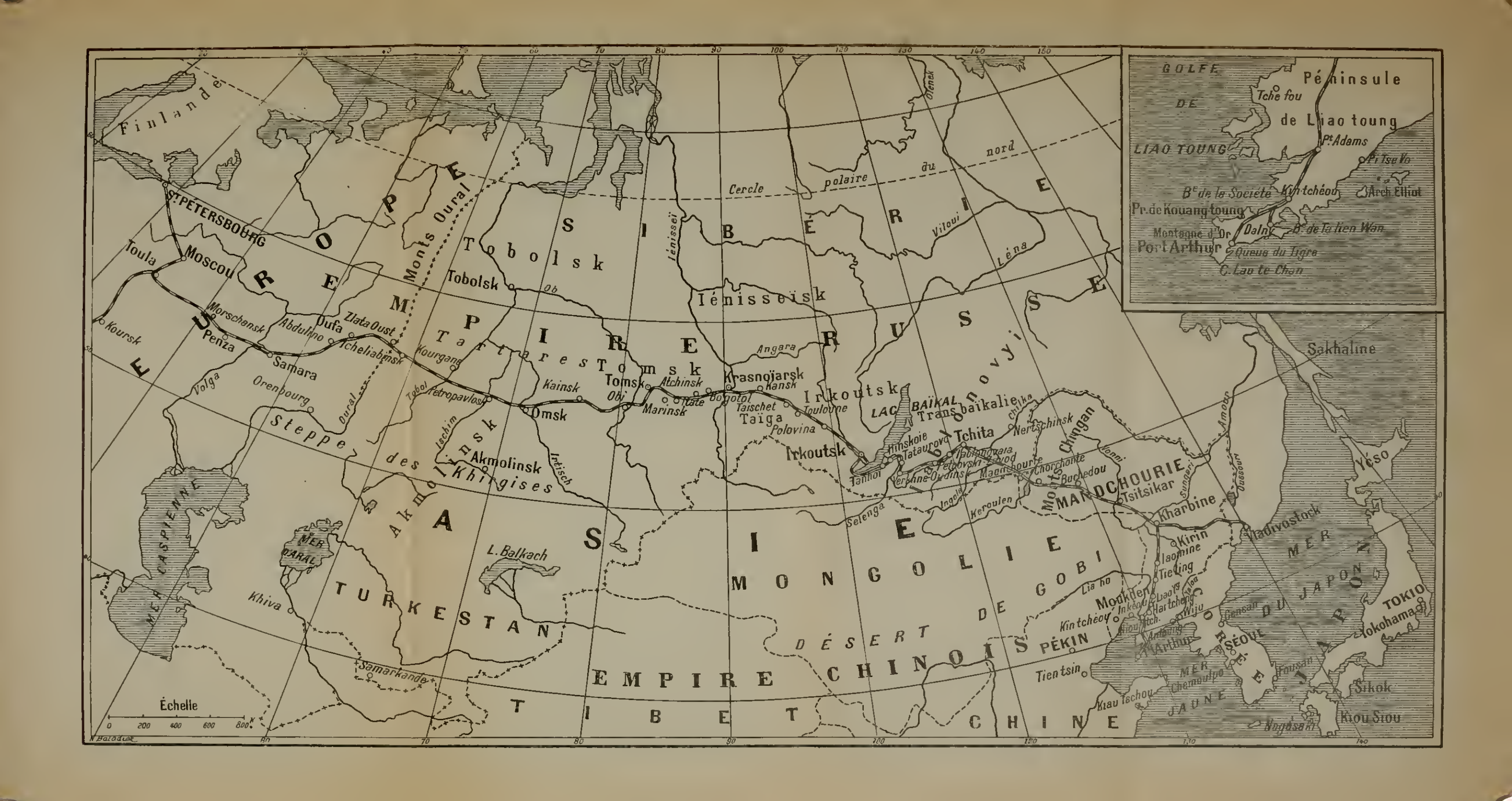
CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII



GOLFE
DE
LIAO TOUNG
Péninsule
de Liao toung
Tche fou
Pt. Adams
Pi Tse Vo
Arch. Elliot
Be. de la Société
Kin-tchéou
Pr. de Kouang toung
Dalny
Be. de Ta lien Wan
Montagne d'Or
Port Arthur
Queue du Tigre
C. Lao te Chan
Monts Oural
Tobolsk
Kourgan
Petropavlosk
Ischim
Akm
Sakhaline
Amour
Oussouri
Sungari
Yéso
HOURIE
Tsitsikar
Kharbine
Vladivostock
Kirin
Tie Ling
Liao Yg
Haïtcheng
Wiju
Antoung
P. Arthur
Gensan
SÉOUL
CORÉE
MER DU JAPON
JAPON
TOKIO
Yokohama
Fousan
Sikok
Kiou Siou
Nagasaki
MER JAUNE
Chemoulpo
Tschou
KEST
130
140
70



Finlande
St PETERSBOURG
Toula
Moscou
Koursk
Morschansk
Penza
Samara
Volga
Orenbourg
Oural
Abdulino
Oufa
Zlata Oust
Tcheliabinsk
Kourgane
Tobol
Petropavlosk
Monts Oural
Tobolsk
Ob
Omsk
Kainsk
Tomsk
Obi
Atchinsk
Marinsk
Bogotol
Krasnoïarsk
Kansk
Taïschet
Taïga
Touloune
Polovina
Irkoutsk
Iénisseï
Iénisseïsk
Angara
Cercle polaire du nord
Olenek
Vilouï
Léna
LAC BAÏKAL
Transbaïkalie
Tchita
Nertschinsk
Tanhoï
Verkhne-Oudinsk
Selenga
Akmolinsk
Ischim
Irtisch
Steppe des Khirgises
MER CASPIENNE
MER D'ARAL
Khiva
TURKESTAN
Samarkande
L. Balkach
EUROPE
EMPIRE RUSSE
SIBÉRIE
ASIE
MONGOLIE
DÉSERT DE GOBI
EMPIRE CHINOIS
TIBET
CHINE
MANDCHOURIE
Tsitsikar
Kharbine
Soungari
Amour
Oussouri
Kirin
Tieling
Moukden
Liao ho
Kin tchéou
PÉKIN
Tien tsin
Kiau Tschou
CORÉE
SÉOUL
Gensan
Fousan
Chemoulpo
MER JAUNE
Vladivostock
MER DU JAPON
JAPON
TOKIO
Yokohama
Sakhaline
Yéso
Sikok
Kiou Siou
Nagasaki
GOLFE DE LIAO TOUNG
Péninsule de Liao toung
Tche fou
Pt Adams
Pi Tse Vo
Bie de la Société
Kin tchéou
Arch Elliot
Pr. de Kouang toung
Montagne d'Or
Dalny
Be de Ta lien Wan
Port Arthur
Queue du Tigre
C. Lau te Chan
Échelle
0 200 400 600 800

TABLE DES GRAVURES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

En Corée, par Émile Bourdaret. Un vol. in-16 accompagné de 30 gravures hors texte . . . . 4 fr.

Sibérie. *Notes de voyage et de séjour* (1902-1903), par Albert Bordeaux. Ouvrage accompagné de 12 gravures hors texte et d'une carte. 2e édition. Un vol. in-16. . . . . 4 fr.

Expédition de Madagascar. — **Carnet de campagne du lieutenant-colonel Lentonnet,** publié par H. Galli. 2e édition. Un vol. in-18, avec des gravures d'après des photographies. . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Campagne dans le haut Sénégal et dans le haut Niger (1885-1886), par le colonel Frey, commandant le 2e régiment d'infanterie de marine. Un vol. in-8° accompagné de 3 cartes. . . . . 7 fr. 50

Sur le Niger et au pays des Touaregs. **La Mission Hourst,** par le lieutenant de vaisseau Hourst. Ouvrage illustré de 190 gravures d'après les photographies de la mission, et accompagné d'une carte. Un vol. in-8°. . . . . 10 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Seconde mission Hourst. **Dans les Rapides du fleuve Bleu.** Voyage de la première canonnière française sur le haut Yang-Tsé-Kiang, par le lieutenant de vaisseau Hourst. Préface de M. Jules Lemaitre. Dessins originaux de l'enseigne de vaisseau Terisse, membre de la mission. Un vol. in-8° illustré de 50 gravures dans le texte et hors texte et d'une carte du Se-Tchouen . . . . 10 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Sobrier-Arnould.)

Carnet de campagne d'un aide-major (15 juillet 1870 au 1er mars 1871), par Challan de Belval. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin.)

Trois mille lieues à la pagaie. **De la Seine à la Volga,** par P. Lancrenon, capitaine d'artillerie breveté à l'Etat-major du gouvernement militaire de Lyon. Dessins de L. Gentil, capitaine d'infanterie, d'après les photographies et les documents de l'auteur. Un vol. in-8°. 10 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

De Tiflis à Persépolis. *Erivan, Tabriz, Téhéran, Ispahan,* par Carle Lefèvre-Pontalis. Un vol. in-4° illustré de nombreuses phototypies en couleurs dans le texte et hors texte. . . . . 15 fr.

Le Tour d'Asie, par Marcel Monnier :

I. Cochinchine, Annam, Tonkin. 4e édition. Un vol. petit in-8° accompagné de 38 gravures d'après les clichés de l'auteur, et d'une carte-itinéraire. . . . . 5 fr.

II. L'Empire du Milieu. 4e édition. Un vol. petit in-8° accompagné de 61 gravures d'après les clichés de l'auteur, d'un plan et d'une carte-itinéraire . . . . 5 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin.)

Mission de Bonchamps. **Vers Fachoda, à la rencontre de la mission Marchand, à travers l'Ethiopie,** par Charles Michel, second de la Mission. Un vol. in-8° avec une carte et des gravures d'après les photographies de l'auteur et les dessins de Maurice Potter. 10 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

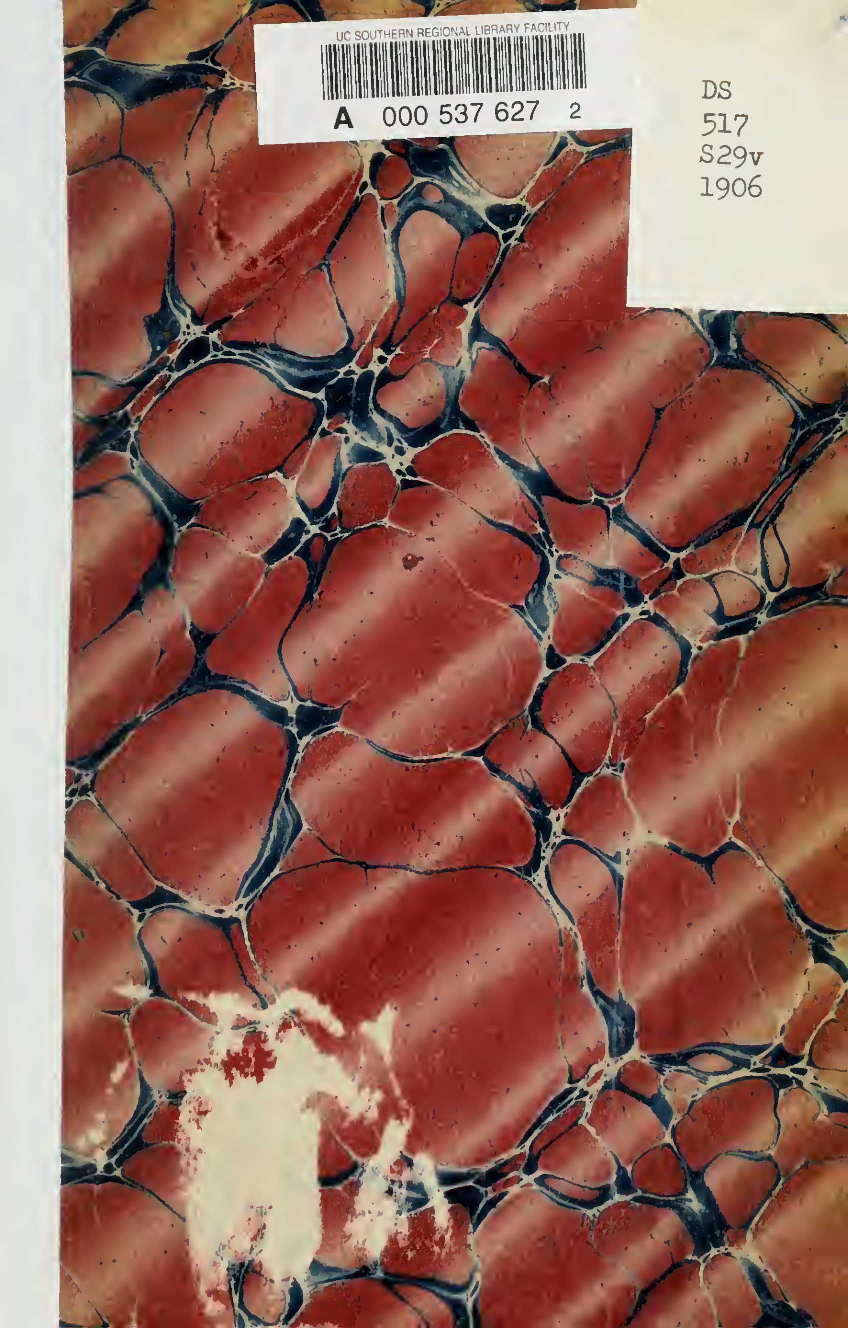
En zigzag de Singapour à Moscou. *Notes de route,* par Jean de Nettancourt-Vaubecourt. Un vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

Les Marins en Chine. **Souvenirs de la colonne Seymour,** par Jean de Ruffi de Pontevès, enseigne de vaisseau. 6e édition. Un vol. in-16 illustré. . . . . 4 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 7621.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 537 627 2

